







Sig 647

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

OF THE UNIVERSITY

OF CALIFORNIA

LIBRARY

R. 282

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E S I X I E M E.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E

T O M E S I X I E M E

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ CITÉRIENNE

TYPOGRAPHIQUE

1 7 8 5

THEATRE.

Théâtre. Tome VI.

† A

THE GREAT

14

THE GREAT

LES

LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE.

Non représentée.

A 2

EPI TRE

DEDICATOIRE

A MONSIEUR

LE DUC

DE RICHELIEU,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE,
GOUVERNEUR DE GUIENNE,
PREMIER GENTILHOMME DE
LA CHAMBRE DU ROI, &c.

MONSIEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec *Varron*, (car il faut toujours citer quelque ancien, pour en imposer aux modernes :)

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une reconnaissance éternelle ; mais *antiqua*

necessitudo est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'académie vous a fait le nôtre; permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amusemens de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans *Méropé*, dans *Oreste*, dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés par lui ou par ses amis, et a imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier; c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'ame du monde. Elle établit son trône, pour un

jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vite à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal de *Villars*, dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui fut si bien faire la guerre et la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle, pour qu'un nouveau siècle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là; mais ceux qui étaient si basement jaloux de sa fortune n'osaient pas, dans le fond de leur cœur, envier sa gloire, et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre général à sa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'est ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il fait le grec aussi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Hésiode*

qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.

Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon : le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement :

. *Diram qui contulit hydram,*

Comperit invidiam supremo sine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine* :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré

Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;

Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;

Et son trop de lumière, importunant les yeux,

De ses propres amis lui fait des envieux.

La mort seule ici bas, en terminant sa vie,

Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,

Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,

Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera long-temps. Vous savez que je commentai *Corneille*, il y a quelques

années , par une détestable envie ; et que ce commentaire , auquel vous contribuâtes par vos générosités , à l'exemple du roi , était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'*Aubignac* , prédicateur ordinaire de la cour , qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie , appelait *Corneille Mascarille* , et le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disant jésuites accusèrent *Racine* de cabaler pour le jansénisme , et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui si un homme réussit un peu , pour quelque temps , ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions : ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire ; enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles , afin qu'ils le disent à leurs pratiques , et que la chose revienne à quelque homme bien zélé , bien morne et bien méchant , qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur qui conquerra réussit. Les gens de lettres sont assez comme M. *Chicanneau* et madame la comtesse de *Pimbêche* :

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? -- On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *Pauvre diable* (*) avec ses semblables ; mais aussi , Monseigneur , il se trouvera en France des âmes nobles et éclairées , qui sauront rendre justice aux talens , qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité , qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? C'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût , dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie , également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français , et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours , quoique toujours chassée ? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ? et quelle gloire pour vous , dans un âge où l'ambition est assouvie , et où les vains plaisirs ont disparu

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.

comme un songe , d'être , dans un loisir honorable , le père de vos confrères ! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie française.

Après avoir fait *Oedipe* et les *Lois de Minos*, à près de soixante années l'un de l'autre ; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années , sans en faire que rire , je fors presque octogénaire (c'est - à - dire beaucoup trop tard), d'une carrière épineuse , dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-temps.

Je souhaite que la scène française , élevée dans le grand siècle de *Louis XIV* au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations , reprenne la vie après moi ; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés , et qu'elle acquerre les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie , tous ceux qui n'en ont point ne s'ameuvent pas pour le faire tomber , pour l'écraser dans sa chute , et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires , comme toute chair bien saine l'est par les insectes ; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point

quelques-uns de ses serpens à la cour pour perdre ce génie naissant , en cas que la cour , par hasard , entende parler de ses talens.

Puissent les tragédies n'être déformais ni une longue conversation partagée en cinq actes par des violons , ni un amas de spectacles grotesques, appelé par les Anglais *show*, et par nous , *la rareté , la curiosité !*

Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de *Térence*, avec déclaration , jalousie , rupture , et raccommodement !

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables et des sentimens monstrueux , exprimés en vers plus monstrueux encore , et remplis de maximes dignes de *Cartouche* et de son style.

Que dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres , on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers , quand on a les plus riches étoffes dans son pays.

Que tous les vers soient harmonieux et bien faits, mérite absolument nécessaire , sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre , mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le *faxhal* et les *comédiens de bois* ne fassent pas absolument déserter *Cinna* et *Iphigénie*.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *In cænâ Domini*, si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la nation ne fera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art, comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talens ; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes ; la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires fatigues, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après *Démosthènes*,

Sophocle et Euripide. Ce fut le sort des Romains après *Cicéron*, *Virgile* et *Horace* : ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiffus de calomnies infames, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts ; mais que le grand artiste est rare !

L'écrivain le plus méprisable et le plus bas peut dire son avis sur trois siècles, sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des Etats ; mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions: je les soumets à votre jugement et à celui de l'académie, dont j'espère que vous ferez longtemps l'ornement et le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

P E R S O N N A G E S.

TEUCER, roi de Crète.

MERIONE, }
DICTIME, } archontes.

PHARÈS, grand sacrificateur.

AZEMON, }
DATAME, } guerriers de Cydonie.

ASTERIE, captive.

UN HERAUT.

Plusieurs guerriers cydoniens.

Suite, &c.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

L E S

LOIS DE MINOS,

T R A G E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

*Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours
sur les côtés, des cyprès sur le devant.*

T E U C E R, D I C T I M E.

T E U C E R.

Q U O I ! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans !
Minos qui fut cruel a régné fans partage ;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang, je règne, et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours ;
Si je l'avais proscrite elle aurait leur secours.
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance.

Théâtre. Tome VI.

† B

Jaloux d'un vain honneur , mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager. (1)

D I C T I M E.

Ce trône a ses périls ; je les connais , sans doute ;
Je les ai vus de près ; je fais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée ; il mourut exilé ,
En pleurant sur un fils par lui-même immolé. (2)
Par le sang de ce fils , il crut plaire à la Crète.
Mais comment subjuguier la fureur inquiète
De ce peuple inconstant , orageux , égaré ,
Vive image des mers dont il est entouré ?
Ses flots sont élevés , mais c'est contre le trône ;
Une sombre tempête en tout temps l'environne.
Le sort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois ,
Les uns dans les conseils , les autres par les armes ;
Et chaque instant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'est souvent le destin ;
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée ,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée ,
N'ait pas , à votre exemple , attendri tous les cœurs ;
Que ce sang homicide ait des approbateurs ,
Qu'on ait justifié cet usage exécrationnable ,
C'est-là ce qui m'étonne ; et cette horreur m'accable.

T E U C E R.

Que veux-tu ! ces guerriers sous les armes blanchis ,
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis ,

Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène. (3)
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée :
Elle est encor barbare (4), et de son sang trempée ;
A des dieux destructeurs elle offre ses enfans :
Ses fables font nos lois, ses dieux font nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;
D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,
Infolens dans le crime, et tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,
S'il le faut soutenir par des assassinats.
Je suis né trop sensible ; et mon ame attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie.
J'admire son courage, et je plains sa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

D I C T I M E.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et surtout cette fille
Que le sort des combats arrache à sa famille.

On peut traiter encore ; et peut-être qu'un jour ,
 De la paix parmi nous le fortuné retour
 Adoucira nos mœurs , à mes yeux plus atroces
 Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
 Nos Grecs sont bien trompés ; je les crois glorieux
 De cultiver les arts , et d'inventer des dieux.
 Cruellement séduits par leur propre imposture ,
 Ils ont trouvé des arts , et perdu la nature.

(5) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds ,
 Sans autels et sans trône , errans et vagabonds ;
 Mais libres , mais vaillans , francs , généreux , fidèles ,
 Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :
 La nature est leur règle , et nous la corrompons.

T E U C E R.

Quand leur chef paraîtra , nous les écouterons.
 Les archontes et moi , selon nos lois antiques ,
 Donnerons audience à ces hommes rustiques.
 Reçois-les. Et surtout qu'ils puissent ignorer
 Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
 Je ne te cèle point combien mon ame émue
 De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
 Je hais , je dois haïr ces sauvages guerriers ,
 De ma famille entière insolens meurtriers.
 J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent ;
 Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent :
 J'étoufferai la voix de mes ressentimens ,
 Je vaincrai mes chagrins , qui résistaient au temps :

Il en coûte à mon cœur ; tu connais sa blessure ;
 Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
 Mais faut-il en punir un objet innocent ?
 Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend !
 On vient. Puissent les dieux, que ma justice implore,
 Ces dieux trop mal servis, ces dieux qu'on déshonore,
 Inspirer la clémence, accorder à mes vœux
 Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux ?

SCENE II.

TEUCER, DICTIME : *le pontife PHARÈS
 avance avec le sacrificateur à sa droite : le roi est à sa
 gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS, *au roi et aux archontes.*
PRENEZ place, Seigneurs, au temple de Gortine. (6)
 Adorez et vengez la puissance divine.

*(ils montent sur une estrade, et s'assoyent dans le même
 ordre. Pharès continue :)*

Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
 Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,
 Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
 Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
 Voici le jour de sang, ce jour si solennel,
 Où je dois présenter aux marches de l'autel
 L'holocauste attendu que notre loi commande.
 De sept ans en sept (7) ans nous devons en offrande

Une jeune captive aux manes des héros ;
 Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos ,
 Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
 La majesté des dieux , et la mort d'Androgée.

Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang ;
 Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
 Nous vous avons choisi quand par Idoménée
 L'île de Jupiter se vit abandonnée.

Soyez digne du trône où vous êtes monté ,
 Soutenez de nos lois l'inflexible équité.

Jupiter veut le sang de la jeune captive
 Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
 On la croit de Cydon. Ces peuples odieux ,
 Ennemis de nos lois , et proscrits par nos dieux ,
 Des repaires sanglans de leurs antres sauvages
 Ont cent fois de la Crète infesté les rivages :
 Toujours en vain punis , ils ont toujours brisé
 Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.

(à Teucer.)

Remplissez à la fin votre juste vengeance.

Une épouse, une fille à peine en son enfance ,
 Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
 Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras ,
 Demandent à grands cris qu'on apaise leurs manes.

Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes ;
 Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
 Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.

C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

T E U C E R.

Vrais soutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère
Peut-il servir la Crète et consoler un père?

Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'Etats, de trésors et d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troie.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (8)

Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains ,
 Cruels aux champs de Mars , ailleurs foyons humains.
 Ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante
 Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
 Les enfans de Cydon feront-ils plus soumis ?
 Sans en être plus craints nous ferons plus haïs.
 Au souverain des dieux rendons un autre hommage ?
 Méritons ses bontés , mais par notre courage ;
 Vengeons-nous , combattons , qu'il seconde nos coups ;
 Et vous , Prêtres des dieux , faites des vœux pour nous.

P H A R È S.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
 Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.
 La loi parle , il suffit. Vous n'êtes en effet
 Que son premier organe et son premier sujet ;
 C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
 Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
 S'il daigna devant Troye accorder un pardon
 Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon ,
 Quand il veut , il fait grâce. Ecoutez en silence
 La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
 Il commande à la terre , à la nature , au fort ,
 Il tient entre ses mains la naissance et la mort.
 Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ?
 Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
 Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
 Nous ne connaissons point cette fausse pitié.

Vous

Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
Portez celui des dieux dont je suis l'interprète :
Mais voici la victime.

(On amène Astérie couronnée de fleurs et enchaînée.)

S C E N E I I I.

Les personnages précédens , ASTERIE.

D I C T I M E.

A son aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il est de barbarie !
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

P H A R È S.

Captive des Crétois, remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, et de faire connaître
Quele est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

A S T E R I E.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom ;
Ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon,
Mon digne et tendre père, a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage et fait ma dignité.

Théâtre. Tome VI.

† C

P H A R È S.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

A S T E R I E.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Est un fantôme vain que ton impiété
Fait fervir de prétexte à ta férocité.

P H A R È S.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blasphèmes,
Est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

A S T E R I E.

Je le fais, de ma mort indigne et lâche auteur,
Je le fais, inhumain ; mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens font justes et terribles ;
Tu les connais, tu fais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (9)
Il fera bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si long-temps insulté.
Puisse tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête !
Puisse le temple horrible où mon sang va couler
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler !
Périssent ta mémoire ! et s'il faut qu'elle dure,
Qu'elle soit en horreur à toute la nature !
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteste tes dieux ;
Voilà mes vœux, mon culte et mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi , toi qui passes pour juste ,
 Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste ,
 Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
 Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité ,
 Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice ?
 Non , de mes assassins tu n'es pas le complice.

M E R I O N E , *archonte* , à *Teucer*.

On ne peut faire grâce , et votre autorité
 Contre un usage antique , et par-tout respecté ,
 Opposerait , Seigneur , une force impuissante.

T E U C E R .

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente !

M E R I O N E .

Il faut du sang au peuple , et vous le connaissez.
 Ménagez ses abus , fussent-ils insensés.
 La loi qui vous révolte est injuste peut-être ;
 Mais en Crète elle est sainte ; et vous n'êtes pas maître
 De secouer un joug dont l'Etat est chargé.
 Tout pouvoir a sa borne , et cède au préjugé.

T E U C E R .

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

M E R I O N E .

Respectons plus Minos.

T E U C E R .

Aimons plus la justice. (*a*)
 Et pourquoi dans Minos voulez-vous révéler
 Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer ?

Oui , j'estime en Minos le guerrier politique ;
 Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
 Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir ;
 Je suis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir :
 En un mot , à mes yeux votre offrande est un crime.

(à Dictime.)

Viens , fuis-moi.

PHARÈS se lève , les sacrificateurs aussi , et descendent
 de l'estrade.

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez ! . . .

SCENE IV.

Les personnages précédens. UN HERAUT arrive
 le caducée à la main. Le roi, les archontes, les sacrificateurs
 sont debout.

LE HERAUT.

DE Cydon les nombreux députés
 Ont marché vers nos murs , et s'y sont présentés.
 De l'olivier sacré les branches pacifiques ,
 Symbole de concorde , ornent leurs mains rustiques.
 Ils disent que leur chef est parti de Cydon ,
 Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon quand le ciel fait connaître
 Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

T E U C E R.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
 Que l'étendard de paix et celui du trépas
 Etalent à nos yeux un coupable affemblage.
 Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
 Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
 Le temps de la clémence , et le temps des rigueurs.
 C'est par là que le ciel , si l'on en croit nos sages ,
 Des malheureux humains attira les hommages.
 Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
 Allez , qu'on la ramène en cette même tour
 Que je tiens sous ma garde et dont on l'a tirée
 Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
 Sénat , vous apprendrez un jour à pardonner.

A S T E R I E.

Je te rends grâce , ô Roi ! si tu veux m'épargner.
 Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable :
 Et quoique j'y portasse un front inaltérable ,
 Quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir ,
 Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir ,
 Le jour m'est cher... hélas ! mais s'il faut que je meure,
 C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(on l'emmène.)

T E U C E R.

Le conseil est rompu. Vous , braves combattans ,
 Croyez que de Cydon les farouches enfans
 Pourront mal-aisément défarmer ma colère.
 Si je vois en pitié cette jeune étrangère ,

C 3

Le glaive que je porte est toujours suspendu
 Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
 Je fais qu'on doit punir, comme on doit faire grâce,
 Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace ;
 Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider
 Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander ;
 Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
 Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie :
 Servez-la. Mais surtout, si vous craignez les dieux,
 Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D I C T I M E , D A T A M E , Gardes ;
les Cydoniens *dans le fond.*

D I C T I M E.

Ou font ces députés envoyés à mon maître ?
Qu'on les fasse approcher ; mais je les vois paraître.
Quel est celui de vous dont Datame est le nom ?

D A T A M E.

C'est moi.

D I C T I M E.

Quel est celui qui porte une rançon ,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles ,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? . . .

D A T A M E.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.
Je l'aime ; je la veux , sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon , que mon pays révère ,
Qui m'instruifit à vaincre , et qui me sert de père ,
S'est chargé , m'a-t-il dit , de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres surpris.
Nous venons les tirer d'un infame esclavage ;
Nous venons pour traiter.

D I C T I M E.

Est-il ici ?

C 4

D A T A M E.

Son âge

A retardé sa course ; et je puis en son nom
 De la belle Astérie annoncer la rançon,
 Du sommet des rochers qui divisent les nues
 J'ai volé , j'ai franchi des routes inconnues ;
 Tandis que ce vieillard , qui nous suivra de près ,
 A percé les détours de nos vastes forêts :
 Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

D I C T I M E.

Il apporte , dis-tu , la rançon d'Astérie ?

D A T A M E.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter :
 Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
 Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide :
 Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
 Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

D I C T I M E.

Votre cœur et vos bras , dignes de nous servir.

D A T A M E.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adversaires,
 Si vous l'aviez voulu , nous aurions été frères.
 Ne prétendez jamais parler en souverains.
 Remettez , dès ce jour , Astérie en nos mains.

D I C T I M E.

Sais-tu quel est son fort ?

D A T A M E.

Elle me fut ravie.

A peine ai-je touché cette terre ennemie :
 J'arrive ; je demande Astérie à ton roi,
 A tes dieux , à ton peuple , à tout ce que je voi.
 Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
 Une Hélène coupable , une illustre infidelle
 Arma dix ans vos Grecs indignement séduits ;
 Une cause plus juste ici nous a conduits.
 Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
 Rendez-moi mon feul bien ; réparez mon injure.
 Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
 D'être jufqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
 Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
 Sur les corps expirans de vos fils , de vos femmes.....

(à Dictime.)

Guerrier , qui que tu fois , c'est à toi de favoir
 Ce que peut le courage armé du défefpoir.
 Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

D I C T I M E.

Nous favons réprimer cette audace indiscrette.
 J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
 Tu demandes la paix , et viens nous infulter.
 Calme tes vains transports ; apprends , jeune barbare,
 Que pour toi , pour les tiens , mon prince fe déclare ;
 Qu'il épargne fouvent le fang qu'on veut verfer ;
 Qu'il punit à regret ; qu'il fait récompenser ;

Qu'intrépide aux combats , clément dans la victoire ,
Il préfère surtout la justice à la gloire.

Mérite de lui plaire.

D A T A M E.

Et quel est donc ce roi ?

S'il est grand , s'il est bon , que ne vient-il à moi ?

Que ne me parle-t-il ? . . . La vertu persuade.

Je veux l'entretenir.

D I C T I M E.

Le chef de l'ambassade

Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.

Il faut se conformer aux lois des nations.

D A T A M E.

Est-ce ici son palais ?

D I C T I M E.

Non : ce vaste édifice

Est le temple , où des dieux j'ai prié la justice

De détourner de nous les fléaux destructeurs ,

D'éclairer les humains , de les rendre meilleurs.

Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;

Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

D A T A M E.

Qui ? Minos ? ce grand fourbe , et ce roi si cruel ?

Lui , dont nous détestons et le trône et l'autel ;

Qui les teignit de sang ? lui , dont la race impure ,

Par des amours affreux , étonna la nature ? (10)

Lui , qui du poids des fers nous voulut écraser ,

Et qui donna des lois pour nous tyranniser ?

Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure ?

Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menfonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,

Que d'éternels tourmens sous les mains des furies ?

Parle : est-ce là ton sage, est-ce là ton héros ?

Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?

Oh ! que la renommée est injuste et trompeuse !

Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse ;

Ses lois et ses travaux font par nous abhorrés.

On méprise en Cydon ce que vous adorez,

On y voit en pitié les fables ridicules

Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

D I C T I M E.

Tout peuple a ses abus ; et les nôtres sont grands ;

Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,

Ami de l'équité, dont les lois salutaires

Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.

Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits :

Je jure par les dieux. . . .

D A T A M E.

Ne jure point ; promets. . . .

Promets-nous que ton roi fera juste et sincère ;

Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père. . . .

De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.

Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter.

La nature pour nous fut assez bienfaisante :
 Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante
 A prodigué ses biens pour prix de nos travaux.
 Nous possédons les airs, et la terre et les eaux :
 Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
 De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
 La culture des champs, la guerre sont nos arts ;
 L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
 Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
 Nous voulons des amis ; méritez-vous de l'être ?

D I C T I M E.

Oui, Teucer en est digne ; oui, peut-être aujourd'hui
 En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

D A T A M E.

Nous !

D I C T I M E.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
 Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent :
 Je ne te réponds pas que ta dure fierté
 Ne puisse de mon roi blesser la dignité ;

(à sa suite.)

Mais il l'estimera. Vous, allez : qu'on prépare
 Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ;
 Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

(ils sortent.)

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !
 Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
 Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.

Qu'ils soient nos alliés et non pas nos fujets ;
 Leur mâle liberté peut fervir nos projets.
 J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
 Que les lois de la Crète , et tous les arts d'Athène.

S C E N E I I.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triste nation
 N'écoute que la voix de la fédition.
 Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare. (b)
 On affecte ce zèle implacable et barbare
 Que toujours les méchans feignent de posséder ,
 A qui souvent les rois font contraints de céder.
 J'entends de mes rivaux la funeste industrie
 Crier de tous côtés , religion , patrie !
 Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat ,
 Si je m'oppose encore à cet assassinat.
 Le nuage grossit ; et je vois la tempête ,
 Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer , dans ces extrémités ,
 De vous faire un appui des mêmes révoltés ,
 Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie ,
 Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
 Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir ,
 Mais amis généreux , ils pourraient nous servir.

Il en est un surtout, dont l'ame noble et fière
 Connaît l'humanité dans son audace altière :
 Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
 Ce secret ascendant que se donne un grand cœur :
 Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
 D'atteindre à sa vertu, quoique dure et sauvage.
 Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
 On verrait tous ces grands si puissans, si jaloux
 De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
 Porter le joug paisible, et chérir un bon maître.
 Nous voulions asservir des peuples généreux ;
 Faisons mieux, gagnons-les ; c'est-là régner sur eux.

T E U C E R.

Je le fais. Ce projet peut sans doute être utile ;
 Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
 A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
 Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner ?
 Je veux sauver les jours d'une jeune barbare.
 Du sang des citoyens ferai-je moins avare ?
 Il le faut avouer : je suis bien malheureux !
 N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux ?
 Pilote environné d'un éternel orage,
 Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ?
 Ah ! je ne suis pas roi ; si je ne fais le bien.

D I C T I M E.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien !
 Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
 Maintiendra, malgré vous, cette loi détestable !

Il domine au Sénat ! on ne veut désormais
Ni d'offres de rançon , ni d'accord , ni de paix !

T E U C E R.

Quel que soit son pouvoir , et l'orgueil qui l'anime ,
Va , le cruel du moins n'aura point sa victime ;
Va , dans ces mêmes lieux profanés si long-temps ,
J'arracherai leur proie à ces monstres fanglans.

D I C T I M E.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

T E U C E R.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois , un jour plus éclairés ,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés ,
(Car il faut les détruire , et j'en aurai la gloire).
Mon nom respecté d'eux vivra dans la mémoire.

D I C T I M E.

La gloire vient trop tard , et c'est un triste sort.
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort ,
Obtînt-il des autels , est encor trop à plaindre.

T E U C E R.

Je connais , cher ami , tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense , et domine en mon cœur.

Gardes , qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette cydonienne entre nos mains remise.

(les gardes sortent.)

Je prétends lui parler , avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette tour ,

Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
 Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
 Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
 Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

S C E N E III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, Gardes.

A S T E R I E.

QUE prétend-on de moi ? quelle rigueur nouvelle,
 Après votre promesse, à la mort me rappelle ?
 Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?
 O Roi ! vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez !

T E U C E R.

Non : je veille sur vous, et le ciel me seconde.

A S T E R I E.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

T E U C E R.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
 Vous reverrez en paix votre premier séjour.
 Malheureuse étrangère et respectable fille,
 Que la guerre arracha du sein de sa famille,
 Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
 Soyez prête à partir. . . . Oubliez nos autels. . . .
 Une escorte fidelle aura soin de vous fuivre.
 Vivez. . . . Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

A S T E R I E.

A S T E R I E.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux ;
 Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
 Image des vrais dieux , qu'ici l'on déshonore ,
 Recevez mon encens : en vous je les adore.
 Vous seul , vous m'arrachez aux monstres infernaux ,
 Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
 Malgré ma juste horreur de servir sous un maître ,
 Esclave auprès de vous , je me plainrais à l'être.

T E U C E R.

Plus je l'entends parler , plus je suis attendri. . . .
 Est-il vrai qu'Azémon , ce père si chéri ,
 Qui près de son tombeau vous regrette et vous pleure ,
 Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

A S T E R I E.

On le dit. J'ignorais , au fond de ma prison ,
 Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

T E U C E R.

Savez-vous que Datame , envoyé par un père ,
 Venait nous proposer un traité salutaire ,
 Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

A S T E R I E.

Datame ? lui , Seigneur ! que vous me confondez !
 Il ferait dans les mains du Sénat de la Crète ?
 Parmi mes assassins ?

T E U C E R.

Dans votre ame inquiète (c)

Théâtre. Tome VI.

† D

J'ai porté , je le vois , de trop sensibles coups.
 Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?
 Vous ferait-il promis ? est-ce un parent , un frère ?
 Parlez : son amitié m'en deviendra plus chère.
 Plus on vous opprime , plus je veux vous servir.

A S T E R I E.

De quelle ombre de joie , hélas ! puis-je jouir ?
 Qui vous porte à me tendre une main protectrice ?
 Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

T E U C E R.

La justice.

A S T E R I E.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
 Seigneur ; Datame m'aime , et Datame a ma foi.
 Nos sermens sont communs (*d*) , et ce nœud vénérable
 Est plus sacré pour nous et plus inviolable
 Que tout cet appareil formé dans vos États
 Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
 Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
 Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
 Quand vos lâches soldats , qui dans les champs de Mars
 N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards ,
 Ont ravi , loin de lui , des enfans sans défense ,
 Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
 Ce sont-là les lauriers dont ils se sont couverts.
 Un prêtre veut mon sang , et j'étais dans ses fers.

T E U C E R.

Ses fers ! ... ils sont brisés , n'en foyez point en doute ;
 C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute ,

Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
 Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
 Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
 Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée;
 Il vous suivra bientôt : rentrez. Que cette tour,
 De la captivité jusqu'ici le séjour,
 Soit un rempart du moins contre la barbarie.
 On vient. Ce fera peu d'affurer votre vie;
 J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

A S T E R I E.

Ah ! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
 Des fujets plus humains, un culte moins barbare !

T E U C E R.

Allez : avec regret de vous je me sépare ;
 Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
 Je dois venger mes dieux, vous et l'humanité.

A S T E R I E.

Je vous crois ; et de vous je ne puis moins attendre.

S C E N E I V.

T E U C E R, D I C T I M E, M E R I O N E.

M E R I O N E.

SEIGNEUR, sans passion pourrez-vous bien m'entendre ?

T E U C E R.

Parlez.

M E R I O N E.

Les factions ne me gouvernent pas ;

D 2

Et vous savez assez que dans nos grands débats ,
 Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
 Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
 Je voudrais , comme vous , exterminer l'erreur
 Qui séduit sa faiblesse , et nourrit sa fureur.
 Vous pensez arrêter d'une main courageuse
 Un torrent débordé dans sa course orageuse :
 Il vous entraînera ; je vous en averti.
 Phars a pour sa cause un violent parti ;
 Et d'autant plus puissant contre le diadème
 Qu'il croit servir le ciel , et vous venger vous-même.
 » Quoi ! dit-il , dans nos champs la fille de Teucer
 » A son père arrachée , expira sous le fer ;
 » Et du sang le plus vil indignement avare ,
 » Teucer dénaturé respecte une barbare ! . . .
 » Lui seul est inhumain : seul , à la cruauté
 » Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
 » Il veut parler en roi , quand Jupiter ordonne :
 » L'encensoir du pontife offense sa couronne.
 » Il outrage à la fois la nature et le ciel ,
 » Et contre tout l'empire il se rend criminel . . . »
 Il dit ; et vous jugez si ces accens terribles
 Retentiront long-temps sur ces ames flexibles ,
 Dont il peut exciter ou calmer les transports ,
 Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

T E U C E R.

Je vois qu'il vous gouverne , et qu'il fut vous séduire.
 M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire ?

M E R I O N E.

Je vous donne un conseil.

T E U C E R.

Je n'en ai pas besoin.

M E R I O N E.

Il vous ferait utile.

T E U C E R.

Épargnez-vous ce soin.

Je fais prendre sans vous conseil de ma justice.

M E R I O N E.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
 Tout noble dans notre île a le droit respecté (11)
 De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

T E U C E R.

Quel droit !

M E R I O N E.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;
 Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

T E U C E R.

Oui , je le fais ; tout noble est tyran tour à tour.

M E R I O N E.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

T E U C E R.

Elle a toujours produit le public esclavage.

M E R I O N E.

Nul de nous ne peut rien , s'il lui manque un suffrage.

T E U C E R.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste ;
Soyez sûr qu'à l'Etat elle fera funeste.

MÉRIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen ;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige :
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissentions,
De véritables droits pour des prétentions.
Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos lois. . .

T E U C E R.

Laissez vos lois ; elles me font horreur :
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

M E R I O N E.

Proposez une loi plus humaine et plus sainte ;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur , point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs ; il faut persuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

T E U C E R.

Que le prudent me quitte , et le brave me fuive.
Il est temps que je règne , et non pas que je vive.

M E R I O N E.

Régnez ; mais redoutez les peuples et les grands.

T E U C E R.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste , et vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitiez , respectez votre maître. . . .
Et nous , allons , Dictime , assembler nos amis ,
S'il en reste à des rois insultés et trahis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSÉNT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
 Par ce faste imposant que la richesse étale ?
 Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux
 Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
 Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
 Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
 N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
 Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
 Est descendu, dit-on, du haut de l'Empyrée,
 N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée ; (12)
 Et les fronts de beliers égorgés et sanglans
 Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
 Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
 N'ont point purifié son infecte demeure.
 Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
 Quand on les voit de près, inspirent de mépris !

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
 On n'offre que du sang aux puissances célestes ?
 Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
 Ont immolé des grecs aux dieux qu'ils ont formés ?

La

La nature à ce point ferait-elle égarée !

D A T A M E.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée ,
 Qu'elle n'est plus la même , et qu'elle a corrompu
 Ce doux présent des dieux , l'instinct de la vertu.
 C'est en nous qu'il réside ; il soutient nos courages.
 Nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages ;
 Mais nous fervons le ciel et ne l'outrageons pas
 Par des vœux criminels et des assassins.
 Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle ,
 Délivrer Astérie , et partir avec elle ! (e)

L E C Y D O N I E N.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés ,
 Par notre pitié seule au glaive dérobés ,
 Esclave pour esclave ; et quittons la contrée
 Où notre pauvreté , qui dut être honorée ,
 N'est aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
 Ils descendaient vers nous par un accueil hautain.
 Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos asiles ,
 Fuyons leurs dieux , leurs mœurs et leurs bruyantes villes.
 Ils sont cruels et vains , polis et sans pitié.
 La nature entre nous mit trop d'inimitié.

D A T A M E.

Ah ! surtout de leurs mains reprenons Astérie.
 Pourriez-vous reparaitre aux yeux de la patrie
 Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement ?
 Son père est attendu de moment en moment ;

Théâtre. Tome VI.

† E

En vain je la demande aux peuples de la Crète ,
 Aucun n'a fatistait ma douleur inquiète ,
 Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
 Par des pleurs qu'il cachait un feul m'a répondu.
 Que veulent , cher ami , ce filence et ces larmes ?
 Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ;
 Mais on m'a fait sentir que , grâces à leurs lois ,
 Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
 Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
 Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
 Cet immense intervalle , et ravir aux mortels
 Leur dignité première et leurs droits naturels ?
 Il ne fallait qu'un mot , la paix était jurée ,
 Je voyais Astérie à son époux livrée ,
 On payait sa rançon , non du brillant amas
 Des métaux précieux que je ne connais pas ,
 Mais des moissons , des fruits , des trésors véritables
 Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
 Nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous
 Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
 Faut-il partir sans elle , et venir la reprendre
 Dans des ruisseaux de sang , et des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les personnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

AH ! savez-vous le crime ? . . .

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu !

Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?

Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie

DATAME.

Eh bien ?

LE CYDONIEN.

Cet édifice,

Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Astérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,

En cette même enceinte, en cet affreux séjour,

De je ne fais quels grands la horde forcenée

Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :

Ils apaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte !

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé ;

On doit l'exécuter dans ce temple barbare :

Voilà , chers compagnons , la paix qu'on nous prépare.

Sous un couteau perfide , et qu'ils ont consacré ,

Son fang offert aux dieux va couler à leur gré ;

Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme

Ces restes précieux adorés par Datame.

D A T A M E.

Je me meurs,

(il tombe entre les bras d'un cydonien.)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

U N C Y D O N I E N .

Il en est encore un bien cruel à nos cœurs ,

Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance

D'affouvir sur eux tous notre juste vengeance ,

De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés ,

De noyer dans leur fang ces monstres révéérés.

D A T A M E , revenant à lui.

Qui ! moi ! je ne pourrais , ô ma chère Astérie ,

Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie ! . . .

Je le pourrai , sans doute . . . O mes braves amis ,

Montrez ces sentimens que vous m'avez promis.

Périssez avec moi. Marchons.

(on entend une voix d'une des tours.)

Datame ! arrête !

D A T A M E.

Ciel ! d'où part cette voix ! quels dieux ont sur ma tête
Fait au loin dans les airs retentir ces accens ?
Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens ?

(la même voix.)

Datame ! . . .

D A T A M E.

C'est la voix d'Astérie elle-même !
Ciel qui la fis pour moi , Dieu vengeur , Dieu suprême !
Ombre chère et terrible à mon cœur défolé ,
Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé ?

U N C Y D O N I E N.

Je me trompe , ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

D A T A M E.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là sa tombe ? est-ce là sa prison ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre ?

L E C Y D O N I E N.

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre !

D A T A M E.

Des prisons ! est-ce ainsi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

U N C Y D O N I E N.

N'aurons-nous point de traits , d'armes et de machines !
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines !

D A T A M E *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend? Astérie! ah grands Dieux!
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice;
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

*(on voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde
que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue:)*

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

S C E N E III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

D I C T I M E.

Ou pensez-vous aller, et qu'est-ce que vous faites?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette esclave ils fuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles,
Dressés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils fortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux.
Il nous détesteront; mais il rendront justice
A la main qui dérobe Astérie au supplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts...
Mais de quels cris foudains retentissent les airs!

Je me trompe , ou de loin j'entends le bruit des armes.
 Que ce jour est funeste et fait pour les alarmes !
 Ah ! nos mœurs et nos lois , et nos rites affreux
 Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !
 Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEMEURE , cher Dictime ;
 Demeure. Il n'est plus temps de sauver la victime.
 Tous mes soins sont trahis ; ma raison , ma bonté
 Ont en vain combattu contre la cruauté.
 En vain , bravant des lois la triste barbarie ,
 Au sein de ses foyers je rendais Astérie ;
 L'humanité plaintive , implorant mes secours ,
 Du fer déjà levé défendait ses beaux jours ;
 Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
 D'arracher aux tyrans leur innocente proie :
 Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ?

TEUCER.

Ah ! les sauvages mœurs ne s'adoucissent pas ,
 Datame. . .

D I C T I M E.

Quelle est donc sa fatale imprudence ?

T E U C E R.

Il paîra de sa tête une telle insolence.

Lui , s'attaquer à moi , tandis que ma bonté

Ne veillait , ne s'armait que pour sa fureté ;

Lorsque déjà ma garde à mon ordre attentive

Allait loin de ce temple enlever la captive !

Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.

Quel est donc ce complot que je ne connais pas ?

Étaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?

Était-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?

J'y cours ; le téméraire , en sa fougue emporté ,

Ose lever sur moi son bras ensanglanté.

Je le presse , il succombe , il est pris avec elle.

Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.

Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux

De vouloir quelquefois sauver des malheureux.

J'avais trop de bonté pour un peuple farouche

Qu'aucun frein ne retient , qu'aucun respect ne touche,

Et dont je dois surtout à jamais me venger.

Où ma compassion m'allait-elle engager !

Je trahissais mon sang , je risquais ma couronne ;

Et pour qui ?

D I C T I M E.

Je me rends , et je les abandonne.

Si leur faute est commune , ils doivent l'expier.

S'ils font tous deux ingrats , il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret ; mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité , la majesté du trône ,
Ces parvis tout sanglans , ces autels profanés ,
Votre intérêt , la loi , tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grâce , la jeunefse ,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéresse :
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays.
Ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.
Oui , je réproûve encore une loi trop sévère ;
Mais il est des mortels dont le dur caractère ,
Insensible aux bienfaits , intraitable , ombrageux ,
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour une étrangère ? (f)
Ils ont voulu périr : c'en est fait ; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins !

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

QUE font-ils devenus ?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité fera bientôt suivie ;

Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment ;
Le Sénat indigné s'assemble en ce moment.

Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

T E U C E R.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

L E H E R A U T.

Rien ne peut la sauver.

T E U C E R.

Je lui tendais les bras :

Ma pitié me trompait sur cette infortunée.

Ils ont fait malgré moi leur noire destinée.

L'arrêt est-il porté ?

L E H E R A U T.

Seigneur, on doit d'abord

Livrer sur nos autels Astérie à la mort :

Bientôt tout fera prêt pour ce grand sacrifice.

On réserve Datame aux horreurs du supplice.

On ne veut point sans vous juger son attentat :

Et la seule Astérie occupe le Sénat.

T E U C E R.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.

Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.

Revolons aux combats ; c'est mon premier devoir :

C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir :

Mon autorité faible est ici désarmée :

J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

L E H E R A U T.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
 Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesans,
 Se soutenant à peine, et d'une voix tremblante
 Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
 Une juste rançon dont il peut se flatter
 Que votre cœur humain pourra se contenter.

T E U C E R.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes!
 Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.
 De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté?
 Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

L E H E R A U T.

Il a, si je l'en crois, des présens à vous faire
 Qui vous étonneront.

T E U C E R.

Trop infortuné père!
 Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
 Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

L E H E R A U T.

Il insiste; il nous dit qu'au bout de sa carrière
 Ses yeux se ferment sans peine à la lumière,
 S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.
 Il demandait Datame avec empressement.

T E U C E R.

Malheureux!

D I C T I M E.

Accordons, Seigneur, à sa vieillesse
 Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

T E U C E R.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
 Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
 Les consolations dans ce moment terrible
 Ne descendirent point dans mon ame sensible.
 Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
 D'éclairer les humains , d'adoucir mes fujets,
 Et de civiliser l'agreste Cydonie.

Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
 Réserve , je le vois , pour de plus heureux temps
 Le jour trop différé de ces grands changemens.
 Le monde avec lenteur marche vers la sagesse , (13)
 Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce. (g)

Que je vous porte envie , ô rois trop fortunés ;
 Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !
 Rien ne peut captiver votre main bienfaisante ;
 Vous n'avez qu'à parler , et la terre est contente.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieillard AZEMON, accompagné d'un esclave
qui lui donne la main.

A Z É M O N.

QUOI ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires !
 Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères !
 Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois
 Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
 Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
 Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
 Un silence profond règne sur ces remparts.
 Je laisse errer en vain mes avides regards.
 Datame qui devait dans cette cour sanglante
 Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
 Datame devant moi ne s'est point présenté.
 On n'offre aucun asile à ma caducité.
 Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie ;
 Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
 O mes concitoyens simples et généreux,
 Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
 Que pourrez-vous penser quand vous faurez l'outrage
 Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge !
 Ah ! si le roi savait ce qui m'amène ici,
 Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !

Une route pénible et la triste vieillesse
 De mes sens fatigués accablent la faiblesse. (*il s'assied.*)
 Goûtons sous ces cyprès un moment de repos :
 Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

S C E N E II.

AZEMON *sur le devant*, TEUCER *dans le fond*,
précédé du héraut.

A Z E M O N *au héraut.*

IR A I-J E donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
 Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

L E H E R A U T.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi ;
 Il vient avec bonté : parle , rassure-toi.

A Z E M O N.

Va , puisqu'à ma prière il daigne condescendre ,
 Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

T E U C E R.

Eh bien , que prétends-tu , vieillard infortuné ?
 Quel démon destructeur à ta perte obstiné
 Te force à déserter ton pays , ta famille,
 Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

A Z E M O N , *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain , si tu veux m'écouter ,
 Si le bonheur public a de quoi te flatter ,

Elle n'est point à plaindre ; et grâces à mon zèle,
 Un heureux avenir se déploîra pour elle.
 Je viens la racheter.

T E U C E R.

Apprends que désormais
 Il n'est plus de rançon , plus d'espoir , plus de paix.
 Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
 Ne doit point habiter cette terre cruelle.

A Z E M O N.

Va , crains que je ne parte.

T E U C E R.

Ainsi donc de son fort
 Tu feras le témoin , tes yeux verront sa mort !

A Z E M O N.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
 Du dessein qui m'amène et qui dut le conduire.

T E U C E R.

Datame de ta fille a causé le trépas.
 Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas ,
 Retourne , malheureux , retourne en ta patrie ,
 Achève en gémissant les restes de ta vie.
 La mienne est plus cruelle ; et , tout roi que je suis ,
 Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
 Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère.
 Tu ressens comme moi la douleur d'être père.
 Va , quiconque a vécu dut apprendre à souffrir ;
 On voit mourir les siens avant que de mourir.

Pour toi , pour ton pays Astérie est perdue :
 Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue.
 La guerre recommence ; et rien ne peut tarir
 Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

A Z E M O N.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie ,
 Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.
 Elle vivra , crois-moi , j'ai des gages certains
 Qui toucheraient les cœurs de tous ses assassins.

T E U C E R.

Ah ! père infortuné , quelle erreur te transporte !

A Z E M O N.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte ,
 Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
 Ne mériteront pas d'en être rebutés ;
 Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troye
 N'égalaiet pas les dons que mon pays t'envoie.

T E U C E R.

Cesse de t'abuser , remporte tes présens.
 Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans !
 Mon père , à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCENE

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT,
Gardes.

DICTIME.

AH ! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur , du sacrifice on fait tous les apprêts :
Ce spectacle est horrible , et la mort est trop près.
Le seul aspect des rois , ailleurs si favorable ,
Porte par-tout la vie , et fait grâce au coupable :
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort ;
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé ! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguste et solennelle.
L'autel de Jupiter est orné de festons ;
On y porte à l'envi son encens et ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette :
A ce lugubre son qui trois fois se répète ,
Sous le fer consacré la victime à genoux...
Pour la dernière fois , Seigneur , retirons-nous ,
Ne fouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.

Théâtre. Tome VI.

† F

Va, surtout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il est père ; et je plains ce sacré caractère.

A Z E M O N.

Je te plains encor plus et cependant j'espère.

T E U C E R.

Fuis, malheureux, te dis-je.

A Z E M O N, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter

Ecoute encore un mot. Tu vas donc présenter
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ?
Et tu permets ce crime ?

T E U C E R.

Il m'a désespéré :

Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas ! je prenais soin de ses jours innocens,
Je rendais Astérie à ses tristes parens.
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère . . .
C'en est fait.

A Z E M O N.

Tu voulais la remettre à son père ?

Va, tu la lui rendras.

(deux cydoniens apportent une cassette couverte de lames
d'or. Azemon continue :)

Enfin donc en ces lieux

On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.

Ils t'ont appartenu. . . . Tu gémis et tu pleures. . . .

Ils font pour Astérie, il faut les conserver.

Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.

Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.

Elle n'est point ma fille. . . . apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main

Ces gages, ces écrits témoins de son destin,

*(il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer,
qui l'examine en tremblant.)*

Ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,

Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,

T'enleva ton épouse et qu'il la fit périr :

Voilà cette rançon que je venais t'offrir.

Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse

Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER, s'écriant.

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux !

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur !

Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée :
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus ;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER à Dictime.

Ma fille !... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être

On l'entraîne à l'autel ! et déjà le grand-prêtre . . .
Gardes qui me suivez, secondez votre roi . . .

(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (*) ah ! qu'est-ce que je voi !
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de sacrificateurs. *Astérie* est à genoux aux pieds de l'autel : elle se retourne vers *Pharès* en étendant la main, et en le regardant avec horreur ; et *Pharès*, le glaive à la main, est prêt à frapper.

A Z E M O N.

Astérie!

P H A R È S à *Teucer*.

Oses-tu délivrer ma captive!

T E U C E R.

Misérable! oses-tu lever ce bras cruel!...

Dieux! bénissez les mains qui brisent votre autel.

C'était l'autel du crime.

(il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.)

P H A R È S.

Ah! ton audace impie,

Sacrilège tyran, fera bientôt punie.

A S T E R I E à *Teucer*.

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,

Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur

De mes jours malheureux a renoué la trame!

Ah! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame;

Etendez jusqu'à lui vos secours bienfaisans.

Je ne suis qu'une esclave.

D I C T I M E.

O bienheureux momens!

T E U C E R.

Vous esclave! ô mon sang! sang des rois! fille chère!

Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

A S T E R I E.

Qui? moi!

T E U C E R.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens;

Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

A S T E R I E.

O mon roi !

T E U C E R.

Dis mon père... il n'est point d'autre nom.

A S T E R I E.

Hélas ! est-il bien vrai, généreux Azémon ?

A Z E M O N.

J'en atteste les dieux.

T E U C E R.

Tout est connu.

A S T E R I E.

Mon père !

T E U C E R *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère...
Vous, écoutez.

A S T E R I E.

O Ciel ! ô destins inouis !

Oui , si je suis à vous , Datame est votre fils.
Je vois , je reconnais votre ame paternelle.

D I C T I M E.

Seigneur , voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont , le fer dans les mains , inonder ces portiques.
Regardez Mérione , on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il est , il paraît leur appui.

Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
 Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ?
 L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
 Des poisons de son ame allumé les ardeurs ?
 Il n'entendit jamais la voix de la nature.
 Il va vous accuser de fraude , d'imposture.
 Datame en sa puissance , et de ses fers chargé ,
 A reçu son arrêt , et doit être égorgé.

A S T E R I E.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ses crimes.

T E U C E R.

Va , ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes ;
 Va , l'on ne verra plus de pareils attentats. (*h*)

D I C T I M E.

Tranquille , il frapperait votre fille en vos bras ;
 Et le peuple à genoux , témoin de son supplice ,
 Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

T E U C E R.

Quand il faudra quel sang sa main voulut verser ,
 Le barbare , crois-moi , n'osera m'offenser.
 Quoi que Datame ait fait , je veux qu'on le révère.
 Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :
 Je ferai respecter les droits des nations.

D I C T I M E.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
 Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire :
 Il atteste les lois , mais il prétend les faire.

T E U C E R.

Il y va de sa vie ; et j'aurais de ma main
 Dans ce temple , à l'autel immolé l'inhumain ;
 Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.
 Je n'étais point armé contre le sanctuaire ;
 Mais tu verras qu'enfin je fais être obéi.
 S'il ne me rend Datame , il en fera puni ;
 Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(à Astérie.)

Je cours y donner ordre , et vous pouvez m'attendre.

A S T É R I E.

Seigneur!...sauvez Datame... approuvez notre amour:
 Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

T E U C E R *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui sert de père
 Sur les sauvages bords d'une terre étrangère ;
 Veille sur elle.

A Z E M O N.

O roi ! ce n'est qu'en ton pays
 Que ton cœur paternel aura des ennemis....

(Teucer sort avec Dictime et ses gardes.)

O toi , Divinité qui régis la nature ,
 Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
 Qu'on ose nommer temple , et qu'avec tant d'horreur
 Du sang des nations on fouille en ton honneur !
 C'est en ces lieux de mort , en ce repaire infame
 Qu'on allait immoler Astérie et Datame !
 Providence éternelle , as-tu veillé sur eux ?
 Leur as-tu préparé des destins moins affreux ?

Nous

Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore ; (14)
 Dans nos bois , dans nos champs , je te vois , je t'adore ;
 Ton temple est comme toi dans l'univers entier.

Je n'ai rien à t'offrir , rien à sacrifier.

C'est toi qui donnes tout. Ciel ! protège une vie
 Qu'à celle de Datame , hélas , j'avais unie !

A S T E R I E .

S'il nous faut périr tous , si tel est notre sort ,
 Nous savons vous et moi comme on brave la mort ;
 Vous me l'avez appris ; vous gouvernez mon ame ;
 Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE,
LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au héraut.*

ALLEZ ; dites-leur bien que dans leur arrogance ,
Trop long-temps pour faiblesse ils ont pris ma clémence ,
Que de leurs attentats mon courage est lassé ,
Que cet autel affreux par mes mains renversé
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée ,
Sur mon trône avili , sur ma triste maison
Ne distillera plus les flots de son poison :
Il faut changer de lois , il faut avoir un maître. (i)

(*le héraut sort.*)

(*à Mérione.*)

Et vous qui ne savez ce que vous devez être ,
Vous , qui toujours douteux entre Pharès et moi ,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi ,
Prétendez-vous encore , orgueilleux Mérione ,
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux ,
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous :

Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
 Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.
 Il faut dans le moment, les armes à la main,
 Me combattre ou marcher sous votre souverain.

M E R I O N E.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
 Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
 Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang ;
 Mais si vous abusez de ce suprême rang
 Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
 Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
 Père et monarque heureux, vous avez résolu
 D'usurper malgré nous un empire absolu,
 De courber sous le joug de la grandeur suprême
 Les ministres des dieux, et les grands, et moi-même ;
 Des vils Cydoniens vous osez vous servir
 Pour opprimer la Crète et pour nous asservir :
 Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
 Sachez que tout l'Etat l'emporte sur un homme. (*k*)

T E U C E R.

Tout l'Etat est dans moi.... Fier et perfide ami,
 Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
 Courez à vos tyrans.

M E R I O N E.

Vous le voulez ?

T E U C E R.

J'espère
 Vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire ;

G 2

Oui , combattez fous eux ; je n'en fuis point jaloux :
Je les méprife affez pour les joindre avec vous.

(*Mérione fort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi , cher étranger , toi , dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république ,
Toi , fans qui j'euffe été dans ma trifte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;
Toi par qui je fuis père , attends fous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes fanglans outrages.
Va , tu me reverras mort ou victorieux.

(*il fort.*)

A Z E M O N .

Ah ! tu deviens mon roi Rendez-moi , juftes Dieux ,
Avec mes premiers ans la force de le fuivre !
Que ce héros triomphe ou je cefse de vivre !
Datame et tous les fiens , dans ces lieux raffemblés ,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés !
Que devient Aftérie ? Ah ! mes douleurs nouvelles
Me font encor verfer des larmes paternelles.

S C E N E I I .

A S T E R I E , A Z E M O N , Gardes.

A S T E R I E .

CIEL ! où porter mes pas , et quel fera mon fort !

A Z E M O N .

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.

Ma fille ! . . . de ce nom mon amitié t'appelle ;
 Digne sang d'un vrai roi , fuis l'enceinte cruelle ,
 Fuis le temple exécration où les couteaux levés
 Allaient trancher les jours que j'avais conservés :
 Tremble.

ASTERIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
 Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
 Le roi , Datame et vous , vous êtes en danger ,
 C'est moi seule , c'est moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes et sans force , hélas ! tout m'abandonne.
 Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
 Va , nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir ?

AZEMON, *se mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue ,
 Sans doute était horrible à mon ame abattue :
 Inutile au héros qui vivait dans mon cœur ,
 J'expirais en victime et tombais sans honneur.

La mort avec Datame est du moins généreuse ;
 La gloire adoucira ma destinée affreuse.
 Les filles de Cydon , toujours dignes de vous ,
 Suivent dans les combats leurs parens , leurs époux ;
 Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
 Quand je connais mon fang , faut-il qu'il dégénère ?
 Les plaintes , les regrets et les pleurs sont perdus.
 Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
 Et s'il en est besoin , raffermissez mon ame.
 J'ai honte de pleurer sans secourir Datame. (1)

S C E N E III.

Les personnages précédens , D A T A M E.

D A T A M E.

IL apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

A S T E R I E.

Que dis-tu ?

A Z E M O N.

Quoi ! mon fils ?

A S T E R I E.

Teucer n'est pas vainqueur !

D A T A M E.

Il l'est , n'en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

A S T E R I E.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encore à craindre ?
 O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe aussi
 De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
 Des tyrans de l'Etat le parti redoutable ,
 Les archontes , Pharès , un peuple furieux
 Qui trahissant son père a cru servir ses dieux.
 Nous entendions leurs cris , tels que sur nos rivages
 Les sifflemens des vents appellent les orages ,
 Et nous étions réduits au désespoir honteux
 De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.

Teucer a pénétré dans la prison profonde ,
 Où cachés aux rayons du grand astre du monde ,
 On nous avait chargés du poids honteux des fers ,
 Pour être avec toi-même en sacrifice offerts ,
 Ainsi que leurs agneaux , leurs beliers , leurs genisses ,
 Dont le sang , disent-ils , plaît à leurs dieux propices.
 Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois ,
 Mes dards , mes javelots dont ma main tant de fois
 Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
 Bientôt de ces Crétois une foule craintive
 Fuit et laisse un champ libre au héros que je fers.
 La foudre est moins rapide en traversant les airs.
 Il vole à ce grand chef , à ce fier Mérione ,
 Il l'abat à ses pieds ; aux fers on l'abandonne ,
 On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
 Couraient pour le venger l'accompagnent foudain ;
 Je les vois sous mes coups roulans dans la poussière.
 Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire ,
 A cette enceinte horrible et si chère aux Crétois ,

Où de leur Jupiter les détestables lois
 Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte ,
 Où des voiles de mort indignement couverte
 On t'a vue à genoux , le front ceint d'un bandeau ,
 Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau :
 Ce bourreau sacrilège était Pharès lui-même ;
 Il conservait encor l'autorité suprême
 Qu'un délire sacré lui donna si long-temps
 Sur les serfs odieux de ce temple habitans.
 Ils l'entouraient en foule ardents à le défendre ,
 Appellant Jupiter qui ne peut les entendre ,
 Et pouffant jusqu'au ciel des hurlemens affreux ,
 Je les écarte tous , je vole au milieu d'eux ;
 Je l'atteins , je le perce ; il tombe , et je m'écrie ,
 Barbare , je t'immole à ma chère Astérie.

De ma juste vengeance et d'amour transporté ,
 J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté ;
 Tu peux le voir , tu peux jouir de ta victime ;
 Tandis que tous les siens étonnés de leur crime
 Sont tombés en silence , et saisis de terreur ,
 Le front dans la poussière aux pieds de leur vainqueur.

A Z E M O N .

Mon fils ! je meurs content.

A S T E R I E .

O nouvelle patrie !
 Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie !
 Cher amant ! cher époux !

D A T A M E.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi ;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

A S T E R I E.

Est-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame est heureux.

D A T A M E.

Je l'eusse été sans doute ,
Lorsque dans nos forêts et parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence ;
Quand ta main fut le prix de ma persévérance ,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le fais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle. (*m*)

A Z E M O N.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

A S T E R I E.

Tes exploits, mon estime et tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme ?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

D A T A M E.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,

Je vivais , je mourais pour la seule Astérie.

A S T E R I E .

Eh bien , est-il en Crète une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

D A T A M E .

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour ,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne ,
Déclarent qu'un foldat ne peut en être digne
S'ils osaient devant moi

A Z E M O N .

Respectable foldat ,
Astérie est ta femme , ou Teucer est ingrat.

A S T E R I E .

Il ne peut l'être.

D A T A M E .

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois ferait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront ,
Dans les champs de la Crète , on pût couvrir mon front.

A S T E R I E .

Il fait rougir le mien.

D A T A M E .

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois , leurs mœurs.

A S T E R I E .

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.

De ces fameuses lois , qu'on vante avec étude ,
 La première en ces lieux ferait l'ingratitude ? . . .
 La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
 Ne fut pas plus injuste , et n'eut pas plus d'horreur.
 Je respecte mon père , et je me sens peut-être
 Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être ,
 Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour ;
 Mais je jure par lui , par toi , par mon amour
 Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée ,
 Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée ,
 Je lui préférerais Datame et mes déserts :
 Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
 Je foulerais aux pieds , trône , sceptre , couronne.
 Datame est plus qu'un roi.

SCÈNE IV et dernière.

Les personnages précédens , TEUCER , MERIONE
enchaîné , Cydoniens , Soldats , Peuple.

TEUCER.

TON père te le donne ,
 Il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

ASTERIE.

Ah ! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui ;

Oui , je détruis en tout l'antique barbarie :
 Commençons tous les trois une nouvelle vie.
 Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels ;
 Ma main va les former à de nouveaux autels.
 Soldats , livrez ce temple aux fureurs de la flamme :
*(on voit le temple en feu , et une partie qui tombe dans le fond
 du théâtre.)*

Pour mon digne héritier reconnaissez Datame ,
 Reconnaissez ma fille , et servez-nous tous trois
 Sous de plus justes dieux , sous de plus saintes lois.

(à Astérie.)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née ,
 En détestant la loi qui vous a condamnée ,
 Eperdu , consterné , rentre dans son devoir ,
 Abandonne à son prince un suprême pouvoir.... (15)

(à Mérione.)

Vis , mais pour me servir , superbe Mérione :
 Ton maître t'a vaincu , ton maître te pardonne.
 La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir ;
 Et ton seul châtiment fera de m'obéir....

Braves Cydoniens , goûtez des jours prospères :
 Libres , ainsi que moi , ne foyez que mes frères :
 Aimez les lois , les arts ; ils vous rendront heureux....

Honte du genre-humain , sacrifices affreux ,
 Périssent pour jamais votre indigne mémoire ,
 Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !....

Nobles , foyez soumis et gardez vos honneurs....
 Prêtres et Grands , et Peuple , adoucissez vos mœurs ;

Servez Dieu désormais dans un plus digne temple ;
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

D A T A M E.

Demi-Dieu sur la terre , ô grand homme ! ô grand roi !
Règne , règne à jamais sur mon peuple et sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Astérie , et me crois digne d'elle.

Fin du cinquième et dernier acte.

N O T E S

S U R

L E S L O I S D E M I N O S.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur ; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle*, quand *Oedipe* en colère contre *Créon* crie *Thèbes* ; *Créon* dit : *Thèbes*, il m'est permis comme à vous de crier *Thèbes*, *Thèbes*. Et il ajoute qu'il serait bien fâché d'être roi ; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre et plus heureux. Vous verrez les mêmes sentimens dans l'*Electre* d'*Euripide*, dans les *Suppliantes*, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions et des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'*Idoménée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poètes et les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux manes d'*Achille* ; et *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux manes de *Patrocle*. C'est à peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des sauvages superstitieux et sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules et des guerriers très-grossiers vivans de rapine ; mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes et sublimes, qui subjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus*. On fait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était surnommé *mangeur de chair crue*.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poèmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'est *Achille* qui traite ce roi de lâche et de chien. *Diomède* blesse *Vénus* et *Mars* qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs assemblés que *Jupiter* machine contre lui la plus noire des perfidies. Si les dieux sont perfides, que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la générosité d'*Achille* envers *Hector*? *Achille* invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défensive très-inutile; *Achille* secondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin, le verbe; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sagesse, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame mensonge, et par le plus abominable prestige. *Achille* enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parens: *Achille* lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout cru*. Cela pourrait justifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là; il perce les talons d'*Hector*, y passe une lanière, et le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales; il avait la fièvre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'*Euphrate* au mont *Atlas*, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse, qui devint la langue universelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps sa liberté, et fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le feront-ils ?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de *Jupiter*.

(7) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire la fable, a dit depuis long-temps que ce grand législateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, et tant loué par le divin *Platon*, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon et sage législateur immolait tous les ans sept jeunes athéniens : du moins *Virgile* le dit :

*In foribus lethum Androgæi tum pendere panas
Cecropidæ jussi, miserum septena quotannis
Corpora natorum.*

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scolastes sur le nombre des victimes, et sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de *Minotaure*, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage *Minos*.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniathon*, cité par *Eusèbe* (a), prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce *Sanchoniathon* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïse*, et huit cents ans après *Thaut*, l'un des législateurs de l'Égypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure*.

Voici les paroles de *Sanchoniathon*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Eusèbe*.

(a) *Préparation évangélique*, Liv. I.

„ Chez

„ Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs
 „ de l'Etat achevaient le salut du peuple, en immolant aux
 „ dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. *Ilois* (ou
 „ *Chronos* selon les Grecs, ou *Saturne* que les Phéniciens
 „ appellent *Israël*, et qui fut depuis placé dans le ciel)
 „ sacrifia ainsi son propre fils dans un grand danger où se
 „ trouvait la république. Ce fils s'appelait *Jeüd*; il l'avait
 „ eu d'une fille nommée *Annobret*, et ce nom de *Jeüd* signifie
 „ en phénicien *premier né.* „

Telle est la première offrande à l'Etre éternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes; et cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, et qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déserté leurs pays pour aller commercer et s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-souvent de jeunes veuves riches et belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral *Roussel* vit, il n'y a pas long-temps, sur les bords du Gange. *Tantum religio potuit suadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de *Ptolomée Lagus*; elle est probablement aussi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine, mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine, et qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon et *Tantale*, servant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères superstitieux, qui commirent un parricide par piété. Il est beau que les mythologues aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage,

les rites et les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora, jusqu'à la transmigration de Babylone, mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de *Jephthé*, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloch*, dans la vallée de Tophet. *Moloch* signifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos et filias suas igne (b)*. „ Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui est „ dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y mettre en „ cendre leurs fils et leurs filles par le feu. „

Si les Juifs jetaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre, au bord des ruisseaux (c). „ Vous „ immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des „ pierres. „

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonai*, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'*Eléazar*, du temps de *Moïse*: on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (d) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophète; et *Moïse* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves et tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui: plus, six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le reste des dépouilles, et les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du seigneur.

(b) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.

(c) *Isaïe*, chap. LVII.

(d) *Nombres*, chap. XXXI.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, et que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, et tout se fit avec la plus grande solennité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de *Josué*.

Le massacre du roi *Agag* fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse et la foi du roi *Saül* qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de *Procopé*, un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis*, et roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *Bardes* tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrationnable coutume avait prévalu chez les anciens *Velches* que nous appelons *Gaulois* ; c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps

quand des druides , ayant pour temples des forêts , brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de druideffes , des forcières sacrées , dont la dévotion consistait à égorger solennellement des petits garçons et des petites filles dans de grands bassins de pierre , dont quelques-uns subsistent encore , et que le professeur *Schapplin* a dessinés dans son *Alzatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde , ce sont-là nos antiquités. Les *Phidias* , les *Praxitèles* , les *Scopas* , les *Miron* en ont laissé de différentes.

Jules-César ayant conquis tous ces pays sauvages voulut les civiliser ; il défendit aux druides ces actes de dévotion , sous peine d'être brûlés eux-mêmes , et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites : ils immolèrent en secret des enfans , disant qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ; que *César* n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la seule véritable , et qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier , ou sans les égorger dans des grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes , l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion , processions , autels , bénédictions , encens , prières , hymnes chantées à grands chœurs , tout y fut employé ; et ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traînons et que nous appelons nos pères et nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine ; car assurément ce n'était pas un crime contre la Société de manger , dans sa maison , les portes bien fermées , d'un agneau cuit avec des laitues amères , le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne ; mais on péchait contre DIEU qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger DIEU , en brûlant ces juifs entre un autel et une chaire de vérité , dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira , dans les siècles à venir , celui qui a émouffé le couteau sacré et sacrilège de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solennel par un électeur palatin, et par un électeur de Brandebourg : quatre-vingts princes ou seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'empereur *Sigismond* brillait au milieu d'eux, *comme le soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes trainantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques et d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instrumens qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; et sept cents dix-huit courtisanes magnifiquement parées, entremêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cents) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean* et *Jérôme* en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules ; et les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que, lorsque le picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'espagnol *Michel Servet*, dans une pile de fagots verts, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à DIEU.

Que *Polyeucte* et *Néarque*, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur ; qu'ils brisent les autels, les statues dont les débris écrasent les femmes et les enfans, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; et quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine : mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés,

des propositions mal-sonnantes , c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre Saint-Barthelemi , (dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772) s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'*Anne Dubourg* , prêtre et conseiller au parlement , également respecté dans ces deux ministères ? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces , qui souleveront long-temps les esprits attentifs et les cœurs sensibles dans l'Europe entière ? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse ; et à la torture plus cruelle que la mort , deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle ? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans , s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur , si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs , peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre-humain ?

(8) n'accepta point le sang d'*Iphigénie*.

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'*Iphigénie* fut en effet sacrifiée : d'autres imaginèrent la fable de *Diane* et de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille , qu'il ne l'est qu'une déesse , nommée *Diane* , ait enlevé cette victime , et mis une biche à sa place ; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce , et servit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous , s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient *Minos* fils de dieu , comme les Thébains disaient *Bacchus* et *Hercule* fils de dieu , comme les Argiens le disaient de *Castor* et de *Pollux* , les Romains de *Romulus* ; comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-kan* , comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de législateurs , ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si *Jupiter* , le maître des dieux et le père de *Minos* , était né véritablement en Crète , et si ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis , ou Gortine , ou Cortine.

C'est dommage que *Jupiter* soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, et que ce *Jov* venait de *Jehovah* ou *Hiao*, ancien nom de DIEU en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie et un de Crète (a). *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle *Cicéron* ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit :

*Primus in orbe deos fecit timor, ardica calo
Fulmina cum caderent,*

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raisonnent et qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que DIEU, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre et la grêle; qu'il a fait des lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton tandis qu'il est orageux dans un autre, et que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels et immuables de la Providence universelle est une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-seulement *Platon* et *Aristote* attestent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers, autorisa l'amour des garçons, mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scolastes qui, pour sauver l'honneur de *Pasiphaë*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la bastille de Crète, sous la garde de *Dédale*?

(a) *De natura Deorum. Lib. III.*

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Pasiphaë* s'ajusta si bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache ; il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une genisse amoureuse dans le creux de cette statue, et se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux, mais voilà un bien exécrationnable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus et qui te* de *Virgile* ; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorsqu'*Hérodote* était en Egypte ; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête ; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre ; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Estonie à ne plus tant fréquenter les genisses, les ânesses, les brebis et les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, et surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette ; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. *Saint Jérôme* rapporte des histoires de centaures et de satyres, dans son livre des *Pères du désert*. *Saint Augustin*, dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de *Minos*, de *Pasiphaë*, de *Thésée*, d'*Ariane*, de *Dédale* et d'*Icare*. On appelait autrefois *esprits forts* ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* composa une tragédie de *Pasiphaë* ; elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, et qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux ; mais quand on a lu *Polyphème*, on peut croire que *Pasiphaë* fut mise sur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'est le *liberum veto* des Polonais ; droit cher et fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister ? Le feu roi de Pologne, *Stanislas Lekzinski*, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *La voix du citoyen*, imprimé en 1749. „ Notre tour viendra, „ sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux „ conquérant ; peut-être même les puissances voisines „ s'accorderont-elles à partager nos Etats „ (page 19). La prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtement de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, et si la liberté peut y subsister avec la royauté.

(12) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations et les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* et de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flavien Jofephe* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la

pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On fait combien ce *Joséphe* était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinens il étala ; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par *Appion*, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poète anglais :

The priests eat roast-beef, and the people stare.

Les prêtres font à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoirs, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfans ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées temples en Egypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les sermons de *Tillotson* et de *Massillon* à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, et suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable

de siècles et de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens et des logemens commodes ? nous sommes d'hier, et l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique ; et que sont ceux de la Syrie, de l'Égypte, des Indes, de la Chine ! toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, et que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, et qui se renouvellent ; et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, et pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police et à une morale, que de siècles de barbarie ! quelle province n'a pas ses sauvages !

Tout philosophe peut dire :

In qua scribebam barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent long temps sans temples et sans autels, et surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu *Moloch*, et d'autres idoles dans le désert : *portatis tabernaculum Moloch vestri (a), et imaginem idolorum vestrorum fidus dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit, dans l'histoire des *Juges*, qu'un *Jonathan*, fils de *Gersam* fils aîné de *Moïse*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

(*a*) *Amos*, chap. V, v. 26.

(*b*) *Juges*, chap. XVIII.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne (s'il est permis de se servir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon*. Les temples d'Égypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon*, au second livre des lois : „ Si on veut y faire attention, on trouvera en Égypte „ des ouvrages de peinture et de sculpture, faits depuis „ dix mille ans, qui ne sont pas moins beaux que ceux „ d'aujourd'hui, et qui furent exécutés précisément suivant „ les mêmes règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'est „ pas une façon de parler, c'est dans la vérité la plus „ exacte. „

Ce passage de *Platon*, qui ne surprit personne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On fait que l'Égypte a des monumens de sculpture et de peinture qui durèrent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec et si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples retirés de la foule, ennemis des richesses et du tumulte, des espèces de thérapeutes, d'esséniens, de caraites, de brachmanes (si on peut comparer le saint au profane); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent et ne les sanctifièrent qu'avec le temps. *Nous sommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien*. *Athénagore*, *Origène*, *Tatien*, *Théophile* déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est *Minutius Felix*, écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra et aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fingam, cum si rectè existimes sit Dei homo ipse simulacrum? Templum quod extruam, cum totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non possit; et cum homo latius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majestatis

includam ? Nonne melius in nostra dedicandus est mente , in nostro imò consecrandus est pectore ?

„ Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte ,
 „ pour n'avoir ni autel ni temple ? Quelle image pourrions-
 „ nous faire de DIEU , puisqu'aux yeux de la raison l'homme
 „ est l'image de DIEU même ? Quel temple lui élèverai-je ,
 „ lorsque le monde qu'il a construit ne peut le contenir ?
 „ Comment enfermerai-je la majesté de DIEU dans une
 „ maison , quand , moi qui ne suis qu'un homme , je m'y
 „ trouverais trop ferré ? Ne vaut-il pas mieux lui dédier
 „ un temple dans notre esprit , et le consacrer dans le fond
 „ de notre cœur ? „

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple , mais que nous n'en voulions point ; et qu'en cachant aux gentils nos cérémonies et nos prières , nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien* , ce héros guerrier et philosophe qui les protégea dix-huit années entières , mais séduit enfin et devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant , du sénat et des empereurs , la permission d'ériger des temples , comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome ; mais il est encore plus probable que les Juifs , qui payaient très-chèrement ce droit , empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diffidens , comme des frères dénaturés , comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient , les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples ; tels sont les primitifs nommés *Quakers* , les anabaptistes , les dunkards , les piétistes , les moraves et d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à *Juvénal* :

Dicite pontifices in sancto quid facit aurum ?

et qui ont fait dire à *Boileau* , avec plus de hardiesse et de sévérité :

Le prélat , par la brigue aux honneurs parvenu ,
 Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
 Et pour toute vertu fit , au dos d'un carrosse ,
 A côté d'une mitre armorier sa crosse.

Mais *Boileau*, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques prélats de son temps, ambitieux ou avarés, ou persécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Égypte, la Chaldée, la Perse, les Indes aient cultivé les arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune *Gustave troisième*, si digne de ce grand nom de *Gustave*, vient d'abjurer et de proscrire solennellement en rétablissant la concorde, et en faisant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, et tempérée par elles ; cette autorité juste et modérée, qui ne peut sacrifier la liberté et la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre-humain.

Fin des Notes.

V A R I A N T E S

D E S L O I S D E M I N O S .

M E R I O N E .

(a) T O U T pouvoir a son terme et cède au préjugé.

T E U C E R .

Il le faut abolir, quand il est trop barbare.

M E R I O N E .

Mais la loi de Minos contre vous se déclare.

(b) T E U C E R , D I C T I M E .

T E U C E R .

Ainsi le fanatisme et la fédition
Animeront toujours ma triste nation ;
Ce conseil de guerriers contre moi se déclare.
On affecte, &c.

(c) Savez-vous que Datame, envoyé par un père
Pour venir proposer une paix salutaire,
Est encore en ces lieux aux meurtres destinés ?

A S T E R I E .

Quel trouble a pénétré dans mes sens étonnés !
Datame ! . . . Il est connu du grand roi de la Crète !
Datame est parmi vous . . .

T E U C E R .

Dans votre ame inquiète, &c.

(d)
Parlez, son amitié m'en deviendra plus chère.

A S T E R I E .

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis ;
Mais Datame a ma foi ; ce guerrier m'est promis ;
Nos fermens sont communs, &c.

(e) Délivrer Astérie, et partir avec elle.
Son père et son amant viennent la demander.
Sans elle point de paix ; rien ne peut s'accorder.

Sans elle, en ce séjour on ne m'eût vu descendre
Que pour l'enfanganter et le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la scène.

(f)

T E U C E R.

Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
Je sauvais Astérie, et je voulais encore
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.
Il n'y faut plus penser, nos amis incertains
Sont loin de seconder nos généreux desseins.
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,
Pour les jours d'un soldat et ceux d'une étrangère.

(g) L'auteur a supprimé les quatre vers suivans.

Les dieux me sont témoins que, si j'avais voulu
Exercer sur la Crète un pouvoir absolu,
C'eût été pour sauver ma triste république
D'une loi détestable et d'un joug tyrannique.
Que je vous porte envie, &c.

(h)

D A T A M E.

Ah ! prévenez ce crime épouvantable.

T E U C E R.

Je fais que le faux zèle est toujours implacable ;
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

(i)

Je suis roi, je suis père, et veux agir en maître.

(k) Sachez qu'un peuple entier l'emporte sur un homme.

(l)

A S T E R I E.

Ne puis-je pas mourir ?

La mort avec Datame est du moins glorieuse.
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de ses remparts,
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.
Pour de plus chers objets je ferai davantage.

Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups
 Levés sur mon amant, sur mon père et sur vous ?
 Cessez de me contraindre et d'avilir mon ame :
 J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

(m) Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon
 Pouvait avec plaisir s'honorer de son nom.
 Le flambeau de l'hymen porté par la victoire
 Eût de nos deux maisons éternisé la gloire.
 Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,
 Respectés et chéris de nos concitoyens.
 Tu le fais, Azémon : ta bonté paternelle
 Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

(n)

D A T A M E .

Après avoir détruit de funestes erreurs,
 Ta présence, grand prince, a subjugué nos cœurs.
 Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle ;
 Mais j'adore Astérie : il me rend digne d'elle.
 Demi-dieu sur la terre ! ô grand homme ! ô grand roi !
 Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.
 Aux fermens que je fais également fidelle,
 Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,
 Puissé-je, en l'imitant, justifier son choix !
 Mais toujours son sujet, suivre toujours ses lois.

Fin des Variantes.

D O N P E D R E ,

T R A G E D I E .

Non représentée.

E P I T R E

DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE
FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES, &c.

Par l'éditeur de la tragédie de don Pèdre.

M O N S I E U R,

VOUS êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Don Pèdre parle dans son discours (1). Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé monsieur le

(1) Voyez le discours historique et critique qui suit.

marquis de *Condorcet*; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philosophes de la Grèce enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, Monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il fait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent: c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il fait

qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces infipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le désirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monsieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure,

l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne fera jamais compté parmi nos poètes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assidument notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui ayant fait une description si vraie et si éloquente du corps humain, connaît l'homme moral aussi bien qu'il observe l'homme physique. (*)

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité. (**)

Je veux pour juge l'auteur du Siège de Calais, qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de don Pèdre, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie

(*) M. de Buffon.

(**) M. l'abbé de Condillac.

de traits dignes du grand *Corneille* : car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière qu'un habile artiste (*b*) : pour moi, j'ai toujours vu que les artistes seuls rendaient une exacte justice quand ils n'étaient pas jaloux.

. C'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le seul suffrage de celui qui a ressuscité le style de *Racine* dans *Mélanie*, que de me voir applaudi un mois de suite au théâtre. (*d*)

Je présente la tragédie de *Don Pèdre* à l'académicien qui a fait parler si dignement *Bélisaire* dans son admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme

(*b*) Essai sur les gens de lettres.

(*c*) Acte V des *Horaces*.

(*d*) J'ose dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que *Mélanie*. Ce mérite si rare a été senti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'usage. L'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de *Mélanie*, et l'éloge de *Fénelon*, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

Théâtre. Tome VI.

† K

par l'éloquence la plus vraie ; et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur. Je la soumetts à la saine critique de ceux qui , dans des discours couronnés par l'académie , ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de *Louis XIV.* Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la Peinture , qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante , et qui le connaît à fond , ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile* , seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté ; à l'illustre auteur des *Saisons* , si supérieur à *Thomson* et à son sujet ; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu , et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène *Don Pèdre* et *Guesclin* préférerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre , qui , ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon* , et le plus célèbre chevalier *Bayard* , a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

(*) M. de Guibert.

Il fouhaite , fans doute , d'être jugé par le peintre de *François I* , d'autant plus que ce favant et profond hiftorien fait mieux que perfonne que , fi on dut appeler le roi *Charles V* habile , ce fut *Henri de Tranftamare* qu'on dut nommer *cruel*.

J'attends l'opinion des deux académiciens philofophes , vos dignes confrères (e) , qui ont confondu de lâches et fots délateurs , par une réponfe auffi énergique que fage et délicate , et qui favent juger comme écrire.

Voilà , Monsieur , l'aréopage dont vous êtes l'organe , et par qui je voudrais être condamné ou abfous , fi jamais j'ofais faire à mon tour une tragédie , dans un temps où les fujets des pièces de théâtre femblent épuifés , dans un temps où le public eft dégoûté de tous fes plaifirs , qui paffent comme fes affections ; dans un temps où l'art dramatique eft prêt à tomber en France après le grand fiècle de *Louis XIV* , et à être entièrement facrifié aux ariettes , comme il l'a été en Italie après le fiècle des *Médicis*.

(e) MM. *Suard* et l'abbé *Arnaud*. N. B. Il nous eft tombé entre les mains depuis peu une réponfe de M. l'abbé *Arnaud* à je ne fais quelle prétendue dénonciation de je ne fais quel prétendu théologien , devant je ne fais quel prétendu tribunal. Cette réponfe m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

Je vous dis à peu-près ce que difait *Horace* :

*Plotius et Varius , Mæcenas Virgiliusque ,
Valgius et probet hæc Octavius , optimus atque
Fuscus , et hæc utinam viscorum laudet uterque , &c.*

Et voyez , s'il vous plaît , comme *Horace* met *Virgile* à côté de *Mécène*. Ce même fentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin , lorsque , dans sa dernière élégie *de Ponto* , il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés ; et qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau :

Combien de bons écrivains dans tous les genres font-ils cités par *Ovide* dans cette élégie ! Comme il se console par le suffrage des *Cotta* , des *Messala* , des *Tuscius* , des *Marius* , des *Gracchus* , des *Varus* et de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité ! Comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme , et l'horreur pour un regratier qui ne fait être que détracteur !

Le premier des poètes italiens , et peut-être du monde entier , l'*Arioste* (f) , nomme dans son quarante-fixième chant tous les gens de

(f) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-insipides en prose. C'est le maître du *Tasse* et de *la Fontaine*.

lettres de son temps, pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; et l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que *l'Arioste*, dit dans sa belle épître à son ami l'inimitable *Racine*:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
 Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ?
 Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
 Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,
 Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivone,
 Que la Rochefoucauld, Marillac et Pomponne,
 Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliusque*, dans *Horace*, que le plus puissant des rois dans *Boileau*; parce qu'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête, de mettre *Virgile* et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de *Louis XIV* et du grand *Condé* à celui des *Coras* et des *Perrin*; ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin,

Monfieur, vous voyez que depuis *Horace* jufqu'à *Boileau*, la plupart des grands poètes ne cherchent à plaire qu'aux efprits bien faits.

Puifque *Boileau* défirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé fon miniftère mieux que lui, qui eft beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été fi précieufe depuis long-temps, ainfi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître (*) ? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les fuffrages de ceux qui ont rendu des fervices effentiels à la patrie, foit par une paix néceffaire, foit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambaffades, ou dans des parties effentielles du miniftère ?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux *la Rochefoucaulds* de fon fiècle, nous blâmerait-on de fouhaiter le fuffrage des perfonnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fuflions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loifirs.

Y a-t-il un feul homme de lettres en France qui ne fe fentît très-encouragé par le fuffrage

(*) *M. Turgot.*

de deux de vos confrères , dont l'un a semblé rappeler le siècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican (*), et l'autre , dans un rang non moins illustre , est toujours favorisé des muses et des grâces , lorsqu'il parle dans vos assemblées , et qu'il y lit ses ouvrages (**)? c'est en ce sens qu'*Horace* a dit :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom , auteur d'un livre profond de la félicité publique : Mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas Don Pèdre ; c'est à vous de juger les rois et les connétables : j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique! (***)

J'ajouterai encore que le divin *Arioste* ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui faisaient honneur à l'Italie , et pour lesquels il écrivait ; il nomme l'illustre *Julie de Gonzague* , et la veuve immortelle du marquis de *Pescara* , et des princesses de la maison d'*Est* et de *Malatesta* , et des *Borgia* , des *Sforze* , des

(*) M. le cardinal de *Bernis*.

(**) M. le duc de *Nivernois*.

(***) M. de *Malesherbes*.

Trivulce , et surtout des dames célèbres seulement par leur esprit , leur goût et leurs talens. On en pourrait faire autant en France , si on avait un *Arioste*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage , si je ne craignais d'exposer leur mérite et leur modestie aux sarcasmes de quelques pédans grossiers , qui n'ont ni l'un ni l'autre , ou de quelques futiles petits maîtres qui pensent ridiculiser toute vertu par une plaisanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de si justes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables , je réponds d'avance que je confirme ces éloges si mon ami est condamné. J'ai demandé pour lui une décision , et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'est pas si jeune ; mais je ne leur montrerai pas son extrait baptistère. Ils voudront deviner son nom ; car c'est un très-grand plaisir de fatiriser les gens en personnes ; mais son nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaise.

Le vôtre , Monsieur , nous est aussi cher que vous l'avez rendu illustre ; et après votre amitié , vos ouvrages sont la plus grande consolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

Sur la tragédie de Don Pèdre.

IL est très-inutile de favoir quel est le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe est accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorsque l'art dramatique est parvenu à sa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On se tourne avec raison vers d'autres études. Les *Aristotes* et les *Platons* succèdent aux *Sophocles* et aux *Euripides*. Il est vrai que la philosophie devrait former le goût, mais souvent elle l'émouffe; et si vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque est profondément occupé d'un art est d'ordinaire insensible à tout le reste.

S'il est encore quelques esprits qui consentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'est point celle de M. du Belloy qu'on leur présente. L'illustre auteur du *Siège de Calais* a donné au théâtre de Paris une tragédie de *Pierre le cruel*, mais ne l'a point

Théâtre. Tome VI.

† L

imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Don Pèdre avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. *M. du Belloy* qui le fut eut la condescendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Don Pèdre n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque *M. du Belloy* a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Don Pèdre.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille *Alfonse*, onzième du nom, fit à son frère et à son roi Don Pèdre une guerre qui n'était qu'une révolte, en se faisant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. *Guesclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre *Guesclin* était alors précisément ce qu'on appelait en Italie et en Espagne un *condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV*, dans Avignon. Il

fut entièrement défait à Navarette par le roi Don *Pèdre* et par le grand *Prince noir*, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi *Jean* à Poitiers, et qui prit *du Guesclin* à Navarette. *Henri de Transtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards subsista toujours en Espagne. *Transtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi son frère par le pape qui siégeait encore dans Avignon, et qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* et avec le bâtard de Castille. Le roi Don *Pèdre* fut solennellement déclaré *bulgare et incrédule*; ce sont les termes de la sentence; et ce qui est encore plus étrange, c'est que le prétexte était que le roi avait des maîtresses.

Ces anathèmes étaient alors aussi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, et chez les excommunians; et ces amours se mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuses qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits disposaient de ces armes. Tantôt des souverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les seigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La détestable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et sans rang, et

qu'on leur donna si long-temps , en fit des brutes féroces , que le fanatisme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes se faisaient un devoir sacré de l'usurpation. Un rescrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Espagne et en Norwège ; et les ravisseurs des Etats , les déprédateurs les plus inhumains , plongés dans tous les crimes , étaient réputés saints , et souvent invoqués , quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur , ou de frère mineur.

M. *Thomas* , dans son discours à l'académie , a dit que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férociétés. J'aime à répéter des paroles si vraies , dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne une bulle dans une main , et l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux ; il ne pouvait plus secourir *Don Pèdre*.

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi *Charles V* , qui profitait du triste état où le *Prince noir* était réduit. *Guesclin* prit *Don Pèdre* prisonnier dans la bataille de Montiel , entre Tolède et Séville. Ce fut

immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère défarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de p... qui se disait roi de Castille ?* et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osa donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille ; et sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des *Tacites* ; et *M. Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins.* Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres ; non qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'avifait autrefois de lire un manuscrit de

Frédegair, ou du moine de Saint-Gall, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivans ; il devenait une autorité, et dom *Ruinart* rapportait son témoignage dans ses Actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables ; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre-humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un peu de grossièreté. *Véli* et *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mézeray* n'épargna jamais les Espagnols ; un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, qui-conque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance

du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui se sont élevées si souvent entre les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit ; et quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un siècle, détruire les préjugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au système de *Lafs* ; et à force de creuser, nous ne savons plus où nous sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une seule maison souveraine dont on puisse fixer l'origine. C'est dans l'histoire que le chaos est le commencement de tout. Qui pourra remonter à la source de nos usages et de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le surnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença son règne par faire mourir en sa présence son connétable sans forme de procès ; qui assassina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par sa

faute ; qui céda la moitié de la France , et ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Don *Pèdre* , roi légitime de Castille , le nom de *cruel* , qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Transtamare* , assassin de Don *Pèdre* et usurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita son fils en faveur d'un étranger ennemi et oppresseur de sa nation , et qui plongea tout l'Etat dans la subversion la plus horrible dont on ait conservé la mémoire ? Tous ces surnoms , ou plutôt tous ces sobriquets , que les historiens répètent sans y attacher de sens , ne viennent-ils pas de la même cause qui fait qu'un marguillier qui ne fait pas lire répète les noms d'*Albert le grand* , de *Grégoire thaumaturge* , de *Julien l'apostat* , sans savoir ce que ces noms signifient ? Telle ville fut appelée la *sainte* ou la *superbe* , dans laquelle il n'y eut ni sainteté ni grandeur ; tel vaisseau fut nommé le *foudroyant* , l'*invincible* , qui fut pris en sortant du port.

L'histoire n'ayant donc été trop souvent que le récit des fables et des préjugés , quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire , que fait-on ? l'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans

sa pièce pourra regarder *Scévola* comme le respectable vengeur de la liberté publique , comme un héros qui punit sa main de s'être méprise en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne se représenter *Scévola* que comme un vil espion , un assassin fanatique , un *Poltrót* , un *Balthazar Gerard* , un *Jacques Clément*. Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de *Scévola* , et que c'est une fable , ainsi que toutes les histoires des premiers temps de tout peuple font des fables , et ces critiques pourront bien avoir raison. Tel espagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux et très-imprudent , mauvais politique , et manquant à sa parole. Un professeur du collège royal le mettra dans le ciel , pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer , pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris , tandis qu'il les foudroyait dans l'Empire ; et si les ex-jésuites font encore des pièces de théâtre , ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel* : *qu'il aurait fait aussi brûler le dauphin , si ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences , tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie espagnole , où *Pierre* , que nous appelons le *cruel* , n'est jamais appelé que le *justicier* , titre que lui donna toujours *Philippe II*. J'ai connu un jeune

homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y représentait *Salomon* comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un songe lui donna la sagesse ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à son réveil.

Il y a des déclamations de collège sous le nom d'histoires ou de drames, ou sous d'autres noms, dans lesquelles la nation qu'on célèbre est toujours la première du monde; ses soldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils se soient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maisons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, sur lequel un roi goth ou alain s'affeyait, le premier trône du monde; et l'auteur qui se croit le premier dans sa sphère ferait alors peut-être le plus sot homme du monde, s'il ne se trouvait des gens encore plus sots, qui font pour vingt sous la critique raisonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève aussi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes et des églises, superstitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant

à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princesses qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me semble) quand on s'amuse à les mettre sur la scène , c'est de dire avec *Horace* :

*Seditione , dolis , scelere , atque libidine , et ira ,
Iliacos intra muros peccatur et extra.*

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DON PÈDRE.

: : : : : : : : : : :

LES raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, et qui diffèrent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils sont, et *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une insigne fausseté, car jamais ni *Bajazet*, ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine*; et jamais *César* n'a dû dire, dans le *Pompée* de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à *Pharsale* que pour mériter son amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que son glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennoblé par celui de captif de la petite *Cléopâtre*, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'affaffiner *Auguste* pour

(*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de *Don Pèdre*, dans les éditions précédentes.

plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois *Auguste*, *Cinna* et sa maîtresse. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de son nom. *Maxime*, qui *tanti mensuram nominis implet*. Le devoir de *Félix* dans *Polyeucte* n'était pas d'être un lâche barbare qui se fait couper le cou à son gendre.

Pour acquérir par là de plus puissans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup et trop écrit depuis *Aristote* sur la tragédie. Les deux grandes règles sont que les personnages intéressent, et que les vers soient bons; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de *Pierre Corneille*: *Ma pièce est finie; je n'ai plus que les vers à faire*. Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, si nous en croyons *Plutarque* dans sa question, *si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres?* *Ménandre* pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé il n'y eut que le seul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance presque continue; et le charme de cette élégance a été si puissant, que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, et la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakespeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans *Sophocle* et dans *Euripide*; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes et de solécismes qui révoltent, et de froids raisonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux *Bérénices* de *Racine* et de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la *Bérénice* de *Corneille*? par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? et d'où vient que celle de *Racine* se fait lire avec tant de plaisir,

à quelques fadeurs près ? d'où vient qu'elle arrache des larmes ? ... c'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout , sentiment , vérité , décence , naturel , pureté de diction , noblesse , force , harmonie , élégance , idées profondes , idées fines , surtout idées claires , images touchantes , images terribles , et toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie , il ne lui restera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide et au discours de *Priam* à *Achille* dans *Homère* , ils feront insipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raison : la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces , de Cinna , de Pompée , de Polyeucte , et quatre vers d'Héraclius , c'est que ces vers sont très-bien faits ; et si on ne peut lire ni Théodore , ni Pertharite , ni Don Sanche d'Arragon , ni Attila , ni Agéfilas , ni Pulchérie , ni la Toison d'or , ni Suréna , &c. &c. &c. c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience. Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pièces aussi plates que barbares , parce qu'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

P E R S O N N A G E S.

DON PEDRE, roi de Castille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée française.

LEONORE DE LA CERDA, princesse du sang.

ELVIRE, confidente de *Léonore*.

ALMEDE,

MENDOSE,

ALVARE,

MONCADE,

} officiers espagnols.

Suite.

La scène est dans le palais de Tolède.

DON

D O N P E D R E ,

R O I D E C A S T I L L E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

T R A N S T A M A R E , A L M E D E .

T R A N S T A M A R E .

DE la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu , cher et prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guesclin ?

A L M E D E .

Il vient vous seconder.

T R A N S T A M A R E .

Ce mot fait mon destin.

Pour soutenir ma cause et me venger d'un frère ,
Le secours des Français m'est encor nécessaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle et de son général.
Qu'as-tu vu , qu'a-t-on fait ? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Transtamare ?

A L M E D E .

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait suspendu.

Théâtre. Tome VI.

† M

Le monarque éclairé , prudent avec courage ,
 (Chez les bouillans Français peut-être le seul sage ,)
 A tous ses courtifans déroband ses secrets ,
 A pesé mes raisons avec ses intérêts.
 Enfin il vous protège ; et sur le bord du Tage
 Ce valeureux Guesclin , ce héros de notre âge ,
 Suivi de son armée , arrive sur mes pas.

T R A N S T A M A R E.

Je dois tout à son roi.

A L M E D E.

Ne vous y trompez pas.
 Charle , en vous soutenant au bord du précipice ,
 Vous tend par politique une main protectrice ;
 En divisant l'Espagne , afin de l'affaiblir ,
 Il veut frapper Don Pèdre autant que vous servir :
 Pour son intérêt seul il entreprend la guerre.
 Don Pèdre eut pour appui la superbe Angleterre ;
 Le fameux Prince noir était son protecteur ;
 Mais ce guerrier terrible et de Guesclin vainqueur ,
 Au milieu de sa gloire achevant sa carrière ,
 Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.
 Son génie accablait et la France et Guesclin ;
 Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin ,
 Ce français , dont le bras aujourd'hui vous seconde ,
 Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.
 Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé ;
 L'Empire a trente rois , et languit divisé ;

L'Espagnol est en proie à la guerre civile ;
 Charles est le seul puissant ; et , d'un esprit tranquille
 Ebranlant à son gré tous les autres Etats ,
 Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politique habile,
 Qu'il soit prudent , heureux ; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et les vastes pays
 Que vous laissait un père , et qu'on vous a ravis ;
 Il vous promet surtout la main de Léonore ,
 Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
 Ceux qui lui sont transmis par les rois ses aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore est le bien le plus cher à mes yeux.
 Mon père , tu le fais , voulut que l'hymenée
 Fût revivre par moi les rois dont elle est née.
 Il avait gagné Rome , elle approuvait son choix ;
 Et l'Espagne à genoux reconnaissait mes droits.
 Dans un asile saint Léonore enfermée
 Fuyait les factions de Tolède alarmée ;
 Elle fuyait Don Pèdre. . . . Il la fait enlever.
 De mes biens , en tout temps ardent à me priver ,
 Il la retient ici captive avec sa mère.
 Voudrait-il seulement l'arracher à son frère ?
 Croit-il , de tant d'objets trop heureux séducteur ,
 De ce cœur simple et vrai corrompre la candeur ?

Craindrait-il en secret les droits que Léonore
 Au trône Castillan peut conserver encore ?
 Prétend-il l'épouser , ou d'un nouvel amour
 Etaler le scandale à son indigne cour ?
 Veut-il des La Cerda déshonorer la fille ,
 La traîner en triomphe après Laure et Padille ?
 Et , d'un peuple opprimé bravant les vains soupirs ,
 Insulter aux humains du sein de ses plaisirs ?

A L M E D E .

Les femmes , en tous lieux souveraines suprêmes ,
 Ont égaré des rois ; et les cours font les mêmes.
 Mais peut-être Guesclin dédaignera d'entrer
 Dans ces petits débats qu'il semblait ignorer.
 Son esprit mâle et ferme , et même un peu sauvage ,
 Des faiblesses d'amour entend peu le langage.
 Honoré par son roi du nom d'ambassadeur ,
 Il soutiendra vos droits avant que sa valeur
 Se serve ici pour vous , dignement occupée ,
 Des dernières raisons , les canons et l'épée.
 Mais jusque-là Don Pèdre est le maître en ces lieux.

T R A N S T A M A R E .

Lui le maître ! ah ! bientôt tu nous connaîtras mieux.
 Il veut l'être en effet ; mais un pouvoir suprême
 S'élève et s'affermit au-dessus du roi même.
 Dans son propre palais les états convoqués
 Se font en ma faveur hautement expliqués ;
 Le sénat Castillan me promet son suffrage.
 A Don Pèdre égalé , je n'ai pas l'avantage

D'être né d'un hymen approuvé par la loi ;
 Mais tu fais qu'en Europe on a vu plus d'un roi ,
 Par soi-même élevé , faire oublier l'injure
 Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.
 Tout est au plus heureux , et c'est la loi du fort.
 Un bâtard échappé des pirates du Nord
 A foumis l'Angleterre ; et, malgré tous leurs crimes ,
 Ses heureux descendans font des rois légitimes ;
 J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

A L M E D E.

Guesclin vous le promet ; et je me flatte enfin
 Que Don Pèdre à vos pieds peut tomber de son trône,
 Si le Français l'attaque , et l'Anglais l'abandonne.

T R A N S T A M A R E.

Tout annonce sa chute ; on a su soulever
 Les esprits mécontents qu'il n'a pu captiver.
 L'opinion publique est une arme puissante ;
 J'en aiguise les traits. La ligue menaçante
 Ne voit plus dans son roi qu'un tyran criminel ;
 Il n'est plus désigné que du nom de cruel.
 Ne me demande point si c'est avec justice ;
 Il faut qu'on le déteste , afin qu'on le punisse.
 La haine est sans scrupule : un peuple révolté
 Ecoute les rumeurs , et non la vérité.
 On avilit ses mœurs , on noircit sa conduite ,
 On le rend odieux à l'Europe séduite ,
 On le poursuit dans Rome à ce vieux tribunal ,
 Qui par un long abus , peut-être trop fatal ,

Sur tant de souverains étend son vaste empire.
 Je l'y fais condamner ; et je puis te prédire
 Que tu verras l'Espagne en sa crédulité
 Exécuter l'arrêt dès qu'il sera porté :
 Mais un soin plus pressant m'agite et me dévore.
 A ses sacrés autels il ravit Léonore ;
 De cette cour profane il faut bien la sauver.
 Arrachons-la des mains qui m'en osent priver.
 Sans doute il s'est flatté du grand art de séduire ,
 De sa vaine beauté , de ce frivole empire
 Qu'il eut sur tant de cœurs aisés à conquérir ;
 Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
 Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
 Vers la princesse ici m'interdirait l'entrée.
 Profitons du seul jour où je puis l'enlever.
 Va m'attendre au sénat ; je cours t'y retrouver :
 Nous y concerterons tout ce que je dois faire
 Pour ravir Léonore et le trône à mon frère.
 La voici. Le destin favorise mes vœux.

S C E N E I I.

TRANSTAMARE , LEONORE , ELVIRE.

LEONORE.

P RINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
 Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
 Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore ,

Quelle était sa conduite , et son nouveau devoir ;
 Mais au palais du roi gardez de me revoir.
 Je veux , je dois sauver d'une guerre intestine
 Et vous , et tout l'Etat penchant vers sa ruine.
 Le roi vient sur mes pas ; j'ignore ses projets ;
 Il donne en frémissant quelques ordres secrets :
 Il vous nomme , il s'emporte ; et vous devez connaître
 Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.
 Je vous en avertis. Epargnez à ses yeux
 D'un superbe ennemi l'aspect injurieux.
 C'est ma seule prière.

TRANSTAMARE.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?

LEONORE.

Ce que je dois penser , ce que le ciel m'inspire.

TRANSTAMARE.

Quoi ! vous que le ciel même a fait naître pour moi ,
 Dont mon père en mourant me destina la foi ,
 Vous dont Rome et la France ont conclu l'hymenée ,
 Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée ,
 Je ne vous reverrais que pour vous éviter !
 Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

LEONORE.

Le devoir , la raison , votre intérêt l'exige.
 Tout ce que j'aperçois m'épouvante et m'afflige.
 Seigneur , d'assez de sang nos champs sont inondés ,
 Et vous devez sentir ce que vous hasardez.

T R A N S T A M A R E.

Je fais bien que Don Pèdre est injuste, intraitable,
Qu'il peut m'affaffiner.

L E O N O R E.

Il en est incapable.

A l'insulter ainsi, c'est trop vous appliquer.

Puisse enfin la nature à tous deux s'expliquer !

Elle parle par moi ; Seigneur, je vous conjure

De ne point faire au roi cette nouvelle injure.

Ménagez, évitez, votre frère offensé,

Violent comme vous, profondément blessé.

Ne vous efforcez point de le rendre implacable ;

Laissez-moi l'apaiser.

T R A N S T A M A R E.

Non, chaque mot m'accable.

Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés ;

Et vous me répondez que vous me protégez !

Je ne vous connais plus. Que cette cour altère

Vos premiers sentimens et votre caractère !

L E O N O R E.

Mes justes sentimens ne font point démentis ;

Je chérirai le sang dont nous sommes fortis,

Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.

Pour la dernière fois si vous daignez m'en croire,

Dans son propre palais gardez-vous d'outrager

Celui qui règne encore, et qui peut se venger.

T R A N S T A M A R E.

Que vous importe à vous que mon aspect l'offense ?

L E O N O R E.

LÉONORE.

Je veux qu'envers un frère il use de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en Don Pèdre ! épargnez-vous ce soin :
De la mienne bientôt il peut avoir besoin ;
Je n'en dirai pas plus ; mais quoi que j'exécute ,
Léonore est un bien qu'un tyran me dispute :
Je n'ai rien entrepris que pour vous posséder ;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame,

(il sort.)

SCÈNE III.

LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Ou me suis-je engagée !

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promise à Transtamare, à son frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un secret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour,
Quelle cruelle fête, et quel temps pour l'amour !

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
 Je voulais consacrer ma pénible carrière
 Au vénérable asile où dans mes premiers jours
 J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
 Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
 M'attachait encor plus à ma retraite austère.
 D'une mère sur moi tu connais le pouvoir ;
 Elle a détruit ma paix, et changé mon devoir.
 Dans les dissensions de l'Espagne affligée,
 Au parti de Don Pèdre en secret engagée,
 Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
 Elle me précipite en ce suprême rang :
 Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
 Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
 Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau ;
 De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
 Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
 Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
 Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
 Cache encor mon secret dans Tolède ignoré :
 Notre cour le soupçonne, et paraît incertaine.
 Je me vois exposée à la publique haine,
 Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux ;
 Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
 Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,

Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
 Si les périls font grands, si dans tous les états
 Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

L E O N O R E.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
 Peut-être que mon cœur avec trop de faiblesse
 Admira sa valeur et ses grands sentimens.
 Je fais quel fut l'excès de ses égaremens,
 J'en frémis ; mais son ame est noble et généreuse.
 Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse :
 Et s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer
 Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
 L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,
 M'inspira ce projet en me donnant un maître.
 Ah ! si le roi voulait, si je pouvais un jour
 Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour !
 Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
 Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
 Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
 Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains !
 Voilà ma passion, mon espoir et ma gloire.

E L V I R E.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire !
 Mais elle est bien douteuse ; et je vous vois marcher
 Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

L E O N O R E.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.
 Quel séjour orageux ! mais il se peut encore

N 2

Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
 Les premières vertus qu'on admirait en lui.
 Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame ;
 Le fond en était pur.

E L V I R E.

Il vient à vous, Madame :
 Osez donc parler.

S C E N E I V.

D O N P E D R E , L E O N O R E , E L V I R E.

L E O N O R E.

SIRE, ou plutôt cher époux,
 Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.

(*il la retient.*)

Ma mère est votre sang, et sa main m'a donnée
 Au maître généreux qui fait ma destinée.
 Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
 Ce grand événement se cache encore un jour ;
 Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
 Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
 Puis-je la demander ?

D O N P E D R E.

N'ayez point la rigueur
 De douter d'un empire établi sur mon cœur.
 Votre couronnement d'un seul jour se diffère ;
 Il me faut ménager un sénat téméraire,

Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

L E O N O R E.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Castille, une paix nécessaire :
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mère
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau.
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à sa voix expirante :
Comme elle en ces momens la patrie est mourante.
La discorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage ;
Et puissent vos Sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi !

D O N P E D R E.

Plus que vous ne pensez, votre discours me touche.
La raison, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas ! vous êtes jeune ; et vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.
Ils subiront mes lois ; mais daignez m'en donner ;
Vous pouvez tout sur moi, que faut-il ?

L E O N O R E.

Pardonner.

N 3

DON PEDRE.

A qui ?

LEONORE.

Puis-je le dire ?

DON PEDRE.

Eh bien ?

LEONORE.

A Translamare.

DON PEDRE.

Quoi ! vous me prononcez le nom de ce barbare !
Du criminel objet de mon juste courroux !

LEONORE.

Peut-être il est puni puisque je suis à vous.
Alfonse votre père à sa main m'a promise,
Il lui donna Valence, et vous l'avez conquise.
Je lui portais pour dot d'assez vastes Etats :
Il les espère encore, et n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jalouse,
Votre sénat, les grands, accusent votre épouse
D'avoir immolé tout à son ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahison.
De ces soupçons affreux la triste ignominie
Empoisonnerait trop ma malheureuse vie.

DON PEDRE.

Ecoutez, je vous aime : et ce sacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'est ici de perfide et de traître
Que ce prince rebelle, et qui s'obstine à l'être.

Trompé par une femme, et par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonse, mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle sans feinte, et ma bouche est sincère.)
Alfonse, en égalant son bâtard à son fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on faisait son partage ;
La moitié de mon trône était son héritage.
Que dis-je ! on vous donnait ! ... Plus juste possesseur,
J'ai repris tous mes biens des mains du ravisseur.
Le traître avec Guesclin vaincu dans Navarette,
Par une fausse paix réparant sa défaite,
Attire à son parti nos peuples aveuglés.
Il impose au sénat, aux états assemblés ;
Faible dans les combats, puissant dans les intrigues,
Artisan ténébreux de fraudes et de brigues,
Il domine en secret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner. ... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe et de ce téméraire :
Cessez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DON PEDRE.

Mon frère ! Transamare ! ... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du sang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime ;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime

Est un coup plus cruel à mon esprit blessé
Que tous les attentats qui m'ont trop offensé.

L E O N O R E .

De quoi vous plaignez-vous , quand je le sacrifie ,
Quand, vous donnant mon cœur , et hasardant ma vie,
Mon sort à vos destins s'abandonne aujourd'hui ?

Ma tendresse pour vous , et ma pitié pour lui
A vos yeux irrités font-elles une offense ?

Je vous vois menacé des armes de la France :

Les états , le sénat , unis contre vos droits

Ont élevé déjà leur redoutable voix,

M'est-il donc défendu de craindre un tel orage ?

D O N P E D R E .

Non , mais rassurez-vous du moins sur mon courage.

L E O N O R E .

Vous n'en avez que trop , et dans ces jours affreux ,

Ce courage , peut-être , est funeste à tous deux.

D O N P E D R E .

Rien n'est funeste aux rois que leur propre faiblesse.

L E O N O R E .

Ainsi votre refus rebute ma tendresse !

A peine l'hymenée est prêt de nous unir.

Je vous déplais , Seigneur , en voulant vous servir.

D O N P E D R E .

Allez plaindre Don Pèdre , et flatter Translamare.

L E O N O R E .

Ah ! vous ne craignez point que mon esprit s'égare

Jusqu'à le comparer à Don Pèdre , à mon roi.

Je vous parlais pour vous , pour l'Espagne et pour moi :

Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrete ;
 Qu'une femme est esclave , et qu'elle n'est point faite
 Pour se jeter , Seigneur , entre le peuple et vous.
 J'ai cru que la priere apaisait le courroux ;
 Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes
 De la compassion les armes innocentes. . . .
 Mais je dois respecter de si grands intérêts. . . .
 J'avais trop présumé. . . . Je fors , et je me tais.

(elle sort.)

SCENE V.

DON PEDRE *seul.*

QU'UNE telle démarche et m'étonne et m'offense !
 Transamare avec elle est-il d'intelligence ?
 M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur
 Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur ?
 Croit-elle , en abusant du pouvoir de ses charmes ,
 Vaincre par sa faiblesse , et m'arracher mes armes ?
 Est-ce amour ? est-ce crainte ? est-ce une trahison ?
 Quels nouveaux attentats confondent ma raison !
 Règné-je , juste Ciel ! et respiré-je encore ?
 Tout m'abandonnerait ! . . . et jusqu'à Léonore ! . . .
 Non . . . je ne le crois point . . . mais mon cœur est percé.
 Monarque malheureux , amant trop offensé ,
 Oppose à tant d'affauts un cœur inébranlable ;
 Mais surtout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

JE n'avais pas connu jusqu'à ce triste jour
 Le danger d'être simple, et d'ignorer la cour.
 Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures
 Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
 Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
 Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.
 Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée ?
 Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée ?
 Ah ! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
 Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
 Qu'on en détesterait le brillant esclavage !

ELVIRE.

Ne pensez qu'à Don Pèdre, au nœud qui vous engage ;
 Songez que dans ces temps de trouble et de terreur
 De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur ! ah, quel mot ta bouche me prononce !
 Le bonheur ! à nos yeux l'illusion l'annonce,
 L'illusion l'emporte et s'enfuit loin de nous.
 Mon malheur, chère Elvire, est d'aimer mon époux ;

Il m'entraîne en tombant , il me rend la victime
 D'un peuple qui le hait , d'un sénat qui l'opprime ,
 De Transtamare enfin , dont la témérité
 Ose me reprocher une infidélité ;
 Comme si de mon cœur s'étant rendu le maître ,
 Par ma lâche inconstance il eût cessé de l'être ,
 Et si déjà formée aux vices de la cour ,
 Je trahissais ma foi par un nouvel amour !
 C'est-là surtout , c'est-là l'insupportable injure
 Dont j'ai le plus senti la profonde blessure.

S C E N E I I.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

T R A N S T A M A R E.

OUI , je vous poursuivrai dans ces murs odieux ,
 Souillés par mes tyrans , et pleins de nos aïeux.
 Ces lieux où des états l'autorité sacrée
 A toute heure à mes pas donne une libre entrée ;
 Où ce roi croit dicter ses ordres absolus ,
 Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
 C'est dans le sénat même assis pour le détruire ,
 C'est au temple , en un mot, que je veux vous conduire ;
 C'est là qu'est votre honneur et votre fureté ,
 C'est là que votre amant vous rend la liberté.

L E O N O R E.

De tant de violence indignée et surprise ,
 Fidelle à mes devoirs , à mon maître soumise ,

Mais écoutant encore un reste de pitié,
 Que cet excès d'audace a mal justifié,
 Je voulais vous servir, vous rapprocher d'un frère,
 Rappeler de la paix quelque ombre passagère.
 De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;
 Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
 Dans ces tristes momens, tout ce que je puis dire,
 C'est que mon sang, mon Dieu, ce jour que je respire,
 Ce palais où je suis, tout m'impose la loi
 De chérir ma patrie, et d'obéir au roi.

T R A N S T A M A R E.

Il n'est point votre roi ; vous êtes mon épouse ;
 Vous n'échapperez point à ma fureur jalouse ;
 Oui vous m'appartenez : la pompe des autels,
 L'appareil des flambeaux, les sermens solennels,
 N'ajoutent qu'un vain faste aux promesses sacrées,
 Par un père et par vous dès l'enfance jurées.
 Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous sommes liés,
 N'ont point été par vous encor défavoués :
 Rome les consacra ; rien ne peut les dissoudre :
 N'attirez point sur vous les éclats de sa foudre.
 Quoi ! l'air empoisonné que nous respirons tous
 A-t-il dans ce palais pénétré jusqu'à vous ?
 Pourriez-vous préférer à ce nœud respectable
 La vanité trompeuse et l'orgueil méprisable
 De captiver un roi dont tant d'autres beautés
 Partageaient follement les infidélités ?

Vous n'avilirez point le sang qui vous fit naître
 Jusqu'à leur disputer la conquête d'un traître,
 D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
 Et qui , si l'on en croit de fidelles discours ,
 Jaloux sans être tendre , a dans sa frénésie
 De sa femme au tombeau précipité la vie.

L E O N O R E.

Quoi ! vous cherchez sans cesse à le calomnier ?

T R A N S T A M A R E.

Et vous vous abaissez à le justifier !
 Tremblez de partager le poids insupportable
 Dont la haine publique a chargé ce coupable.
 Il faut me suivre , il faut dans les bras du sénat....

L E O N O R E.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat ,
 Si vous osiez jamais....

S C E N E I I I.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant
 avec sa suite* ; DON PEDRE *dans le fond avec la
 sienne* , MENDOSE.

DON PEDRE à Mendose , dans l'enfoncement.

T U vois ce téméraire ,
 Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère ;
 Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
 Apporter des Français les insolentes mœurs....

Aux yeux de la princesse il ose ici paraître !
 Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître...

Comte , un tel entretien ne vous est point permis
 Dans la foule des grands , à votre rang admis ,
 Vous pourrez , dans les jours de pompe solennelle,
 Vous présenter de loin , prosterné devant elle.
 Entrez dans le sénat , prenez place aux états ;
 La loi vous le permet ; je ne vous y crains pas.
 Vous y pouvez tramer vos cabales secrètes ;
 Mais respectez ces lieux , et songez qui vous êtes.

T R A N S T A M A R E.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;
 Il s'explique en tous lieux ; il peut être écouté ;
 Il peut offrir sans crainte un pur et noble hommage,
 Rome , le roi de France , et des grands le suffrage ,
 Ont quelque poids encore , et pourront balancer
 Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
 Léonore est à moi , sa main fut mon partage.

D O N P E D R E.

Et moi je vous défends d'y penser davantage,

T R A N S T A M A R E.

Vous me le défendez ?

D O N P E D R E.

Oui.

T R A N S T A M A R E.

De mes ennemis

Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

D O N P E D R E.

Mais quelquefois aussi, malgré Rome et la France,
En Castille on punit la défobéissance.

T R A N S T A M A R E.

Le sénat et mon bras m'affranchissent assez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

D O N P E D R E.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

T R A N S T A M A R E.

Les temps font bien changés. Vos maîtres et les miens,
Les états, le sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monstre, votre idole, horreur du genre-humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguste,
Premier fujet des lois, et forcé d'être juste.

D O N P E D R E.

Eh bien, crains ma justice, et tremble en tes desseins.

T R A N S T A M A R E.

S'il en est une au ciel, c'est pour vous que je crains :
Gardez-vous de lasser sa longue patience.

D O N P E D R E, *tirant à moitié son épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'insolence.
Perfide ! défends-toi contre ce fer vengeur.

T R A N S T A M A R E, *mettant aussi la main à l'épée.*

Sire, oseriez-vous bien me faire cet honneur ?

LEONORE , *se jetant entre eux , tandis que Mendose et
Almède les séparent.*

Arrêtez , inhumains ! Cessez , barbares frères. . . .
Cieux toujours offensés ! destins toujours contraires !
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à fouiller leurs mains du sang dont ils sont nés !
N'entendront-ils jamais la voix de la nature ?

D O N P E D R E.

Ah ! je n'attendais pas cette nouvelle injure ,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en est trop.

L E O N O R E.

Quoi ! c'est vous qui m'accusez encore !

D O N P E D R E.

Et vous me trahiriez ! vous , dis-je , Léonore !

L E O N O R E.

Et vous me reprochez dans ce désordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux !
Vous me connaissez mal : apprenez l'un et l'autre
Quels sont mes sentimens , et mon fort , et le vôtre.
Transtamare , sachez que vous n'aurez enfin ,
Quand vous feriez mon roi , ni mon cœur , ni ma main.
Sire , tombe sur moi la justice éternelle
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidelle.
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux ;
Et je ne puis me voir entre deux furieux ,

Misérable

Misérable fujet de discorde et de haine ,
 Toujours dans la terreur , et toujours incertaine
 Si le seul de vous deux qui doit régner sur moi
 Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
 Vous m'arrachiez , Seigneur , au folitaire asile
 Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
 Je me vois exilée en ce cruel séjour ,
 Dans cet antre sanglant que vous nommez la cour.
 Je la fuis ; je retourne à la tombe sacrée
 Où j'étais morte au monde , et du monde ignorée.
 Qu'une autre se complaise à nourrir dans les cœurs
 Les tourmens de l'amour et toutes ses fureurs ,
 A mêler fans effroi ses langueurs tyranniques
 Aux tumultes sanglans des discordes publiques ;
 Qu'elle se fasse un jeu du malheur des humains ,
 Et des feux de la guerre attifés par ses mains ;
 Qu'elle y mette à son gré sa gloire et son mérite :
 Cette gloire exécration est tout ce que j'évite.
 Mon cœur qui la déteste est encore étonné
 D'avoir fui cette paix pour qui feule il est né ;
 Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
 Je vais loin de Tolède , et de ces grands naufrages ,
 M'enfevelir , vous plaindre , et servir à genoux
 Un maître plus puissant et plus clément que vous.

(elle sort.)

S C E N E I V.

DON PEDRE , TRANSTAMARE , Suite.

D O N P E D R E.

E L L E échappe à ma vue , elle fuit , et fans peine !
J'ai soupçonné son cœur , j'ai mérité sa haine.

(à sa suite.)

Léonore ! courez , qu'on vole sur ses pas ;
Mes amis , suivez-la , qu'on ne la quitte pas ;
Veillez avec les miens sur elle et sur sa mère

Toi , qui t'oses parer du saint nom de mon frère ,
Va , rends grâce à ce sang par toi déshonoré ,
Rends grâce à mes fermens : j'ai promis , j'ai juré
De respecter ici la liberté publique.

Tu m'osais reprocher un pouvoir tyrannique !

Tu vis , c'en est assez pour me justifier ;

Tu vis , et je suis roi ! Garde-toi d'oublier

Qu'il me reste en Espagne encor quelque puissance.

Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France ,

Intrigue en ton sénat , soulève les états ,

Va , mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE , en sortant avec sa suite.

Sire , j'attends beaucoup de la clémence auguste

Du frère le plus tendre , et du roi le plus juste.

S C E N E V.

D O N P E D R E , M E N D O S E.

D O N P E D R E.

TREMBLEZ , tyrans des rois ; le châtimeut vous fuit.
 Que dis - je ! malheureux ! à quoi fuis - je réduit !
 J'ai laiffé de fes pleurs Léonore abreuvée,
 Ainfi que mes fujets contre moi foulevée.
 Quoi ! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs !
 C'était donc mon deftin d'éloigner tous les cœurs !
 J'ai d'une tendre époufe affligé l'innocence.
 Mon peuple m'abandonne et le François s'avance.
 Prêt de faire une reine , et d'aller aux combats ,
 A tant de foins preffans mon cœur ne fuffit pas.
 Allons . . . il faut porter le fardeau qui m'accable.

M E N D O S E.

Sire , vous permettez qu'un ami véritable
 (Je hafarde ce nom fi rare auprès des rois) ,
 Libre en fes fentimens s'ouvre à vous quelquefois.
 Vos foldats , il eft vrai , s'approchent de Tolède ;
 Mais les grands , le fénat , que Tranftamare obsède ,
 Les organes des lois du peuple révéérés ,
 De la religion les miniftres facrés ,
 Tout s'unit , tout menace , un dernier coup s'apprête.
 Déjà même Guefclin , dirigeant la tempête ,
 Marche aux rives du Tage , et vient y rallumer
 La foudre qui s'y forme et va tout confumer.

O 2

Peut-être il ferait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque ;
Que vous attendissiez , chaque jour offensé ,
Le moment de punir sans avoir menacé.

De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence ,
Vous les avertissez de se mettre en défense.

De Léonore ici je ne vous parle pas :
L'amour bien mieux que moi , finira vos débats.

Vous êtes violent , mais tendre , mais sincère ;
Seigneur , un mot de vous calmera sa colère.

Mais quand le péril presse et peut vous accabler ,
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

D O N P E D R E.

A ma franchise , ami , cet art est trop contraire ;
C'est la vertu du lâche. . . . Ah ! d'un maître sévère ,
D'un cruel , d'un tyran , s'ils m'ont donné le nom ,
Je veux le mériter à leur confusion.

Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux passions tranquilles !
Ma vie est un orage ; et dans les flots plongé ,
Je me plais dans l'abyme où je suis submergé.
Rien ne me changera , rien ne pourra m'abattre.

M E N D O S E.

Mon prince , à vos côtés vous m'avez vu combattre ,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts ;
Voyez de vos rivaux la fatale industrie ,
Par des bruits mensongers séduisant la patrie ,

S'appliquant sans relâche à vous rendre odieux ,
 Tromper l'Europe entière , et croire armer les cieux ;
 Des superstitions faire parler l'idole ,
 Vous poursuivre à Paris , vous perdre au capitolé.
 Et par le seul mépris vous avez repouffé
 Tous ces traits qu'on vous lance , et qui vous ont bleffé !
 Vous laissez l'impoffure , attaquant votre gloire ,
 Jusque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

D O N P E D R E .

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
 Fantômes élevés par des caprices vains !
 J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
 Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
 On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits
 A chercher un suffrage à Rome ou dans Paris.
 J'ai vaincu , j'ai bravé la rumeur populaire.
 Je ne me fens point né pour flatter le vulgaire.
 Ou tombons , ou régnons. L'heureux est respecté ;
 Le vainqueur devient cher à la postérité ,
 Et les infortunés font condamnés par elle.
 Rome de Transtamare embrasse la querelle ;
 Rome fera pour moi quand j'aurai combattu ,
 Quand on verra ce traître , à mes pieds abattu ,
 Me rendre en expirant ma puissance usurpée.
 Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
 Mais quel jour ! Léonore ! ... Il devait être heureux....
 Pour son couronnement quel appareil affreux !

Que ce triomphe , hélas , peut devenir horrible !
 Je me faisais , cruelle , un plaisir trop sensible
 De détruire un rival au fond de votre cœur ,
 C'est là que j'aspirais à régner en vainqueur.....
 On m'ose disputer mon trône et Léonore !
 Allons , ils sont à moi : je les possède encore.

S C E N E VI.

DON PEDRE , MENDOSE , ALVARE.

A L V A R E.

LE sénat Castillan vous demande , Seigneur.

D O N P E D R E.

Il me demande ? moi !

A L V A R E.

Nous attendons l'honneur
 De vous voir présider à l'auguste assemblée
 Par qui l'Espagne enfin se verra mieux réglée.
 Le prince votre frère a déjà préparé
 L'édit qui sous vos yeux doit être déclaré.

D O N P E D R E.

Qui ? mon frère !

A L V A R E.

Au sénat que faut-il que j'annonce ?

D O N P E D R E.

Je suis son roi. Sortez... et voilà ma réponse.

A L V A R E.

Vous apprendrez la leur.

S C E N E V I I.

D O N P E D R E , M E N D O S E , Suite.

D O N P E D R E *à sa suite.*

E H bien, vous le voyez,
 Les ordres de mes rois me font signifiés ;
 Transtamare les signe, il commande, il est maître ;
 On me traite en sujet ! . . . je serais fait pour l'être,
 Pour servir enchaîné, si le même moment
 Qui voit de tels affronts ne voit leur châtement.

(*à Moncade.*)

Chef de ma garde, à moi ! . . . Je connais ton audace.
 Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
 Qu'on ose mépriser ?

M O N C A D E.

Comme vous j'en rougis ;
 Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

D O N P E D R E.

Ne ménageons plus rien ; fais saisir Transtamare,
 Et le perfide Almède, et l'insolent Alvare :
 Tu feras foutenu. Mes valeureux soldats
 Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
 Etonnons par ce coup ces graves téméraires
 Qui détruisent l'Espagne et s'en disent les pères.
 Leur siège est-il un temple ? et grâce aux préjugés,
 Est-ce le capitolé où les rois sont jugés ?

Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée,
 Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.
 Exécute mon ordre au milieu du sénat
 Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

M O N C A D E.

Cette entreprise est juste, aussi-bien que hardie ;
 Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
 Mais craignez de vous perdre.

D O N P E D R E.

A ce point confondu,
 Si je ne risque tout, crois-moi, tout est perdu.

M E N D O S E.

Arrêtez un moment... daignez songer encore
 Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

D O N P E D R E.

Moi ! je respecterais ces gothiques ramas
 De privilèges vains que je ne connais pas,
 Eternels alimens de troubles, de scandales,
 Que l'on ose appeler nos lois fondamentales ;
 Ces tyrans féodaux, ces barons fourcilleux,
 Sous leurs rustiques toits indigens orgueilleux ;
 Tous ces nobles nouveaux, ce sénat anarchique,
 Erigeant la licence en liberté publique ;
 Ces Etats défunis dans leurs vastes projets,
 Sous les débris du trône écrasant les sujets !
 Ils aiment Translamare, ils flattent son audace ;
 Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.

Je

Je les punirai tous. Les armes d'un sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

M E N D O S E.

Souvent le fanatisme inspire un grand courage.

D O N P E D R E.

Ah ! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DON PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

IL est entre vos mains surpris et défarmé.
 Disposez de ce tigre avec peine enfermé,
 Prêt à dévorer tout, si l'on brise sa chaîne.
 Des grands de la Castille une troupe hautaine
 Rassemble avec éclat ce cortège nombreux
 D'écuyers, de vassaux qu'ils traînent après eux ;
 Restes encor puissans de cette barbarie
 Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
 Ils se font réunis à ce grand tribunal
 Qui pense que leur prince est au plus leur égal ;
 Ils soulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DON PEDRE.

Je le fais. . . . Mes soldats font enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraser,
 Frapper les citoyens, mais non les apaiser.
 Animé par les grands tout un peuple en alarmes
 Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes ;
 Jusqu'en votre maison je vois autour de vous
 Des courtisans ingrats vous servant à genoux,

Mais servant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Transtamare au pur sang de leurs maîtres :
La triste vérité ne peut se déguiser.

D O N P E D R E.

J'aime qu'on me la dise, et fais la mépriser.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se dissipe en grondant et se brise au rivage ?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains ?
La seule Léonore est tout ce que je crains,
Léonore ! . . . crois-tu que son ame offensée
Rendue à mon amour ait pu dans sa pensée
Etouffer pour jamais le cuisant souvenir
D'un affront, dont sa haine aurait dû me punir ?

M E N D O S E.

Vous l'avez assez vu, son retour est sincère.

D O N P E D R E.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laisse échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à sa simplicité.

M E N D O S E.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueuse sans art, ignorant l'imposture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au sein de la discorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'est pas né pour des temps si coupables
Se figurait des biens qui sont impraticables ;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.

Quel parti prenez-vous, et que devra-t-on faire
De cet inébranlable et terrible adverfaire
Qui dans sa prison même ose encor vous braver ?

D O N P E D R E.

Léonore ! . . . à ce point as-tu su captiver
Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte et mes peines ?
J'abjurais les amours et leurs folles erreurs.
Quoi ! dans ces jours de sang et parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve et sa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puissance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui subjuguèrent mes sens de leurs fers enchantés,
Et des séductions déployant l'artifice
Egarèrent ma raison soumise à leur caprice !
Padille m'enchaînait et me rendait cruel ;
Pour venger ses appas je devins criminel.
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inspire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur, heureux de lui céder,
Tout ce que tu m'as dit sans me persuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle ;
Et son ame à mes sens donne une ame nouvelle.

M E N D O S E.

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds,
Votre règne sans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les discordes civiles.

Padille les fit naître ; et j'ose présumer
 Que Léonore seule aurait pu les calmer.
 C'est Don Pèdre , c'est vous , et non le roi qu'elle aime.
 Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.
 Elle revient vers vous , et je cours de ce pas
 Contenir si je puis le peuple et les soldats ;
 A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

D O N P E D R E .

Je te joindrai bientôt ; cher ami , va m'attendre.

S C E N E I I .

D O N P E D R E , L E O N O R E .

D O N P E D R E .

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner
 Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
 Compagne de mes jours , trop orageux , trop sombres,
 Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
 Les farouches esprits , que je n'ai pu gagner ,
 Hairont moins Don Pèdre en vous voyant régner.
 Dans ces cœurs soulevés , dans celui de leur maître ,
 Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
 Je suis loin maintenant d'offrir à vos désirs
 D'une brillante cour la pompe et les plaisirs ;
 Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
 Est entouré du crime , assiégé par l'audace ;

Mais s'il touche à sa chute , il sera relevé ,
 Et dans un sang impur heureusement lavé :
 Ecrafant sous vos pieds la ligue terrassée ,
 Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

L E O N O R E.

Vous connaissez mon cœur ; il n'a rien de caché.
 Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
 Des indignes objets de votre amour volage ,
 J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.
 Vainement votre père expirant dans mes bras ,
 Et prétendant régner au-delà du trépas ,
 Pour son fils Transtamare aveugle en sa tendresse ,
 Avait en sa faveur exigé ma promesse.
 Bientôt par ma raison son ordre fut trahi ;
 Et plus je vous ai vu , plus j'ai mal obéi.
 Enfin , j'aimais Don Pèdre en fuyant sa couronne ;
 Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne
 D'avoir pu désirer cette triste grandeur ,
 Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
 Mais si de mon hymen la fête est différée ,
 Si je ne règne pas , je suis déshonorée.
 Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
 Braver la voix publique, et je la crains, Seigneur.
 Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses ,
 On ne me compte pas au rang de vos maîtresses.
 Ma gloire s'en irrite ; et dans ces tristes jours
 La retraite , ou le trône était mon seul recours.
 Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

D O N P E D R E.

Avant la fin du jour vous en ferez vengeance.

L E O N O R E.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement
 Tous les justes sujets de mon ressentiment.
 J'ai peu du cœur humain la fatale science ;
 Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
 M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
 Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix :
 On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.
 De l'estrade des grands descendant au vulgaire,
 Le mensonge sans frein, sans pudeur, sans raison,
 S'accroît de bouche en bouche, et s'enfle de poison.
 C'est moi, si l'on en croit votre cour téméraire,
 C'est moi dont l'artifice a perdu votre frère,
 C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité,
 Pour garder ma conquête avec impunité.
 Vous dirai-je encor plus ? une troupe effrénée,
 Qui devrait souhaiter, bénir mon hymenée,
 D'une voix mensongère insulte à nos amours :
 Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.
 Je vois lancer sur vous des regards de colère.
 On déteste le roi qu'on dut chérir en père.
 Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,
 De menaces, de cris, et surtout tant de pleurs ?
 Pour la dernière fois écartez de ma vue
 Ce spectacle odieux qui m'indigne et me tue.

P 4

Faut-il passer mes jours à gémir , à trembler ?
 Détournez ces fléaux , unis pour m'accabler.
 Il en est encor temps. Le Castillan rebelle ,
 Pour peu qu'il soit flatté , par orgueil est fidelle.
 Ah ! si vous opposiez au glaive des Français
 Le plus beau bouclier , l'amour de vos fujets !
 En spectacle à l'Espagne , en butte à tant d'envie ,
 Je ne puis supporter l'horreur d'être haïe.
 Je crains en vous parlant de réveiller en vous
 L'affreuse impression d'un sentiment jaloux.
 Je puis aller trop loin , je m'emporte , mais j'aime.
 Consultez votre gloire ; et jugez-vous vous-même.

D O N P E D R E.

J'ai pesé chaque mot , et je prends mon parti.

(à sa suite.)

Déchaînez Transtamare , et qu'on l'amène ici.

L E O N O R E.

Prenez garde , cher prince , arrêtez sa présence
 Peut vous porter encore à trop de violence.
 Craignez.

D O N P E D R E.

C'est trop de crainte ; et vous vous abusez.

L E O N O R E.

J'en ressens , il est vrai C'est vous qui la causez.

SCENE III.

DON PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE,
Suite.

D O N P E D R E.

APPROCHE, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute ;
Tu mérites la mort, tu l'attends . . . mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.
A son couronnement une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reste des mortels,
L'équité vengeresse au supplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

T R A N S T A M A R E.

Léonore !

D O N P E D R E.

Elle ordonne
Que, malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,

Ton monarque outragé daigne te laisser vivre :
 J'y consens. . . . Vous , soldats , foyez prêts à le suivre.
 Vous conduirez ses pas dès ce même moment
 Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.
 Veillez toujours sur lui , mais sans lui faire outrage ,
 Sans me faire rougir de mon juste avantage.
 Tout indigne qu'il est du sang dont il est né ,
 Ménagez de mon père un reste infortuné. . . .
 En est-ce assez , Madame , êtes-vous satisfaite ?

L E O N O R E.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier sénat se jette.
 Continuez , Seigneur , à mêler hautement
 Une sage clémence au juste châtement.
 Le sénat apprendra bientôt à vous connaître ,
 Il faudra révéler , et même aimer un maître ;
 Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

T R A N S T A M A R E.

Léonore , on vous trompe ; et le sénat et moi
 Nous ne descendons point encore à ces bassesses.
 Vous pouvez , d'un tyran ménageant les tendresses ,
 Céder à cet éclat si trompeur et si vain
 D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.
 Il peut dans les débris d'un reste de puissance
 M'insulter un moment par sa fausse clémence ,
 Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
 Va se voir habité par d'autres que par lui.
 Il a dû se hâter. Jouissez , infidelle ,
 D'un moment de grandeur où le fort vous appelle.

Cet éclat vous aveugle , il passe , il vous conduit
 Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous fuit.

D O N P E D R E.

Qu'on le remène ; allez ; qu'il parte et qu'on le suive.

S C E N E I V.

DON PEDRE , LEONORE , MONCADE ,
 TRANSTAMARE , Suite.

M O N C A D E.

S E I G N E U R , en ce moment, Guesclin lui-même arrive.

L E O N O R E.

O Ciel !

TRANSTAMARE , *en se retournant vers Don Pèdre.*

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.

Va , je ne compte plus Don Pèdre au rang des rois.

Frappe avant de tomber , verse le sang d'un frère :

Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.

Ton heure approche , frappe. Ofes-tu ?

D O N P E D R E.

C'est en vain

Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :

Tu n'en étais pas digne , et ton destin s'apprête ;

C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.

(*on emmène Transtamare.*) (*à Moncade.*)

Qu'on l'entraîne. . . . Et Guesclin ?

M O N C A D E.

Il est près des remparts ,
Le peuple impatient vole à ses étendards.
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

L E O N O R E.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !
Mes soins trop imprudens voulaient vous réunir !
Je devais vous prier , Seigneur , de le punir.
Que faire , cher époux , dans ce péril extrême ?

D O N P E D R E.

Que faire ? le braver , couronner ce que j'aime ,
Marcher aux ennemis , et dès ce même jour ,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

M O N C A D E.

Un chevalier français en ces murs le devance ,
Et pour son général il demande audience. . . .

D O N P E D R E.

Cette offre me surprend , je ne puis le céler :
Quoi ! lorsqu'il faut combattre , un français veut parler ?

M O N C A D E.

Il est ambassadeur et général d'armée.

D O N P E D R E.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée ,
Il est plus fier qu'habile ; et dans cet entretien
L'orgueil de ce breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur , et j'en prends peu d'alarmes ;
En Castille , avec lui , j'ai mesuré mes armes ;

Il doit s'en souvenir : mais puisqu'il veut me voir
 Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir ,
 Soit au palais des rois , soit aux champs de la gloire.

(à Léonore.)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
 Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
 Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
 Je pouvais , j'aurais dû dans cette auguste fête
 De mon lâche ennemi vous présenter la tête ,
 Sur son corps tout sanglant recevoir votre main ;
 Mais je ne ferai pas ce Don Pèdre inhumain ,
 Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
 Et du pied de l'autel je vole à mon armée ,
 Montrer aux nations que j'ai su mériter
 Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

Fin du troisième acte.

A C T E I V .

S C E N E P R E M I E R E .

D O N P E D R E , M E N D O S E .

M E N D O S E .

Q U O I ! vous vous exposez à ce nouveau danger ?
 Quoi ! Don Pèdre , autrefois si prompt à se venger ,
 De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête !

D O N P E D R E .

Léonore a parlé , ma vengeance s'arrête.
 Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
 Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
 Sans elle , cher ami , j'aurais été barbare ,
 J'aurais de ma main même immolé Transtamare ;
 Je l'aurais dû n'importe.

M E N D O S E .

Et voilà ces Français

Dont le premier exploit , et le premier succès
 Sont de vous enlever , par un sanglant outrage ,
 Ce prisonnier d'Etat qui vous servait d'otage.
 Jugez de quel espoir le sénat est flatté ,
 Comme il est insolent avec sécurité ,
 Comme au nom de Guesclin sa voix impérieuse
 Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse !
 Tandis que Léonore a du bandeau royal
 (Présent si digne d'elle , et peut-être fatal)

Orné son front modeste où la vertu réside ,
 D'arrogans factieux une troupe perfide
 Abjurait votre empire , et presque sous vos yeux
 Elevait Transamare au rang de vos aïeux.
 A peine ce Guesclin touchait à nos rivages ,
 Tous les grands à l'envi , lui portant leurs hommages,
 Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
 L'ange de la Castille envoyé de Paris.
 Il commande , il s'érige un tribunal suprême ,
 Où lui seul va juger la Castille et vous-même.
 Scipion fut moins fier et moins audacieux ,
 Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.
 Mais ce qui me surprend , c'est qu'agissant en maître ,
 Il prétende apaiser les troubles qu'il fait naître ;
 Qu'il vienne en ce palais , vous ayant insulté ,
 Et qu'armé contre vous il propose un traité.

D O N P E D R E.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
 L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie
 Comme un ressort puissant avec art préparé ,
 Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
 Dans l'Europe aujourd'hui tu fais comme on les nomme ;
 Charle a le nom de sage , et Guesclin de grand homme.
 Et qui suis-je auprès d'eux , moi qui fus leur vainqueur ?
 Je pourrais des Français punir l'ambassadeur ,
 Qui m'osant outrager à ma foi se confie.
 Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie ;

Et les succès heureux de ces grands coups d'Etat
 Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat :
 Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
 Ami , je ne veux point d'une telle vengeance.
 Dans mes emportemens et dans mes passions
 Je respecte plus qu'eux les droits des nations,
 J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage ;
 Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
 Un français peut me vaincre , et non m'humilier.
 Je suis roi , cher ami , mais je suis chevalier ;
 Et si la politique est l'art que je méprise ,
 On rendra pour le moins justice à ma franchise.
 Mais surtout Léonore est-elle en sûreté ?

M E N D O S E .

Vous avez donné l'ordre , il est exécuté.
 La garde castillane est rangée auprès d'elle ,
 Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle.
 Aux portes du palais les Africains placés
 En défendent l'approche aux mutins dispersés.
 Vos soldats sont postés dans la ville sanglante ;
 Toute l'armée enfin frémit , impatiente ,
 Demande le combat , brûle de vous venger
 Du lâche Transtamare , et d'un fier étranger.

D O N P E D R E .

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice ! . . .
 Mon épée est plus noble et m'en fera justice.
 Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir.
 Va , c'est dans les combats qu'il est beau de punir . . .

Je

Je regrette , il est vrai , dans cette juste guerre ,
 Ce fameux Prince noir , ce dieu de l'Angleterre ,
 Ce vainqueur de deux rois , qui meurt et qui gémit ,
 Après tant de combats , d'expirer dans son lit.
 C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
 De le revoir ici compagnon de mes armes.
 Je pleure ce grand homme ; et Don Pèdre aujourd'hui
 Heureux ou malheureux fera digne de lui....

Mais je vois s'avancer une foule étrangère
 Qui se joint sous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère ,
 Et qui semble annoncer un ministre de paix :
 C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.
 Ami , près de ton roi , prends la première place.
 Voyons quelle est son offre , et quelle est son audace.

S C E N E I I.

DON PEDRE *se place sur son trône* , **MENDOSE** à côté de lui avec quelques grands d'Espagne. **GUESCLIN** , après avoir salué le roi qui se lève , s'assied vis-à-vis de lui. *Les gardes sont derrière le trône du roi , et des officiers français derrière la chaise de Guesclin.*

G U E S C L I N.

SIRE , avec fureté , je me présente à vous ,
 Au nom d'un roi puissant , de son honneur jaloux ,
 Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le père ,
 Qui l'est de ses voisins , qui l'est de votre frère ,

Théâtre. Tome VI.

† Q

Et dont la généreuse et prudente équité
 N'a fait verser de sang que par nécessité.
 J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre,
 Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre ?
 C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos lois.

D O N P E D R E.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
 Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
 Cette rare équité de votre auguste maître,
 Qui, sans m'en avertir dévastant mes Etats,
 Me demande la paix par vingt mille soldats.
 Sont-ce-là les traités qu'à Vincenne on prépare? ...

(il se lève, Guesclin se lève aussi.)

De quel droit osez-vous m'enlever Translamare ?

G U E S C L I N.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
 Vous l'avez opprimé, Seigneur, et je le fers.

D O N P E D R E.

De tous nos différens vous êtes donc l'arbitre ?

G U E S C L I N.

Mon roi l'est.

D O N P E D R E.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.

Mais vous ! qui vous fait juge entre mon peuple et moi ?

G U E S C L I N.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
 Que votre père Alfonse en fermant la paupière
 Chargea d'exécuter sa volonté dernière.

Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

D O N P E D R E.

De l'amitié des rois l'univers se défie :
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il ?

G U E S C L I N.

La justice, Seigneur.

D O N P E D R E.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différens qu'on a peine à comprendre.

G U E S C L I N.

J'en ferai l'interprète, et vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injustement proscrit,
Léonore et les biens qu'un père lui promet,
Tous ses droits reconnus d'un sénat toujours juste,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguste ;
Des états castillans n'usurpez point les droits ;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois :
C'est-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

D O N P E D R E.

Instruit de ses desseins, et non pas effrayé,
Je préfère sa haine à sa fausse amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frère,
Je fais qu'il n'a donné ces secours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.

Q 2

Divisez pour régner, voilà sa politique :
 Mais il en est une autre où Don Pèdre s'applique ;
 C'est de vaincre : et Guesclin ne doit pas l'ignorer.
 Agent de Transtamare , osez-vous déclarer
 Que vous lui destinez la main de Léonore ? . . .
 Léonore est ma femme Apprenez plus encore :
 Sachez que votre roi , qui semble m'accabler ,
 Des secrets de mon lit ne doit point se mêler ;
 Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.
 Je demeure surpris que pour dernier refuge ,
 Au tribunal de Rome on ose en appeler ,
 Et qu'un guerrier français s'abaisse à m'en parler.
 Oubliez-vous , Monsieur , qu'on vous a vu vous-même ,
 Vous qui me vantez Rome , et son pouvoir suprême ,
 Extorquer ses tributs , rançonner ses États ,
 Et forcer son pontife à payer vos soldats ?

G U E S C L I N.

On dit qu'en tous les temps ma cour a su connaître
 Et séparer les droits du monarque et du prêtre.
 Mais peu fait pour toucher ces ressorts délicats ,
 Je combats pour mon prince , et je ne l'instruis pas.
 Qu'on ait lancé sur vous ce qu'on nomme anathème ,
 Que l'épouse d'un frère ou vous craigne ou vous aime ,
 Je n'examine point ces intrigues des cours ,
 Ces abus des autels , encor moins vos amours.
 Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
 D'un roi l'ami de Rome , et qui s'arme pour elle.

On va verser le sang ; et l'on peut l'épargner :
Fléchissez , croyez-moi , si vous voulez régner.

D O N P È D R E.

J'entends , vous exigez ma prompte déférence
A ces rescrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets ,
Ou les foule à ses pieds suivant ses intérêts ;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice !
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéisse !

Ecoutez. . . . Si j'allais , du même zèle épris ,
Envoyer une armée aux remparts de Paris ,
Si l'un de mes soldats difait à votre maître :
» Sire , cédez le trône où Dieu vous a fait naître ,
» Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez ;
» Et de tous ces trésors à vos mains enlevés
» Enrichissez un traître , un fils d'une étrangère ,
» Indigne de la France , indigne de son père.
» Gardez-vous de donner vos ordres absolus
» Pour former des soldats , pour lever des tributs ,
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne ;
» Remettez au sénat les droits de la couronne ,
» Et Don Pèdre à ce prix veut bien vous protéger. . . . »

Votre maître , à ce point se sentant outrager ,
Pourrait-il écouter sans un peu de colère
Ce discours insultant d'un soldat téméraire ?

G U E S C L I N.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.

Rien ne justifîrait l'orgueil et l'imprudence
 De donner des leçons et des lois à la France.
 Charles s'en tient , Seigneur , à la foi des traités.
 Songez aux derniers mots par Alfonse dictés ;
 Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père
 De celui que Don Pèdre eût dû traiter en frère.

D O N P E D R E.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier ,
 Qu'il vous coûte en secret de le justifier !
 J'en appelle à vous-même , à l'honneur , à la gloire.
 Votre prince est-il juste ?

G U E S C L I N.

Un sujet doit le croire.

Je suis son général , et le fers contre tous ,
 Comme je servirais si j'étais né sous vous.
 Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce ,
 Je n'y veux rien changer , et j'attends la réponse ;
 Donnez-la sans réserve ; il faut vous consulter.
 Je viens pour vous combattre , et non pour disputer.
 Vous m'appelez soldat ; et je le suis sans doute.
 Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
 Cédez , ou prononcez votre dernier refus.

D O N P E D R E.

Vous l'aviez dû prévoir ; et vous n'en doutez plus.
 Je vous refuse tout , excepté mon estime.
 Je considère en vous le guerrier magnanime ,
 Qui combat pour son roi par zèle et par honneur ;
 Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.

Portez à vos Français les ordres despotiques
 De ce roi renommé parmi les politiques ,
 Qui du fond de Vincenne , à l'abri des dangers ,
 Sème en paix la discorde entre les étrangers.
 Sa lourde ambition qu'on appelle prudence
 Croit sur mon infortune établir sa puissance.
 Il viole chez moi les droits des souverains ,
 Qu'il a dans ses Etats soutenus par vos mains.
 Pour vous , noble instrument de sa froide injustice ,
 Vous , dont il acheta le sang et le service ,
 Vous , chevalier breton , qui m'osez présenter
 Un combat généreux qu'il n'oserait tenter ,
 Votre valeur me plaît , quoique très-indiscrete ;
 Mais reffouvenez-vous des champs de Navarette.

G U E S C L I N.

Sire , le prince anglais , je ne puis le nier ,
 Vainquit à Navarette , et m'y fit prisonnier ;
 Je ne l'oublîrai point. Une telle infortune
 A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune ;
 Et je ne viens ici que pour la réparer.

D O N P E D R E.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
 Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière ,
 Et de recommencer cette noble carrière ,
 Je vous donne le choix et des lieux , et du temps ;
 La route a dû laisser vos braves combattans.

En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille ? (a)

G U E S C L I N .

Dès ce moment, Seigneur, et sous cette muraille,

A vous voir d'assez près j'ai su les préparer :

Et cet honneur si grand ne peut se différer.

D O N P E D R E .

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles,

Venez revoir encor les lances espagnoles.

Mais jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,

Usez ici des droits de l'hospitalité. . . .

Cher Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.

(à Guesclin.)

Acceptez mon épée.

G U E S C L I N .

Une telle faveur

Est pour un chevalier le comble de l'honneur.

Plût au ciel que je pusse avec quelque justice,

Sire, ne la tirer que pour votre service !

(a) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord ; il y était très-ancien. *Bijorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à *Marius*, qui, craignant qu'un refus ne parût aux barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SUCCOMBERAI-JE enfin sous tant de coups du fort ?
 Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...
 Un époux que j'adore et que sa destinée
 Fait voler aux combats , du lit de l'hyménée. . . .
 Un peuple gémissant dont les cris insensés
 M'imputent tous les maux sur l'Espagne amassés. . .
 De Translamare enfin la détestable audace
 Dont le fer me poursuit , dont l'amour me menace. . .
 Ai-je une ame assez forte , un cœur assez altier
 Pour contempler mes maux et pour les défier ?
 Avant que l'infortune accablât ma jeunesse ,
 Je ne me connaissais qu'en sentant ma faiblesse.
 Peut-être qu'éprouvé par la calamité ,
 Mon esprit s'affermir contre l'adversité.
 Il me semble du moins , au fort de cet orage ,
 Que plus j'aime Don Pèdre et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe , Madame , en montre quelquefois
 Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
 Surtout l'amour en donne ; et d'une ame timide
 Ce maître impérieux fait une ame intrépide :

Théâtre. Tome VI.

† R

Il développe en nous d'étonnantes vertus
 Dont les germes cachés nous étaiènt inconnus.
 L'amour élève l'ame ; et faibles que nous sommes,
 Nous avons su donner des exemples aux hommes.

L E O N O R E .

Ah ! je me trompe , Elvire , un noir abattement
 A cette fermeté succède à tout moment. . . .
 Don Pèdre , cher époux ! que n'ai-je pu te fuivre ,
 Et tomber avec toi si tu cesses de vivre !

E L V I R E .

A vaincre Transamare il est accoutumé.
 Que votre cœur sensible un moment alarmé
 Reprenne son courage et sa mâle assurance.

L E O N O R E .

Oui , Don Pèdre , il est vrai , me rend mon espérance,
 Mais Guesclin !

E L V I R E .

Vous pourriez redouter sa valeur ?

L E O N O R E .

Je brave Transamare , et crains son protecteur.
 Si Don Pèdre est vaincu , sa mort est assurée.
 Je le connais trop bien : sa main désespérée
 Cherchera , je le vois , la mort de rang en rang,
 Déchirera son sein , s'entr'ouvrira le flanc ,
 Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

E L V I R E .

Détournez loin de vous cette image cruelle.

Reine , le ciel est juste ; il ne donnera pas
Cet exemple exécration à tous les potentats ,
Qu'un traître , un révolté , l'enfant de l'adultère ,
Opprime impunément son monarque et son frère.

L E O N O R E.

Quoique le ciel soit juste , il permet bien souvent
Que l'iniquité règne , et marche en triomphant :
Et si pour nous venger , Elvire , il ne nous reste
Que le recours du faible au jugement céleste ,
Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir ,
Quand nous ne ferons plus , le ciel saura punir ,
Cet avenir caché , si loin de notre vue ,
Nous console bien peu quand le présent nous tue.
Pardonne , je m'égare ; et le trouble et l'effroi ,
Plus forts que la raison m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce passage rapide
De l'excès du courage au désespoir timide.
Telle est donc la nature ! . . . il me faut donc lutter
Contre tous ses assauts ! . . . et je veux l'emporter !

N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière ,
Les cris des malheureux roulans dans la poussière ,
Des peuples , des soldats , les confuses clameurs ,
Et les chants d'allégresse et les cris des vainqueurs ? . . .
Le tumulte redouble , et l'on me laisse , Elvire . . .
Je ne me soutiens plus . . . on vient à moi . . . j'expire.

E L V I R E.

C'est Mendose , c'est lui ; c'est l'ami de son roi.
Il paraît consterné.

S C E N E I I.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

M E N D O S E.

FIEZ-VOUS à ma foi ,
 Venez , reine , cédez à nos destins contraires ;
 Fuyez , s'il en est temps , du palais de vos pères.
 Il doit vous faire horreur.

L E O N O R E.

Ah ! c'en est fait enfin !
 Transtamare est vainqueur !

M E N D O S E.

Non, c'est le seul Guesclin ;
 C'est Guesclin dont le bras et le puissant génie
 Ont soumis la Castille à la France ennemie.
 Henri de Transtamare indigne d'être heureux
 Ne fait qu'en abuser et par un crime affreux . . .

L E O N O R E.

Quel crime ? Ah juste Dieu !

(elle tombe dans son fauteuil.)

M E N D O S E.

Si l'excès du courage
 Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,
 Le roi , n'en doutez point , aurait vu sous ses pieds
 Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.

Mais il a négligé ce grand art de la guerre
 Que le héros français apprit de l'Angleterre.
 Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art
 Qui conduit la valeur, et commande au hasard.
 Don Pèdre était guerrier, et Guesclin capitaine.
 Hélas ! dispensez-moi, trop malheureuse reine,
 Du récit douloureux d'un combat inégal,
 Dont le triste succès à nos neveux fatal,
 Fesant passer le sceptre en une autre famille,
 A changé pour jamais le fort de la Castille.
 Par sa valeur trompé, Don Pèdre s'est perdu :
 Sous son courfier mourant ce héros abattu
 A bientôt du roi Jean subi la destinée.
 Il tombe, on le saisit.

L E O N O R E.

Exécrable journée !
 Tu n'es pas à ton comble ? il vit du moins ?

(*en se relevant.*)

M E N D O S E.

Hélas !

Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras,
 Il étanche son sang, il le plaint, le console,
 Le sert avec respect, engage sa parole
 Qu'il fera des vainqueurs en tout temps honoré,
 Comme un prince absolu de sa cour entouré.
 Alors il le présente à l'heureux Transamare...
 Dieu vengeur ! qui l'eût cru ? ... le lâche, le barbare,

R 3

Ivre de son bonheur , aveugle en son courroux ,
 A tiré son poignard , a frappé votre époux ;
 Il foule aux pieds ce corps étendu sur le fable
 Fuyez , dis-je , évitez l'aspect épouvantable
 De ce lâche ennemi , né pour vous opprimer ,
 De ce monstre affassin qui vous osait aimer .

L E O N O R E .

Moi fuir ! . . . et dans quels lieux ! . . . O cher et saint asile !
 Où je devais mourir oubliée et tranquille ,
 Recevras-tu ma cendre ?

M E N D O S E .

On peut à vos vainqueurs
 Dérober leur victime , et leur cacher vos pleurs.
 Tout blessé que je suis , le courage et le zèle
 Donnent à la faiblesse une force nouvelle .

L E O N O R E .

C'en est trop . . . cher Mendose . . . ayez soin de vos jours .

M E N D O S E .

Le temps presse , acceptez mes fidelles secours ,
 Regagnons vos Etats , ces biens de vos ancêtres .

L E O N O R E .

Moi des biens , des Etats ! . . . Je n'ai plus que des maîtres . . .
 Mène-moi chez ma mère , au fond de ce palais ,
 Que j'expire avec elle , et que je meure en paix
 Ah ! Don Pèdre ! . . .

(elle retombe.)

SCÈNE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE,
ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

ARRETEZ. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'elle...
Madame, c'est ici que je viens rappeler
Des fermens qu'un tyran vous a fait violer.
Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres Etats
Envahis par Don Pèdre et gagnés par mon bras :
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le fort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes
Que le succès confirme et rend encor plus justes.
J'ai pour moi le sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans...
C'est lui qui me conduit au trône de Castille,
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifera les droits que j'ai sur vous.

R 4

J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
 Mais puisqu'un ennemi m'enleva Léonore ,
 Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
 Lorsque j'ai combattu vous en étiez le prix.
 Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
 Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
 Partagez ma fortune ou servez sous mes lois.

LEONORE , *se soulevant sur le siège où elle est penchée.*
 Entre ces deux partis il est un autre choix ,
 Qui demande peut-être un peu plus de courage
 Il pourrait effrayer et mon sexe et mon âge
 Il est coupable . . . affreux . . . mais vous m'y réduisez . . .
 Le voici.

(*elle se tue.*)

S C È N E I V *et dernière.*

LEONORE *renversée dans un fauteil* , ELVIRE
la soutenant , TRANSTAMARE et ALMEDE
auprès d'elle , GUESCLIN *et la Suite au fond du*
théâtre.

GUESCLIN , *entrant au moment où Léonore parlait.*

CIEL ! mes yeux feraient-ils abusés ?
 Don Pèdre assassiné ! Léonore expirante !

TRANSTAMARE , *courant à Léonore.*

Tumeurs ! . . . ô jour fanglant d'horreur et d'épouvante !

L E O N O R E.

Laisse-moi, malheureux ! que t'importent mes jours ?
Va , je hais ta pitié , j'abhorre ton secours. . . .

(elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.)

A ta seule clémence, ô Dieu ! je m'abandonne !

Pardonne-moi ma mort ; c'est lui qui me la donne.

T R A N S T A M A R E.

Où suis-je ? et qu'ai-je fait ?

G U E S C L I N.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel. . . .
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites ;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire affidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus ;
Qui tous dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire :
Moi, qui n'ai jamais su ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, et ce coup détestable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, songez-vous bien qu'un frère infortuné,
Affassiné par vous, vous avait pardonné !
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître ;
Et je vous punirais si j'osais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir,

Si je pouvais agir par ma propre conduite,
 Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite,
 Puisse Dieu par pitié pour vos tristes fujets
 Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
 Puissiez-vous expier le sang de votre frère !
 Mais puisque vous réglez , mon cœur en défespère.

T R A N S T A M A R E.

Je m'en dis encor plus. . . Au crime abandonné. . .
 Léonore et mon frère , et Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

Non représentée.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous imprimons ici la tragédie des *Pélopides*, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il s'occupait dans ses derniers jours de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'*Agathocle*. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie française; et il préparait une nouvelle défense de *Louis XIV* et des hommes illustres de son siècle, contre les imputations et les anecdotes suspectes que renferment les mémoires de *Saint-Simon*. Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne restera plus personne assez voisin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, son activité, son amour pour la vérité, son zèle pour l'honneur de sa patrie.

F R A G M E N T

D'UNE LETTRE.

J E n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues , intitulée *Bérénice* , à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* et *Racine* , était indigne du théâtre tragique : aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule ; et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine , avec tous les charmes de sa diction éloquente , à sauver la stérile petiteffe du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée* , depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie* , comme l'atelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses , des grands crimes , des remords violens. Je ne la voudrais ni fade ment amoureuse , ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible , si elle ne transporte pas nos âmes , elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains , qui devaient être si bien instruits par la poétique d'*Horace* , ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* et de *Thieste* une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier ,

c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Le second, c'est qu'un homme qui, au premier acte, médite une action détestable, et qui sans aucune intrigue, sans obstacle et sans danger l'exécute au cinquième, est beaucoup plus froid encore qu'il n'est horrible. Et quand il mangerait le fils de son frère, et son frère même, tout crus sur le théâtre, il n'en ferait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune passion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien souhaité, rien senti.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le troisième défaut est un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne sert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, est la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, est de bien écrire. Quand votre pièce serait conduite comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers sont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté ; si je n'ai jamais pu , en qualité de prêtre des muses , leur donner l'absolution , j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopidés. Plus je perds de temps à composer des pièces de théâtre , plus je vois combien l'art est difficile. Mais Dieu me préserve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices ! leur art n'est pas moins rare que celui de la poésie.

P E R S O N N A G E S.

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien
gouverneur d'*Atrée* et de *Thieste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

La scène est dans le parvis du temple.

LES

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes soins vigilans !
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.
En vain , cher Polémon , ta tendresse éclairée
Guida les premiers ans de Thieste et d'Atrée :
Ils font nés pour ma perte , ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.
Ma carrière est finie ; ils ont creusé ma tombe ;
Je me meurs !

POLEMON.

Espérez un plus doux avenir.
Deux frères divisés pourraient se réunir.

Théâtre. Tome VI.

† S

Nos archontes font las de la guerre intestine ,
 Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
 On veut éteindre un feu prêt à tout embraser ,
 Et forcer , s'il se peut , vos fils à s'embrasser.

H I P P O D A M I E .

Ils se haïssent trop ; Thieste est trop coupable ;
 Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.

Aux autels de l'hymen , en ce temple , à mes yeux ,
 Bravant toutes les lois , outrageant tous les dieux ,
 Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
 Ravit entre mes bras la femme de son frère.

A garder sa conquête il ose s'obstiner.

Je connais bien Atrée , il ne peut pardonner.
 Erobe au milieu d'eux déplorable victime ,
 Des fureurs de l'amour , de la haine et du crime ,
 Attendant son destin du destin des combats ,
 Voit encor ses beaux jours entourés du trépas ;
 Et moi dans ce saint temple où je suis retirée ,
 Dans les pleurs , dans les cris , de terreurs dévorée ,
 Tremblante pour eux tous , je tends ces faibles bras
 A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

P O L E M O N .

Malgré l'acharnement de la guerre civile ,
 Les deux partis du moins respectent votre asile ;
 Et même entre mes mains vos enfans ont juré
 Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
 J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
 Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée ,

Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le Sénat me seconde ; on propose un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage ;
Thieste dans Micène , et son frère en ces lieux ,
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde et d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentimens jaloux ;
On rendra dès ce jour Elope à son époux :
On rétablit des lois le sacré caractère.
Vos deux fils règneront en révéran leur mère,
Ce font-là nos desseins. Puissent les dieux plus doux
Favoriser mon zèle et s'apaiser pour vous !

H I P P O D A M I E.

Espérons : mais enfin , la mère des Atrides
Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang. Tes soins et ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc en naissant des races condamnées ,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées ,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !
La maison de Tantale eut ce noir caractère :
Il s'étendit sur moi. . . Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.

Mes souvenirs affreux , mes alarmes timides ,
 Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

P O L E M O N .

Quelquefois la sagesse a maîtrisé le sort ;
 C'est le tyran du faible et l'esclave du fort.
 Nous faisons nos destins , quoi que vous puissiez dire :
 L'homme, par sa raison sur l'homme a quelque empire.
 Le remords parle au cœur , on l'écoute à la fin ;
 Où bien cet univers esclave du destin,
 Jouet des passions l'une à l'autre contraires
 Ne ferait qu'un amas de crimes nécessaires.
 Parlez en reine , en mère ; et ce double pouvoir
 Rappellera Thieste à la voix du devoir.

H I P P O D A M I E .

En vain je l'ai tenté , c'est-là ce qui m'accable.

P O L E M O N .

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable ;
 Il connaît son erreur.

H I P P O D A M I E .

Oui , mais il la chérit.
 Je hais son attentat. Sa douleur m'attendrit.
 Je le blâme et le plains.

P O L E M O N .

Mais la cause fatale
 Du malheur qui poursuit la race de Tantale ,
 Elope , cet objet d'amour et de douleur ,
 Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur ,
 Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes !

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes :
 Je m'en suis séparée ; et , fuyant les mortels ,
 J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
 J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.
 Ranimez un courage éteint par le malheur.
 Argos m'honore encor d'un reste de faveur ;
 Le Sénat me consulte , et nos tristes provinces
 Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes :
 Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
 Les pères de l'Etat vont bientôt s'assembler.
 Ma faible voix du moins , jointe à ce sang qui crie ,
 Autant que pour mes rois fera pour ma patrie.
 Mais je crains qu'en ces lieux , plus puissante que nous,
 La haine renaissante , éveillant leur courroux ,
 N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
 Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.
 Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat ;
 Et pour servir les rois , je revole au Sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mère. Ah ! cours , et que ton zèle
 Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE *seule.*

MES fils , mon seul espoir , et mon cruel fléau ,
 Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau ,
 Que j'y descende au moins , tranquille et consolée !
 Venez fermer les yeux d'une mère accablée !
 Qu'elle expire en vos bras sans trouble et sans horreur ;
 A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
 Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;
 Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE , EUROPE , MEGARE.

EUROPE, en entrant, pleurant et embrassant Mégare.

VA , te dis-je , Mégare , et cache à tous les yeux
 Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel ! Europe , est-ce vous ? qui ? vous dans ces asiles !

EUROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles ,
 Celle à qui tant de maux doivent se reprocher ,
 Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas ! dans ce temple funeste ,
Menacé par Atrée et fouillé par Thieste ?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

EROPÉ.

A vos enfans du moins , il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge ; il est inviolable ;
N'enviez pas , ma mère , un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.
Je devrais vous haïr ; vous m'êtes toujours chère ;
Je vous plains ; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez ; vous arrivez vers ces dieux en courroux ,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance ?

EROPÉ.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon qui se jette entre ces inhumains
Prétendait arracher les armes de leurs mains :
Ils sont tous deux plus fiers et plus impitoyables :
Je cherche ainsi que vous des dieux moins implacables ;
Souffrez , en m'accusant de toutes vos douleurs ,
Qu'à vos gemissemens j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah ! trop chère ennemie ,
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie ?

A vous qui les causez ! plût au ciel qu'en vos yeux
 Ces pleurs eussent éteint le feu pernicieux
 Dont le poison trop sûr et les funestes charmes
 Ont fait couler long-temps tant de sang et de larmes !
 Peut-être que sans vous , cessant de se haïr ,
 Deux frères malheureux que le sang doit unir
 N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
 Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop su plaire.
 Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix ;
 Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois ?

E R O P E .

Je voudrais que le jour où votre fils Thieste
 Outragea sous vos yeux la justice céleste ,
 Le jour qu'il vous ravit l'objet de ses amours
 Eût été le dernier de mes malheureux jours.
 De tous mes sentimens je vous rendrai l'arbitre.
 Je vous chéris en mère , et c'est à ce saint titre
 Que mon cœur défolé recevra votre loi :
 Vous jugerez , ô Reine ! entre Thieste et moi,
 Après son attentat , de troubles entourée
 J'ignorai jusqu'ici les sentimens d'Atrée :
 Mais plus il est aigri contre mon ravisseur ,
 Plus à ses yeux sans doute Elope est en horreur.

H I P P O D A M I E .

Je fais qu'avec fureur il poursuit sa vengeance.

E R O P E .

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

H I P P O D A M I E .

H I P P O D A M I E.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit ;

L'enfance nous la donne , et l'âge la ravit.

Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.

Hélas ! c'est quelquefois un malheur d'être mère. (1)

E R O P E.

Madame... il est trop vrai... mais dans ce lieu sacré

Le sage Polémon tout à l'heure est entré.

N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles ?

N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

H I P P O D A M I E.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.

Je crains également la nuit et la lumière.

Tout s'arme contre moi dans la nature entière.

Et Tantale , et Pélops , et mes deux fils , et vous ,

Les enfers déchaînés , et les dieux en courroux ;

Tout présente à mes yeux les sanglantes images

De mes malheurs passés et des plus noirs présages :

Le sommeil fuit de moi , la terreur me poursuit ,

Les fantômes affreux , ces enfans de la nuit ,

Qui des infortunés assiègent les pensées ,

Impriment l'épouvante en mes veines glacées.

D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.

Le glaive est sur ma tête ; on m'abreuve de sang ;

Je vois les noirs détours de la rive infernale ,

L'exécrable festin que prépara Tantale ,

Théâtre. Tome VI.

† T

Son supplice aux enfers , et ces champs désolés
 Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.
 Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
 Ce temple a retenti du nom de parricides.
 Ah ! si mes fils avaient tout ce qu'ils m'ont coûté ,
 Ils maudiraient leur haine et leur férocité ;
 Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

E R O P E .

Madame , un sort plus triste empoisonne ma vie. (a)
 Les monstres déchaînés de l'empire des morts
 Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
 C'en est fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.
 J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.
 Je suis , je l'avoûrai , criminelle en effet ;
 Un dieu vengeur me fuit ... mais vous , qu'avez-vous fait ?
 Vous êtes innocente , et les dieux vous punissent !
 Sur vous comme sur moi leurs coups s'appesantissent !
 Hélas ! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
 Leurs foudres allumés sur les tristes humains.
 C'était à vos vertus de m'obtenir ma grâce.

SCENE IV.

HIPPODAMIE , EROPE , MEGARE.

MEGARE.

PRINCESSE... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe ?

EROPÉ.

Quoi!... Thieste!... ce temple!... Ah! qu'est-ce que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie et ceux des combattans.

La mort fuit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPÉ.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires...

Ma mère, montrons-nous à ces désespérés,

Ils me sacrifîront; mais vous les calmerez.

Allons, je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;

Sauvons de ses fureurs une triste famille,

Ou que mon sang versé par mes malheureux fils

Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE , EROPE , POLEMON.

P O L E M O N .

Ou courez-vous?... rentrez... que vos larmes tarissent;
 Que de vos cœurs glacés les terreurs se bannissent :
 Je me trompe ou je vois ce grand jour arrivé
 Qu'à finir tant de maux le ciel a réservé.
 Les forfaits ont leur terme, et votre destin change :
 La paix revient.

E R O P E .

Comment ?

H I P P O D A M I E .

Quel dieu, quel sort étrange,
 Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

P O L E M O N .

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
 Aveugle en son courroux, le violent Atrée
 Déjà de ce saint temple allait forcer l'entrée ;
 Son courroux sacrilège oubliait ses fermens :
 Il en avait l'exemple ; et ses fiers combattans
 Prompts à servir ses droits, à venger son outrage,
 Vers ces parvis sacrés lui frayaient un passage.

(à *Erope.*)

Il venait (je ne puis vous diffimuler rien)
 Ravir sa propre épouse et reprendre son bien.
 Il le peut ; mais il doit respecter sa parole.
 Thieste est alarmé , vers lui Thieste vole ;
 On combat , le sang coule ; emportés , furieux ,
 Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
 Je m'avance , et ma main fait leur main barbare ;
 Je me livre à leurs coups ; enfin je les sépare :
 Le Sénat qui me fuit , seconde mes efforts.
 En attendant les lois nous marchons sur des morts.
 Le peuple en contemplant ces juges vénérables ,
 Ces images des dieux aux mortels favorables ,
 Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
 Il a bientôt passé des fureurs au respect.
 Il conjure à grands cris la discorde farouche ;
 Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

H I P P O D A M I E.

Tu nous as tous sauvés.

P O L E M O N.

Il faut bien qu'une fois
 Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
 Lorsque enfin la raison se fait par-tout entendre ,
 Vos fils l'écouteront ; vous les verrez se rendre ;
 Le sang et la nature , et leurs vrais intérêts
 A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
 Ils doivent accepter l'équitable partage
 Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.

T 3

La concorde aujourd'hui commence à se montrer ;
 Mais elle est chancelante ; il la faut affurer.
 Thieste en possédant la fertile Micène
 Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athènes,
 Des filles des héros qui leur donnent des lois
 Sans remords et sans crime un légitime choix.
 La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,
 Voyant de tous côtés sa race florissante,
 N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
 Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

H I P P O D A M I E.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même.
 Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,
 Unissez vos transports et mes remerciemens ;
 Aux dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
 Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,
 Remette Eriope heureuse entre les mains d'Atrée ;
 Qu'il pardonne à son frère.

E R O P E.

Ah Dieux !... et croyez-vous
 Qu'il sache pardonner ?

H I P P O D A M I E.

Dans ses transports jaloux,
 Il fait que par Thieste en tout temps respectée
 Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
 Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
 Au funeste bonheur de lui donner la main ;

Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

E R O P E.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je reviens implorer leur clémence :
J'y veux vivre et mourir.

H I P P O D A M I E.

Vivez pour un époux ;
Cachez-vous pour Thieste ; il est perdu pour vous.

E R O P E.

Dieux qui me confondez , vous amenez Thieste !

H I P P O D A M I E.

Fuyez-le.

E R O P E.

En est-il temps? . . . mon sort est trop funeste.
(elle sort.)

S C E N E I I.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

H I P P O D A M I E.

MON fils, qui vous ramène en mes bras maternels ?
Osez-vous reparaitre aux pieds de ces autels ?

T H I E S T E.

J'y viens . . . chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour mon ame au désespoir livrée ;

T 4

J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

P O L E M O N.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On fuit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, et commence à fortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice et des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices ;
Le crime dans Tidée a fouillé la valeur ;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles...
Souffrez encore un mot : si vous persévériez,
Pouffé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encore Eroe à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.

Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

T H I E S T E.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie ; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi , je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné ,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre.
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival ,
J'aimais , j'idolâtrais la fille d'Euristhée ;
Que par mes vœux ardents long-temps sollicitée ,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir ;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir ;
Que si le désespoir fut jamais excusable....

H I P P O D A M I E.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours ,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours ,
Celle de votre frère, et d'Erope , et la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne ;
C'est la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainsi que vous est mon sang , est mon fils :

Tous les droits sont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime.
Tenir sans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, et nous réunir tous. (b)

S C E N E III.

T H I E S T E *seul.*

QUE deviens-tu, Thieste ! Eh quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort !
Cette paix pour Eroe est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Eroe on me sépare,
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare :
Je me vois dans ces lieux sans armes, sans amis ;
On m'arrache ma femme ; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?
Micène a des guerriers ; mon amour les attend ;
Et pour quelques momens ce temple est un asile.

S C E N E I V.

T H I E S T E , M E G A R E .

T H I E S T E .

MEGARE, qu'a-t-on fait ? ce temple est-il tranquille ?
Le descendant des dieux est-il en sûreté ?

M E G A R E .

Sous cette voûte antique un séjour écarté,
Au milieu des tombeaux recèle son enfance !

T H I E S T E .

L'asile de la mort est sa seule assurance !

M E G A R E .

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante ; et cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la blessure en voulant la cacher ;
Elle aime , elle maudit le jour qui le vit naître ;
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

T H I E S T E .

Enfant de l'infortune , et mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer. (c)

SCÈNE V.

THIESTE, EUROPE, MEGARE.

EUROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
 Votre mère l'ordonne . . . et je n'ai pour excuse
 Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
 Un enfant malheureux qui fera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici ; cet afile nous perd. (d)

EUROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite!

THIESTE.

Hélas ! je vois l'abyme où je vous ai conduite :
 Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
 Il me reste pour vous des amis, des soldats,
 Mon amour, mon courage ; et c'est à vous de croire
 Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.
 Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
 Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
 Ne me reprochez plus ma criminelle audace ;
 Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grâce. (e)
 Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
 Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis ;
 Et Micène bientôt, à son prince fidelle,
 En pourra célébrer la fête solennelle.

E R O P E.

Va , ne réclame point ces nœuds infortunés ,
 Et ces dieux , et l'hymen ils nous ont condamnés.
 Osons-nous nous parler ?... Tremblante, confondue ,
 Devant qui déformais puis-je lever la vue ?
 Dans ce ciel qui voit tout , et qui lit dans les cœurs ,
 Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs ?
 En remportant sur moi ta funeste victoire ,
 Cruel , t'es-tu flatté de conserver ma gloire ?
 Tu m'as fait ta complice . . . et la fatalité ,
 Qui subjugue mon cœur contre moi révolté ,
 Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
 Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée ;
 Que le sang de ton sang , qui s'est formé dans moi ,
 Ce gage de ton crime est celui de ma foi ;
 Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste . . .
 Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

T H I E S T E.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever :
 La mort et les enfers pourront seuls m'en priver.
 Le sceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCÈNE VI.

EUROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive ; il a quitté ses armes ;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons désirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la discorde en feu défolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte.
Et le sang des méchants qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

EUROPE.

Mon sang devait couler... vous le savez, grands Dieux !

THIESTE à Polémon.

Il me faut rendre Europe !

POLEMON.

Oui, Thieste, et sur l'heure :
C'est la loi du traité.

T H I E S T E.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes manes soient livrés!...

P O L E M O N.

Quoi! vous avez promis, et vous vous parjurez!

T H I E S T E.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

P O L E M O N.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile?

T H I E S T E.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Erobe; il l'aura par ma mort.

P O L E M O N.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

T H I E S T E.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice;
Je ne le puis souffrir.

P O L E M O N.

Ah! c'est trop de fureurs,
C'est trop d'égaremens et de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui se lasse et s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente et séduite;
Je vous tins lieu de père; et ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je fers Atrée et vous, mais l'Etat davantage;
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer;

Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille en ses bras réunie.

(*il sort.*)

S C E N E VII.

ER O P E , T H I E S T E .

ER O P E .

C'EN est donc fait , Thieste , il faut nous séparer.

T H I E S T E .

Moi ! vous , mon fils !... quel trouble a pu vous égarer !
Quel est votre dessein ?

ER O P E .

C'est dans cette demeure ,
C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure ,
Que je meure oubliée , inconnue aux mortels ,
Inconnue à l'amour , à ses tourmens cruels ,
A tous ces vains honneurs de la grandeur suprême , (*f*)
Au redoutable Atrée , et surtout à vous-même.

T H I E S T E .

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous disputerais à mon frère , à nos dieux.
Suivez-moi.

ER O P E .

Nous marchons d'abymes en abymes ;
C'est-là votre partage , amours illégitimes.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON,
IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

GENEREUX Polémon, la paix est votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieste avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si long-temps allumés ;
J'ai vu mes chers enfans paisibles, défarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ferez témoins, vous, Peuples réunis :
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en ferez garans. Ma débile paupière
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux... je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes ;
Vous, gardez ce parvis ; vous, veillez à ces portes.

Théâtre. Tome VI.

† V

(à Hippodamie.)

Qu'une mère pardonne à ces foins ombrageux.
 A peine encor fortis de nos temps orageux,
 D'Argos enfanglantée à peine encor le maître,
 Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
 Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait :
 Il a promis la paix ; mais il en frémissait.
 D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée
 Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée ?
 Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

H I P P O D A M I E.

Nos mystères divins, dans la Grèce établis,
 La retiennent encore au milieu des prêtresses,
 Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
 Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
 Et vous ferez sans doute apaisé comme lui.

A T R É E.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices.
 Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

H I P P O D A M I E.

Ce froid et sombre accueil était inattendu.
 Je pensais qu'à mes foins vous auriez répondu.
 Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
 Je vois trop que ma joie était prématurée,
 Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

A T R É E.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous , après tant de souffrance ,
 Un peu moins de respects et plus de complaisance.
 J'attendais de mon fils une juste pitié.
 Je ne vous parle point des droits de l'amitié ;
 Je fais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thieste vous est cher ; il vous suffit , Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
 Il fut par mes enfans assez long-temps blessé. . . .
 Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse ;
 Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse ;
 Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
 Allez , mon amitié ne se rebute pas.
 Je conçois vos chagrins et je vous les pardonne.
 Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne ;
 Il n'a pas moins rempli mes désirs pressés.
 Connaissez votre mère , ingrat , et rougissez.

SCENE II.

ATRÉE , POLEMON , IDAS , Peuple.

ATRÉE *au peuple , à Polémon , et à Idas.*

QU'ON se retire. . . . Et vous , au fond de ma pensée
 Voyez tous les tourmens de mon ame offensée ,

Et ceux dont je me plains , et ceux qu'il faut céler ;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

P O L E M O N .

Quels qu'ils soient , vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter : mais , Seigneur , une mère
Dans ce temple , à l'aspect des mortels et des dieux ,
Devait-elle effuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire ?
Ah ! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux font cruels , et tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

A T R É E .

Que Thieste en conserve : elle l'a préféré ;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise ,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise ,
Que Micène est le prix de ses emportemens ,
Lui seul à ses bontés doit des remerciemens.

P O L E M O N .

Vous en devez tous deux ; et la reine et moi-même ,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses États ?
Et vous en possédez la plus riche contrée ,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

A T R É E.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

P O L É M O N.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.

La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

A T R É E.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

P O L É M O N.

On déteste son crime, on le doit condamner ;

Et vous, s'il se repent, vous devez pardonner. (g)

Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,

Ce siège de l'orgueil et de la jalousie,

Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,

Et du sang le plus proche en tout temps cimenté.

Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,

Foulant son peuple aux pieds, fuit en paix son caprice.

Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.

L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.

Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse. . . .

Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

A T R É E.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons ;

Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons ;

Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.

Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire ;

Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres temps :

Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.

Je vous ai dû beaucoup , je le fais ; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

P O L E M O N.

Puisse ce titre heureux long-temps vous demeurer !
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer !

S C E N E III.

A T R É E , I D A S.

A T R É E.

C'EST à toi seul , Idas , que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie ,
Le poison qui nourrit ma haine et mon courroux ,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

I D A S.

Qui peut vous alarmer ?

A T R É E.

Erope , Hippodamie ,
Ma cour la terre entière est donc mon ennemie !

I D A S.

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé ?
N'êtes-vous pas roi ?

A T R É E.

Non , je ne suis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges supplices. (*h*)
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices ;
J'en parle avec horreur ; et je ne puis juger
Dans quel sang odieux il faudra me plonger

Je veux croire , et je crois qu'Erope avec mon frère
 N'a point osé former un hymen adultère. . . .
 Moi-même je la vis contre un rapt odieux
 Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
 Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hymenée ,
 Ma femme un seul moment ait été soupçonnée.
 Apprends des sentimens plus douloureux cent fois.
 Je ne fais si l'objet indigne de mon choix ,
 Sur mes sens révoltés , que la fureur déchire ,
 N'aurait point en secret conservé quelque empire.
 J'ignore si mon cœur , facile à l'excuser ,
 Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraser ;
 Si dans ce cœur farouche , en proie aux barbaries ,
 L'amour habite encore au milieu des furies.

I D A S.

Vous pouvez sans rougir la revoir et l'aimer.
 Contre vos sentimens pourquoi vous animer !
 L'absolu souverain d'Erope et de l'empire
 Doit s'écouter lui seul , et peut ce qu'il désire.
 De votre mère encor j'ignore les projets ;
 Mais elle est comme une autre au rang de vos sujets.
 Votre gloire est la sienne ; et de troubles lassée ,
 A vous rendre une épouse elle est intéressée.
 Son ame est noble et juste ; et jusques à ce jour
 Nulle mère à son sang n'a marqué tant d'amour.

A T R É E.

Non : ma mère insultait à ma douleur jalouse ;
 Et j'étais le jouet de mon indigne épouse.

I D A S.

A vos pieds dans ce temple elle doit se jeter ;
 Hippodamie enfin doit vous la présenter.
 Toutes deux hautement condamnent votre frère.

A T R É E.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère : (i)
 Je l'aimai, j'en rougis. . . . J'attendis dans Argos
 De ce funeste hymen ma gloire et mon repos.
 De toutes les beautés Erope est l'assemblage ;
 Les vertus de son sexe étaient sur son visage ;
 Et quand je la voyais , je les crus dans son cœur.
 Tu m'as vu détester et chérir mon erreur ;
 Et tu me vois encor flotter dans cet orage ,
 Incertain de mes vœux , incertain dans ma rage ;
 Nourrissant en secret un affreux souvenir,
 Et redoutant surtout d'avoir à la punir. (k)
 S'il est vrai qu'en ce temple à son devoir fidelle
 Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
 Du rival insolent qui m'ofait outrager ,
 Je puis éteindre encor la soif de me venger ;
 Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
 Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.
 Mais je veux que Thieste avant la fin du jour
 De son coupable aspect purge enfin ce séjour ;
 Qu'il respecte s'il peut cette paix si douteuse. . .
 Si l'on m'avait trompé , je la rendrais affreuse.

S C E N E

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

MEGARE, où courez-vous ? arrêtez, répondez.
 D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,
 Ma malheureuse épouse à mes bras arrachée
 Est toujours à ma vue indignement cachée ?
 D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux
 Cet objet adoré, cet objet odieux ?
 Cet objet criminel, autrefois plein de charmes,
 Qui devrait arroser mes genoux de ses larmes ?
 Ce seul prix de la paix que je daigne accorder,
 Ce prix que je m'abaisse encore à demander ?
 Quoi ! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître !

MEGARE.

Elle attend en tremblant son époux et son maître.
 Dans cet asile saint elle invoque à genoux
 La faveur de ses dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne. . . Apprenez qu'un refuge
 N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.
 Jusqu'à quand mon épouse, en son indigne effroi,
 Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi ?
 J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
 Ce mélange importun de leurs petites trames,

De secrets intérêts , de fourde ambition ,
De vanité , de fraude et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi , mais fans nul artifice ;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma feule justice ;
Que l'humble repentir parle avec vérité ,
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez ; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

M E G A R E .

J'en connais l'importance : elle la fait assez.

A T R É E .

Il y va de la vie ; allez , obéissez.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUROPE, THIESTE.

EUROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,
 J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
 C'est donc toi qui me rends à ce jour que je hais !
 Thieste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous fefait trop d'outrage.

EUROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
 Empoisonner des jours que vous rendiez heureux !

EUROPE.

Nous heureux ! nous, cruel ! ah, dans mon sort funeste,
 Le bonheur est-il fait pour Europe et Thieste ?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EUROPE.

Ravisseur de ma foi,
 Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
 Thieste, il t'a donné des droits inviolables ;
 Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui , je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
 Sans horreur avec toi je ne faurais rester ;
 Je ne puis soutenir la présence d'Atrée.

T H I E S T E .

La fatale entrevue est encor différée.

E R O P E .

Sous des prétextes vains , la reine avec bonté
 Ecarte encor de moi ce moment redouté.
 Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue ?

T H I E S T E .

Cette paix est promise , elle n'est point conclue.
 Mais j'aurai dans Argos encor des défenseurs ;
 Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

E R O P E .

Me préservent les cieux d'une nouvelle guerre !
 Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

T H I E S T E .

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité
 Je puis soustraire Erobe à son autorité.
 Il faut tout dire enfin ; c'est parmi le carnage
 Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

E R O P E .

Tu redoubles mes maux , ma honte , mon effroi ,
 Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.
 Thieste , garde-toi d'oser rien entreprendre
 Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THIESTE.

Lui, vous parler !... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous résolu ?

EROPÉ.

De n'être point à lui....

Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je vais donner mon ordre ; et mon fort en tout temps
Est d'arracher Eropé aux mains de nos tyrans.

SCÈNE II.

EROPÉ, MÉGARE.

MÉGARE.

AH ! Madame, le sang va-t-il couler encore ?

EROPÉ.

J'attends mon fort ici, Mégare, et je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible et quelle triste paix !
On borde de soldats le temple et le palais :
J'ai vu le fier Atrée ; il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble et l'agite.

E R O P E.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
 Mégare ! contre moi tout conspire aujourd'hui !
 Ce temple est un asile et je m'y réfugie.
 J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie ;
 J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
 Ont pour les criminels quand ils sont malheureux ,
 Que tant d'autres hélas ! n'auraient point éprouvée.
 Aux autels de nos dieux je me crois réservée ;
 Thieste m'y poursuit quand je veux m'y cacher ;
 Un époux menaçant vient encor m'y chercher ;
 Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine ,
 Soit que de son rival méditant la ruine ,
 Il exerce avec lui l'art de diffimuler.
 A son trône , à son lit il ose m'appeler.
 Dans quel état, grands Dieux ! quand le sort qui m'opprime
 Peut remettre en ses mains le gage de mon crime ,
 Quand il peut tous les deux nous punir sans retour ,
 Moi d'être une infidelle , et mon fils d'être au jour !

M E G A R E.

Puisqu'il veut vous parler , croyez que sa colère
 S'apaise enfin pour vous , et n'en veut qu'à son frère.
 Vous êtes sa conquête . . . il a su l'obtenir.

E R O P E.

C'en est fait, sous ses lois je ne puis revenir.
 La gloire de tous trois doit encor m'être chère ;
 Je ne lui rendrai point une épouse adultère ,

Je ne trahirai point deux frères à la fois.
 Je me donnais aux dieux , c'était mon dernier choix ;
 Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
 D'une ame faible et tendre en ses erreurs plongée.
 Je n'ai plus de refuge ; il faut subir mon fort ;
 Je suis entre la honte et le coup de la mort ;
 Mon cœur est à Thieste ; et cet enfant lui-même ,
 Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime ,
 Est le fatal lien qui m'unit malgré moi
 Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
 Mon destin me poursuit , il me ramène encore
 Entre deux ennemis dont l'un me déshonore ,
 Dont l'autre est mon tyran , mais un tyran sacré.

S C E N E I I I.

É R O P E , P O L E M O N , M E G A R E.

P O L E M O N.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux est entré ;
 Il s'apaise , il s'occupe avec Hippodamie
 De cette heureuse paix qui vous réconcilie.
 Elle m'envoie à vous. Nous connaissons tous deux
 Les transports violens de son cœur soupçonneux.
 Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire ,
 Il voit avec horreur un rival dans son frère.
 Persuadez Thieste , engagez-le à l'instant
 A chercher dans Micène un trône qui l'attend ;

A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence. (l)

E R O P E.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand , plus précieux !
Allez , digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;
J'admire vos vertus ; je cède à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse !
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur. . .
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

P O L E M O N.

Je retourne auprès d'elle ; et pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

S C E N E I V.

E R O P E , M E G A R E.

M E G A R E.

Vous le voyez , Atrée est terrible et jaloux ;
Ne vous exposez point à son juste courroux.

E R O P E.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais son injure ;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée , armé de son pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)

Ne me réduira point jusques à la faiblesse
De flatter , de tromper sa fatale tendresse. (*m*)
Je fus coupable assez sans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPÉ.

Ah ! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme est sous vos pas.

EROPÉ.

Je le fais ; mais n'importe.

Je connais mon danger ; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame , le voici.

EROPÉ.

Je commence à trembler :

Quoi ! c'est Atrée ! ô Ciel ! et j'ose lui parler.

SCÈNE V.

EROPÉ, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

*ATRÉE fait signe à ses gardes et à Mégare
de se retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue :
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

EROPÉ.

La lumière à mes yeux semble se dérober...

Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.

Levez le fer, frappez : une plainte offensante
 Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
 Je fais trop que sur moi vous avez tous les droits,
 Ceux d'un époux, d'un maître et des plus saintes lois :
 Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
 Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
 Quoique la violence ait ordonné mon sort,
 L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
 Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
 Dont la flamme embrasait l'Argolide et Micène ;
 Et puissent sous ma cendre, après tant de fureurs,
 Deux frères réunis oublier leurs malheurs !

A T R É E.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
 Je frémis de parler à qui me déshonore.
 Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux ;
 Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous ?

E R O P E.

Je ne veux rien pour moi.

A T R É E.

Si ma juste vengeance
 De Thieste et de vous eût égalé l'offense,
 Les pervers auraient vu comme je fais punir,
 J'aurais épouventé les siècles à venir.
 Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
 Vous pourriez défarmer cette main vengeresse ;
 Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
 Ecarter les serpens dont il est dévoré,

Dans ce cœur malheureux obtenir votre grâce,
 Y retrouver encor votre première place,
 Et me venger d'un frère en revenant à moi.
 Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
 Voici le temple même où vous fûtes ravie,
 L'autel qui fut fouillé de tant de perfidie,
 Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
 Où nos mains se joignaient . . . où je crus être aimé:
 Du moins vous étiez prête à former les promesses
 Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
 Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
 Et de haïr Thieste autant que je le hais.
 Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
 A tous deux en un mot, venez rendre justice.
 Je pardonne à ce prix : répondez-moi.

EROPÉ.

Seigneur,

C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
 La mort que j'attendais était bien moins cruelle
 Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.
 Je n'examine point si les dieux offensés
 Scellèrent mes sermens à peine commencés.
 J'étais à vous, sans doute, et mon père Euristhée
 M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
 Sans feinte et sans desseins, soumise à son pouvoir,
 Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
 Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
 A vous, à ma famille arracha votre épouse;

Et bientôt Euristhée, en terminant ses jours,
 Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
 Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
 De votre souvenir bannissait ma mémoire ;
 Que disputant un trône, et prompt à vous armer,
 Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer. . . .

A T R É E.

Je ne le devais pas . . . je vous aimai peut-être.
 Mais . . . Achevez, Erobe ; abjurez-vous un traître ?
 Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
 M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas ?

E R O P E.

Je ne faurais tromper ; je ne dois plus me taire.
 Mon destin pour jamais me livre à votre frère :
 Thieste est mon époux.

A T R É E.

Lui !

E R O P E.

Les dieux ennemis
 Eternisent ma faute en me donnant un fils.
 Vous allez vous venger de cette criminelle :
 Mais que le châtiment ne tombe que sur elle ;
 Que ce fils innocent ne soit point condamné.
 Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
 La mort entoure encor son enfance première ;
 Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
 Mais il est après tout le sang de vos aïeux ;
 Il est, ainsi que vous, de la race des dieux :

Seigneur, avec son père on vous réconcilie ;
 De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :
 Il suffit de la mère à votre inimitié.
 J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

A T R É E.

Rassurez-vous . . . le doute était mon seul supplice . . .
 Je crains peu qu'on m'éclaire . . . et je me rends justice . . .
 Mon frère en tout l'emporte . . . il m'enlève aujourd'hui
 Et la moitié d'un trône, et vous-même avec lui . . .
 De Micène et d'Erope il est enfin le maître.
 Dans sa postérité je le verrai renaître
 Il faut bien me soumettre à la fatalité
 Qui confirme ma perte et sa félicité.
 Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne,
 Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
 Aux ordres du destin je fais me conformer
 Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer
 Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse
 Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce.
 Je reconnais son fils pour son seul héritier
 Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
 Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même
 Vous tremblez.

E R O P E.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
 Ce passage inoui du courroux aux bontés,
 Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

A T R É E.

Ne vous alarmez point ; le ciel parle , et je cède.
 Que pourrais-je opposer à des maux sans remède ?
 Après tout , c'est mon frère et son front couronné
 A la fille des rois peut être destiné
 Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire ,
 Et de vous pardonner me préparer la gloire
 Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux ?

E R O P E .

Mon fils . . . est loin de moi . . . sous la garde des dieux.

A T R É E .

Quelque lieu qui l'enferme , il fera sous la mienne.

E R O P E .

Sa mère doit , Seigneur , le conduire à Micène.

A T R É E .

A ses parens , à vous , les chemins sont ouverts ;
 Je ne regrette rien de tout ce que je perds ;
 La paix avec mon frère en est plus assurée.
 Allez

E R O P E , *en partant.*

Dieux ! s'il est vrai . . . mais dois-je croire Atrée ?

SCÈNE VI.

ATRÉE *seul.*

ENFIN , de leurs complots j'ai connu la noirceur.
 La perfide , elle aimait son lâche ravisseur.
 Elle me fuit , m'abhorre , elle est toute à Thieste :
 Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste ;
 Ils jouissent en paix du fils qui leur est né ;
 Le vil enfant du crime au trône est destiné.
 Tu ne goûteras pas , race impure et coupable ,
 Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
 Par quel enchantement , par quel prestige affreux ,
 Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux !
 Polémon réprouvait l'excès de ma colère ;
 Une pitié crédule avait séduit ma mère ;
 On flattait leurs amours , on plaignait leurs douleurs ;
 On était attendri de leurs perfides pleurs ;
 Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses
 Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.
 Et je suis la victime et la fable à la fois
 D'un peuple qui méprise et les mœurs et les lois.
 Vous en allez frémir , Grèce légère et vaine ,
 Détestable Thieste , insolente Micène.
 Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur ,
 Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur. (n)
 Le voilà cet enfant , ce rejeton du crime . . .
 Je te tiens : les enfers m'ont livré ma victime ;

Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops,
 Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,
 Il fait rentrer ton sang, au gré de ma furie,
 Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.
 Le festin de Tantale est préparé pour eux,
 Les poisons de Médée en font les mets affreux.
 Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
 Je me plais aux accens de leurs voix expirantes ;
 Je favoure le sang dont j'étais affamé.
 Thieste, Elope, ingrats ! tremblez d'avoir aimé.

I D A S , *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu ? quels discours effroyables !
 Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables !

A T R É E.

Tu vois l'abyme affreux où le fort m'a conduit....
 Mon injure m'accable, et ma raison me fuit.
 Des fantômes sanglans ont rempli ma pensée,
 Des cris font échappés de ma bouche oppressée....
 Mon esprit égaré par l'excès des tourmens
 S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens....
 Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
 Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
 Je les repousse en vain.... ce cœur désespéré
 Est trop plein des serpens dont il est dévoré.

I D A S.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

A T R É E.

Enfers qui m'appellez, en est-il pour Atrée ?

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE à *Erope*.

JE ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
 Injurieux, terrible, et pourtant nécessaire.
 Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
 Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

EUROPE.

Ah ! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THIESTE.

Quoi ! je vous vois sans cesse à vous-même contraire ?

EUROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité
 Dispose en tous les temps du sang des Pélovides.
 Il voit qu'après un an de trouble, d'homicides,
 Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
 Un éternel oubli doit terminer leur cours.
 Nous ne pouvons enfin retourner en arrière ;
 Il ne peut renverser l'éternelle barrière
 Que notre hymen élève entre nous deux et lui.
 Mes destins ont vaincu ; je triomphe aujourd'hui.

Théâtre. Tome VI.

† Y

E R O P E.

Quel triomphe ! Etes - vous hors de sa dépendance ?
 Votre frère avec vous est - il d'intelligence ?
 Atrée en me parlant s'est - il bien expliqué ?
 Dans ses regards affreux n'ai - je pas remarqué
 L'égarement du trouble et de l'inquiétude ?
 Polémon de son ame a long - temps fait l'étude ;
 Il semble être peu sûr de sa sincérité.

T H I E S T E.

N'importe , il faut qu'il cède à la nécessité.
 C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
 Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

E R O P E.

Il est maître d'Argos ; nous sommes dans ses mains.

T H I E S T E.

Dans l'asile où je suis les dieux sont souverains. (o)

E R O P E.

Eh , qui nous répondra que ces dieux nous protègent ?
 Peut-être en ce moment les périls nous assiègent.

T H I E S T E.

Quels périls ? entre nous le peuple est partagé ,
 Et même autour du temple il est déjà rangé.
 Mes amis rassemblés arrivent de Micène ,
 Ils viennent adorer et défendre leur reine :
 Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours :
 Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours ;
 La reine et Polémon , dans ce temple tranquille ,
 Imposent le respect qu'on doit à cet asile.

ÉROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.

Pour la première fois la douceur en est pure.

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, ÉROPE, THIESTE,
POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

ENFIN donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté ?
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère,
Il approuve un hymen devenu nécessaire ;
Il y consent du moins : la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

Y 2

P O L E M O N.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défians,
 Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyans.
 Mon cœur vous est connu ; vous savez s'il fouhaite
 Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

H I P P O D A M I E.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.
 Nous l'attendons ici ; c'est de moi qu'il la prend ;
 Il doit me l'apporter. Il doit avec son frère
 Prononcer après moi ce serment nécessaire.

(à *Erope* et à *Thieste*.)

C'est trop se défier : goûtez entre mes bras
 Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
 Vous êtes arrivés par une route affreuse
 Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.
 Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
 Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
 Et je puis à la fin, sans rougir de ma joie,
 Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
 Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons,
 Confiez-moi ce fils, *Erope*, et j'en répons.

T H I E S T E.

Eh bien, s'il est ainsi, *Thieste* et votre fille
 Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.
 Vous, ma mère, et les dieux, vous ferez son appui,
 Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPÉ.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah! princesse, à quoi m'obligez-vous!

EROPÉ.

Va, dis-je, ne crains rien... sur vos sacrés genoux,
En présence des dieux, je mettrai sans alarmes
Ce dépôt précieux arrosé de mes larmes.

THIESTE.

C'est vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en répons.

THIESTE.

Voyez ce que vous hasardez.

POLEMÓN.

Je veillerai sur lui.

EROPÉ.

Soyez sa protectrice :

Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant...
Vous savez, belle Eropé, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE , EROPE , THIESTE , IDAS ,
POLEMON.

I D A S.

REINES , on vous attend. Atrée est à l'autel.

E R O P E.

Atrée ?

I D A S.

Il doit lui-même , en ce jour solennel ,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices ,
Immoler la victime , en offrir les prémices ;

(à *Erope.*)

Les goûter avec vous , tandis que dans ces lieux ,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux ,
Je dois faire apporter la coupe de ses pères ,
Ce gage auguste et saint de vos sermens sincères.
C'est à Thieste , à vous , de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

T H I E S T E.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire ,
Venir prendre sa mère , à l'autel nous conduire.
Il le devait.

I D A S.

Au temple , un devoir plus pressé ,
De ces devoirs communs , Seigneur , l'a dispensé.
Vous savez que les dieux font aux rois plus propices ,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.

Les rois des Argiens de ce droit font jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Elope... A côté d'un époux
 Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.
 Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée ;
 Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPÉ.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus... Le sang des Pélopidés,
 Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides. (p)

IDAS.

Non, Madame ; au courroux dont il fut possédé
 Par degrés à mes yeux le calme a succédé.

La paix est dans le cœur du redoutable Atrée :

Lui-même il veut remplir cette coupe sacrée

Que les prêtres des dieux porteront à l'autel

Où vous prononcerez le ferment solennel.

POLEMÓN.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,

De ce saint appareil, la pompe se découvre. (*)

Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,

Interdit, égaré...

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Elope et Thieste se mettent à un des côtés ; Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre ; on place la coupe sur la table. On voit venir de loin Atrée qui s'arrête à l'entrée de la scène.

SCÈNE IV et dernière.

Tous les personnages précédens , ATRÉE dans le fond.

HIPPODAMIE.

ÉCOUTEZ nos sermens.

Dieux qui rendez enfin dans ce jour salutaire
 Les peuples à leurs rois , les enfans à leur mère ,
 Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
 D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats ,
 Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
 Si le crime est ici , que cette coupe auguste
 En lave la souillure , et demeure à jamais
 Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.

(à Atrée.)

Approchez-vous , mon fils. D'où naît cette contrainte,
 Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi ,
 En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah ! bannissez , mes fils , ces soupçons téméraires ,
 Honteux entre des rois , cruels entre des frères.
 Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs ,
 Et de ce jour heureux corromprait les douceurs ;
 Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(à Polémon.)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE,

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez !

EROPÉ.

Ah ! Mégare,

Tu reviens sans mon fils !

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches soldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras....

EROPÉ.

On m'arrache mon sang !

MEGARE.

Interdite et tremblante,

Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.

Craignez tout.

EROPÉ.

Ah ! courons...

THIESTE.

Volons, sauvons mon fils...

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la scène.*)

EROPÉ.

Je meurs !

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécration Thieste,

Suis ton infame épouse, et l'enfant de l'inceste.

Je n'ai pu t'abreuver de ce sang criminel,

Mais tu le rejoindras.

Théâtre. Tome VI.

+ Z

THIESTE, *derrière la scène.*

Dieux ! c'est à votre autel...

Mais je l'avais fouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance !

Ciel qui la réservais ! implacable puissance !

Monstre que j'ai nourri, monstre de cruauté,

Achève, ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.

(on entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le*

tonnerre gronde.

Destin, tu l'as voulu ! c'est d'abyme en abyme

Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....

La foudre m'environne, et le soleil me fuit !

L'enfer s'ouvre ! ... je tombe en l'éternelle nuit.

Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,

Et mes derniers neveux m'égalèrent peut-être.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E S P E L O P I D E S.

E R O P E.

(a) P E U T - E T R E un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.

(b) Réparer vos erreurs et vaincre son courroux.

(c) T H I E S T E.

Epouse infortunée, et malheureuse mère !
Mais nul ne peut forcer sa prison volontaire ;
De cet asile saint rien ne peut la tirer.

(d) Que je résiste ou non, c'en est fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite ?

(e) Je me suis trop sans doute accusé devant elle.
Ce n'est pas vous du moins qui fûtes criminelle :
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Eropé entre ses bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête :
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête :
Je fus le seul coupable, et je ne le suis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irrésolus
M'ont assez reproché ma flamme et mon audace ;
A mon empressement le ciel même a fait grâce.

(f) A ce trouble éternel qui fuit le diadème.

(g) On condamne son crime ; il le doit expier ;
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.

(h) Mon cœur peut se tromper ; mais dans Hyppodamie
Je crains de rencontrer ma secrète ennemie.
Polémon n'est qu'un traître, et son ambition
Peut-être de Thieste armait la faction.

I D A S.

Tel est souvent des cours le manége perfide ;
 La vérité les fuit , l'imposture y réside :
 Tout est parti , cabale , injure ou trahison ;
 Vous voyez la discorde y verser son poison.
 Mais que craindriez-vous d'un parti sans puissance ?
 Tout n'est-il pas soumis à votre obéissance ?
 Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé ?
 Vous êtes maître ici.

A T R É E.

Je n'y suis pas vengé.
 J'y suis en proie , Idas , à d'étranges supplices.

(i) Non ; ma fatale épouse , entre mes bras ravie ,
 De sa place en mon cœur fera du moins bannie.

I D A S.

A vos pieds , dans ce temple , elle doit se jeter ;
 Hippodamie enfin doit vous la présenter.

A T R É E.

Pour Elope , il est vrai , j'aurais pu sans faiblesse
 Garder le souvenir d'un reste de tendresse ;
 Mais , pour éteindre enfin tant de ressentimens ,
 Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.
 Elope n'a point part au crime de mon frère.

(k) Fin du troisième acte , dans l'édition de 1775.

S C E N E I V.

H I P P O D A M I E , A T R É E , I D A S.

H I P P O D A M I E.

Vous revoyez , mon fils , une mère affligée ,
 Qui , toujours trop sensible et toujours outragée ,
 Revient vous dire enfin , du pied des saints autels ,
 Au nom d'Elope , au sien , des adieux éternels.

La malheureuse Elope a défuni deux frères ,
 Elle alluma les feux de ces funestes guerres.
 Source de tous les maux , elle fuit tous les yeux :
 Ses jours infortunés font confacrés aux dieux.
 Sa douleur nous trompait ; fes secrets facrifices
 De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
 Libre au fond de ce temple , et loin de fes amans ,
 Sa bouche a prononcé fes éternels fermens.
 Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
 Des murs du fanctuaire elle écarte Thieste ;
 Son criminel aspect eût fouillé ce féjour.
 Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.
 Vivez , régnerez heureux. . . . Ma carrière est remplie :
 Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
 Je devais cet exemple , au lieu de l'imiter. . . .
 Tout ce que je demande avant de vous quitter ,
 C'est de vous voir figner cette paix néceffaire ,
 D'une main qu'à mes yeux conduife un cœur sincère.
 Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
 Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
 Séparons-nous tous trois , fans que d'un feul murmure
 Nous faffions un moment foupirer la nature.

A T R É E.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
 Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras !
 Vos autels , je l'avoue , ont de grands privilèges. . . .
 Thieste les fouilla de fes mains sacrilèges. . . .
 Mais de quel droit Elope ose-t-elle y porter
 Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter ?
 Par des vœux plus sacrés elle me fut unie :
 Voulez-vous que deux fois elle me foit ravie ,
 Tantôt par un perfide , et tantôt par les dieux ?
 Ces vœux fi mal conçus , ces fermens odieux ,
 Au roi comme à l'époux font un trop grand outrage.
 Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
 Ces lieux faits pour votre âge , au repos confacrés ,
 Habités par ma mère en feront honorés.

Mais Erobe est coupable en suivant votre exemple :
 Erobe m'appartient , et non pas à ce temple.
 Ces dieux , ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi ,
 Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.
 Est-ce donc Polémon , ou mon frère , ou vous-même ,
 Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême ?
 Vous êtes-vous tous trois en secret accordés
 Pour détruire une paix que vous me demandez ?
 Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense ;
 Et si l'on me trahit , qu'on craigne ma vengeance.

H I P P O D A M I E.

Vous interprétez mal une juste pitié
 Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
 Votre mère pour vous , du fond de ces retraites ,
 Forma toujours des vœux , tout cruel que vous êtes.
 Entre Thieste et vous , Erobe sans secours ,
 N'avait plus que le ciel . . . il était son recours.
 Mais , puisque vous daignez la recevoir encore ,
 Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore ,
 Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
 Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter ,
 Elle doit en effet chérir votre clémence :
 Je puis me plaindre à vous , mais son bonheur commence.
 Cette auguste retraite , asile des douleurs ,
 Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs ,
 Convenable à moi seule , à mon sort , à mon âge ,
 Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
 Vous l'aimez , c'est assez. Sur moi , sur Polémon ,
 Vous conceviez , mon fils , un injuste soupçon.
 Quels amis trouvera ce cœur dur et sévère ,
 Si vous vous défiez de l'amour d'une mère ?

A T R É E.

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés.
 Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés
 N'auraient point soutenu le poids insupportable.
 Oui , j'aime encore Erobe ; elle n'est point coupable.

Oubliez mon courroux ; c'est à vous que je doi
 Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
 Puisque Erobe en ce temple , à son devoir fidelle ,
 A fui d'un ravisseur l'audace criminelle ,
 Je peux lui pardonner ; mais qu'en ce même jour
 De son fatal aspect il purge ce séjour.
 Je vais presser la fête , et je la crois heureuse :
 Si l'on m'avait trompé . . . je la rendrais affreuse.

H I P P O D A M I E à Idas.

Idas , il vous consulte ; allez et confirmez
 Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

S C E N E V.

H I P P O D A M I E seule.

D I S P A R A I S S E Z enfin , redoutables présages ,
 Pressentimens d'horreur , effrayantes images ,
 Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
 La race de Tantale a vaincu son dessein ;
 Elle en a détourné la terrible influence.

S C E N E VI.

H I P P O D A M I E , E R O P E.

H I P P O D A M I E.

E N F I N , votre bonheur passe votre espérance.
 Ne pensez plus , ma fille , aux funèbres apprêts
 Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.
 Laissez là ces bandeaux , ces voiles de tristesse ,
 Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
 Il n'est ici de rang ni de place pour vous
 Que le trône d'un maître , et le lit d'un époux.
 Dans tous vos droits , ma fille , heureusement rentrée ,
 Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
 Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits ;
 D'un pas plus assuré marchez vers le palais ;

Sur un front plus ferein posez le diadème :
Atrée est rigoureux , violent , mais il aime.
Ma fille , il faut régner.

E R O P E .

Je suis perdue ah , Dieux !

H I P P O D A M I E .

Qu'entends - je , et quel nuage a couvert vos beaux yeux ?
N'éprouverai - je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte , et du calme à l'orage ?

E R O P E .

Ma mère ! j'ose encore ainsi vous appeler ,
Et de trône et d'hymen cessez de me parler ,
Ils ne font point pour moi je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez , Madame , à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée et Thieste , et mon cœur.
Vous me rendez au jour , le jour m'est en horreur.
Un dieu cruel , un dieu me fuit et nous rassemble ,
Vous , vos enfans et moi , pour nous frapper ensemble.
Ne me consolez plus ; craignez de partager
Le sort qui me menace , en voulant le changer
C'en est fait.

H I P P O D A M I E .

Je me perds dans votre destinée ;
Mais on ne verra point Eropé abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous consoler.

E R O P E .

Ah ! qui protégez - vous ?

H I P P O D A M I E .

Où voulez - vous aller ?

Je vous suis.

E R O P E .

Que de soins pour une criminelle !

H I P P O D A M I E .

Le fût - elle en effet , je ferai tout pour elle.

(l) Après ce vers, *Polémon* ajoutait, dans l'édition de 1775 :

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée, et de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec persévérance,
Adoucit de son fils la sombre violence ;
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance :
Le salut de vos jours dépend de son absence.

(m) N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître :
Le fort en est jeté.

MEGARE.

Princesse, il va paraître ;

Vous n'avez qu'un moment.

EROPPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme est sous vos pas.

EROPPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCÈNE V.

EROPPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, après avoir fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.

JE la vois interdite, éperdue, &c.

(n) Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Cessez, filles du Styx, cessez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale :
Sur Thieste et sur moi venez vous acharner.
Paraissez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

S C E N E V I I.

A T R É E , P O L E M O N , I D A S.

A T R É E.

ID A S , exécutez ce que je vais prescrire.

Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire,

C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer

Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.

La paix est préférable à l'amour d'une femme ;

Ainsi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.

Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits. . . .

Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

P O L E M O N.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,

N'être point en effet inspiré par la haine !

A T R É E , *en sortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

P O L E M O N.

Oui, je crains pour tous deux.

Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.

Que de ton feu sacré quelque faible étincelle

Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.

Du bonheur de l'Etat fais l'auguste lien.

Nature, tu peux tout ; les conseils ne font rien.

(o)

E R O P E.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

T H I E S T E.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

(p) Voici les dernières scènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jusqu'ici.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les suivez pas ?

POLEMON.

Non, je reste en ces lieux,
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces fermens me tiennent en contrainte.
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte ;
Vous devez y veiller : je dois compte au Sénat
Des fuites de la paix qu'il donne à cet Etat.
Ayez soin d'empêcher que tous ces fatellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux ? Et vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi ;
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'est m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne ; on l'outrage ; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS.

Il n'oserait : fachez, s'il a de tels desseins,
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.
Osez - vous accuser le roi d'être parjure ?

POLEMON.

Il a diffimulé l'excès de son injure ;
Il garde un froid silence ; et depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a fouillé ma patrie :
La race de Pélops tient de la barbarie.

Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

I D A S.

Oui ; mais depuis , Seigneur , dans son ame ulcérée ,
Ainsi que parmi nous , j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé ,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux ; déjà des sacrifices ,
Dans ce moment heureux , on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

P O L E M O N .

Achevons notre ouvrage ; entrons , la porte s'ouvre ;
De ce saint appareil la pompe se découvre. (a)
La reine avec Erobe avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis ,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

S C E N E V.

Tous les personnages précédens , A T R É E dans le fond.

P O L E M O N .

J E vois venir Atrée ; et voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.

(Atrée se place derrière l'autel.)

H I P P O D A M I E .

Vous les écouterez , Dieux souverains du monde ,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde ,
Vous les voulez finir ; et la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion

(a) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Erobe et Thieste se mettent à un des côtés. Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre.

Qui rend, après des jours de fang et de misère,
 Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
 Si du trône des cieus vous ne dédaignez pas
 D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
 Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
 Si le crime est ici, que cette coupe auguste
 En lave la fouillure, et demeure à jamais
 Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.

(à Atrée.)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
 Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

A T R É E.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
 En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.
 Des foldats de Micène il a mandé l'élite.

T H I E S T E.

Je veux que mes fujets se rangent à ma suite;
 Je les veux pour témoins de mes fermens sacrés,
 Je les veux pour vengeurs, si vous vous parjurez.

H I P P O D A M I E.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
 Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
 Tout doit être oublié: la plainte aigrit les cœurs;
 Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs:
 Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(à Polémon.)

Donnez-moi cette coupe.

M E G A R E *accourant.*

Arrêtez !

E R O P E.

Ah! Mégare,
 Tu reviens sans mon fils !

M E G A R E, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches foldats
 Ont faisi cet enfant dans mes débiles bras.

E R O P E.

Quoi! mon fils malheureux!

M E G A R E .

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

T H I E S T E .

Ah ! mon frère , est-ce ainsi que ta foi
Se confève à nos dieux , à tes sermens , à moi ? . . .
Ta main tremble en touchant à la coupe sacrée ! . . .

A T R É E .

Tremble encor plus , perfide , et reconnais Atrée.

E R O P E .

Dieux ! quels maux je ressens ! ô ma mère ! ô mon fils ! . . .
Je meurs !

(elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thieste.)

P O L E M O N .

Affreux soupçons , vous êtes éclaircis.

A T R É E .

Tu meurs , indigne Erobe , et tu mourras , Thieste.
Ton détestable fils est celui de l'inceste ;
Et ce vase contient le fang du malheureux :
J'ai voulu de ce fang vous abreuver tous deux.

(la nuit se répand sur la scène , et on entend le tonnerre.)

A T R É E tire son épée.

Ce poison m'a vengé ; glaive , achève . . .

T H I E S T E .

Ah , barbare !

Tu mourras avant moi . . . la foudre nous sépare.

*(les deux frères veulent courir l'un sur l'autre , le poignard
à la main ; Polémon et Idas les désarment.)*

A T R É E .

Crains la foudre et mon bras ; tombe , perfide , et meurs !

H I P P O D A M I E .

Monstres , sur votre mère épuisez vos fureurs :

Mon sein vous a portés, je suis la plus coupable.
*(elle embrasse Érope, et se laisse tomber auprès d'elle sur une
 banquette : les éclairs et le tonnerre redoublent.)*

T H I E S T E.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable :
 Va, je finis la mienne.
(il se tue.)

A T R É E.

Attends, rival cruel....
 Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel ;
 Je porterai ma haine au fond de ces abymes,
 Nous y disputerons de malheurs et de crimes.
 Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
 O Tantale ! ô mon père ! est fait pour tes enfans.
 Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître ;
 Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

N O T E.

(1) Vers de Timoléon de M. de la Harpe.

Fin des Note et Variantes.

Donnez-moi vous à portée, je suis plus coupable.
(elle s'arrête et se laisse tomber en arrière de la porte)
L'instinct: les choses et les personnes.

IRENE

Je ne puis l'arracher à ses tourments:
C'est la seule raison.
Attendez, j'ai écrit...
Le jour lui, l'écrit m'ouvre un nouveau monde;
Je porterais mes mains au fond de ces abysses;
Nous y discuterons de malheurs et de crimes.
L'absence des solistes, se sont ces tourments,
O France! ô mon pays! est-ce tout ça-chien.
Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître;
Et mes derniers vœux m'agiteront peut-être.

NOTES

(1) Vers de Tinoche de M. de la Harpe.

Les des Notes de Vernet.

IRENE,

I R E N E ,

T R A G E D I E .

Représentée, pour la première fois, le
16 mars 1778.

Théâtre. Tome VI.

† Aa

L E T T R E

D E

M. D E V O L T A I R E

A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 1778.

M E S S I E U R S ,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres et respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur et noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'académie de la Crusca, de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je consultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère,

qui , fans me nommer , vous propofait mes doutes ; et lorsque je commentai le grand *Corneille* , j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos* , qui vous les communiqua. Vous les examinâtes ; et cette édition de *Corneille* femble être aujourd'hui regardée comme un livre classique pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter , et pour fuivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleffe passe pour incorrigible , et moi, Messieurs , je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge , mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble , dit-on , la menacer.

Racine , celui de nos poètes qui approcha le plus de la perfection , ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de *Boileau* et de *Patru* : aussi c'est ce véritablement grand homme qui nous enseigna , par son exemple , l'art difficile de s'exprimer

toujours naturellement , malgré la gêne prodigieuse de la rime ; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation ; d'employer toujours le mot propre souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui* , dit si bien *Pétrone* : il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance , cette harmonie continue qui nous manquait absolument , ce charme secret et inexprimable , égal à celui du quatrième livre de *Virgile* ; cette douceur enchanteresse qui fait que quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d'une de ses pièces , un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a pros crit chez tous les gens de goût , et malheureusement chez eux seuls , ces idées gigantesques et vides de sens , ces apostrophes continuelles aux dieux , quand on ne fait pas faire parler les hommes ; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce , débités dans un style sauvage ; ces épithètes fausses et inutiles ; ces idées obscures , plus obscurément rendues ; ce style aussi dur que négligé , incorrect et barbare ; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de son grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur *Boileau* a donné ce précepte :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul *Racine*, depuis *Andromaque* jusqu'au chef-d'œuvre d'*Athalie*. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. *Cheminais*, *Massillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de *Racine*. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

charmant de la vertu , cet aimable *Fénélon* votre autre confrère , tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées , et si cher à la postérité par ses persécutions mêmes , forma sa prose élégante sur la poésie de *Racine* , ne pouvant l'imiter en vers : car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder ; et quand les plus éloquens et les plus savans hommes , les sublimes *Bossuet* , les touchans *Fénélon* , les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français , ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science , dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de *Racine* , sont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction , sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour , et sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse , tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore , et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré , Messieurs ; c'est par vos soins que depuis quelques années les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin devenues de véritables pièces

d'éloquence. Le goût de la faine littérature s'est tellement déployé, qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages suspendre vos jugemens, et partager vos suffrages ainsi que ceux du public.

Je sens combien il est peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oser arrêter un moment vos regards sur un des fruits dégénérés de ma vieillesse. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, et adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Messieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décisions souveraines sur l'éclat éternel qu'il fut donner à cette langue française peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos assemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur *Corneille* et sur *Shakespeare*. Je rougis de joindre ensemble ces deux noms: mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu
de

de Paris cette incroyable dispute. On s'appuie de l'opinion de madame *Montagu*, estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa patrie une passion si pardonnable. Elle préfère *Shakespeare* aux auteurs d'Iphigénie et d'Athalie, de Polyeucte et de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette supériorité; et ce livre est écrit avec la force d'enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakespeare*, échappés à la grossièreté de son siècle. Elle met *Shakespeare* au-dessus de tout, en faveur de ces morceaux qui sont en effet naturels et énergiques, quoique défigurés presque toujours par une familiarité basse. Mais est-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout *Virgile*, ou de *Lycophron* à tout *Homère*?

On a représenté, Messieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, et dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale jusqu'à la mer qui sépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on fasse le même honneur à une seule pièce de *Shakespeare*, et alors nous pourrons disputer.

Qu'un chinois vienne nous dire: „ Nos tragédies composées sous la dynastie des *Yuen* font encore nos délices après cinq

„ cents années. Nous avons sur le théâtre des
 „ scènes en prose, d'autres en vers rimés,
 „ d'autres en vers non rimés. Les discours
 „ de politique et les grands sentimens y sont
 „ interrompus par des chansons, comme dans
 „ votre Athalie. Nous avons de plus des
 „ forciers qui descendent des airs sur un
 „ manche à balai, des vendeurs d'orviétan
 „ et des gilles qui, au milieu d'un entretien
 „ sérieux, viennent faire leurs grimaces, de
 „ peur que vous ne preniez à la pièce un
 „ intérêt trop tendre qui pourrait vous attris-
 „ ter. Nous faisons paraître des fayetiers avec
 „ des mandarins, et des fosfoyeurs avec des
 „ princes, pour rappeler aux hommes leur
 „ égalité primitive. Nos tragédies n'ont ni
 „ exposition, ni nœud, ni dénouement. Une
 „ de nos pièces dure cinq cents années, et
 „ un payfan qui est né au premier acte est
 „ pendu au dernier. Tous nos princes parlent
 „ en crocheteurs, et nos crocheteurs quel-
 „ quefois en princes. Nos reines y prononcent
 „ des mots de turpitude qui n'échapperaient
 „ pas à des revendeuses entre les bras des
 „ derniers des hommes, &c. &c. „

Je leur dirais : Messieurs, jouez ces pièces
 à Nankin; mais ne vous avisez pas de les
 représenter aujourd'hui à Paris ou à Florence,

quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris, qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec justice quelques défauts de la belle tragédie de *Cinna* et ceux de *Rodogune*. Tout n'est pas toujours ni bien dessiné, ni bien exprimé dans ces fameuses pièces, je l'avoue. Je suis même obligé de vous dire, Messieurs, que cette dame spirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorsque je vous consultai sur le commentaire de *Corneille*. Je me suis entièrement rencontré avec elle dans les justes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'est toujours en admirant son génie que j'ai remarqué ses écarts. Eh, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans ses bonnes pièces, et ceux de *Shakespeare* dans tous ses ouvrages !

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie sublime, qui sont restées à l'Europe ? (car il ne faut pas parler des autres,) c'est d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur ; de s'être permis quelques raisonnemens que la tragédie ne peut admettre ; de s'être asservi dans presque toutes ses pièces à l'usage de son temps,

d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus infipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies passions, excepté dans la pièce espagnole du Cid; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modèle en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne surtout pour avoir trop négligé sa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées; et l'on joue Cinna et Polyeucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruffie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakespeare*? Vous le savez, Messieurs; tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce sont, comme dit M. de Fontenelle dans ses Mondes, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre; mais *Shakespeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais? ce qu'on a fait en France; se corriger.

Madame *Montagu* condamne dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans *Esther* et dans *Athalié*. Il est beau, sans doute, à une dame de réprover cette passion universelle qui fait régner son sexe; mais qu'elle examine cette *Bérénice* tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuse. Que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que mademoiselle *Gaussin*, alors je réponds que madame *Montagu* versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de *Bérénice*, qu'on se fait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe? la seule magie du style de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui*.

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes, et la délicatesse de la langue française, voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué

que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères, et dans son style; c'est ce qu'on a dit de *Virgile*; mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre française, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup *Brumoy*, parce que *Brumoy*, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poëte grec la préférence sur le poëte français. Mais si elle savait que *Brumoy* traduit le grec très-infidèlement; si elle savait que, *vous y serez, ma fille*, n'est pas dans Euripide; si elle savait que *Clytemnestre* embrasse les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la française (quoique *Brumoy* ose supposer le contraire), enfin si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchanteresse qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* seul, alors madame *Montagu* changerait de sentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *ressemble à un jeune amant qui a du courage : et pourtant l'Iphigénie est une des meilleures tragédies françaises.* Je lui dirais : et pourtant, Madame, elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau siècle de *Louis XIV*, ce siècle, notre gloire, notre modèle et notre désespoir. Si nous avons été indignés contre madame de *Sévigné* qui écrivait si bien, et qui jugeait si mal ; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire *que la mode d'aimer Racine, passera comme la mode du café* : jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendrissement que la centième lecture d'*Iphigénie* vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins senti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime et de la mesure, au point de ne pas laisser échapper une seule ligne, un seul mot qui sente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'est à ce coin que sont marqués

le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté surmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun amusement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois se proposaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carroufels étaient-ils si faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes, n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur ame languirait assoupie?

Il est donc bien étrange, et j'ose dire bien barbare, de vouloir ôter à la poésie ce qui la distingue du discours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la paresse et l'impuissance de faire des vers rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Insérer dans une tragédie des scènes entières en prose, c'est l'aveu d'une impuissance encore plus honteuse.

Il est bien certain que les Grecs ne placèrent les Muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers des obstacles. Ne supprimez donc point ces obstacles, Madame ; laissez subsister les barrières qui séparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan et de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Arioste*, les *Tasse*, qui se sont soumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,

De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aisément les pensées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité passent dans le cœur de madame *Montagu*, et que je sois destiné à convertir *divisos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les Anglais n'ont-ils pas assez de dissensions chez eux ? et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous ? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher ?

Hélas ! Messieurs , permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakespeare* avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'anglais *Shakespeare* , comme à l'espagnol *Caldéron* ; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque , cet amour propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays , et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacon* , aux *Kepler* , aux *Copernic* , sans même y mêler d'abord aucune émulation ! Que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée* , le restaurateur et la victime de la raison en Italie , ce premier maître de la philosophie , que *Descartes* eut le malheur de ne citer jamais ! Nous sommes tous à présent les disciples de *Newton* : nous le remercions d'avoir seul

trouvé et prouvé le vrai systême du monde ; d'avoir seul enseigné au genre-humain à voir la lumière ; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de *Daniel* et l'*Apocalypse*.

Nous admirons dans *Locke* la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; et nous n'avons rien à pardonner à *Locke*. N'en ferions-nous pas autant pour *Shakespeare*, s'il avait ressuscité l'art des *Sophocles*, comme madame *Montagu*, ou son traducteur ose le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. de *la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal ce que tout le monde sent : que *Shakespeare* est un fauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre se contente de ses grands hommes en tant de genres : elle a assez de gloire. La patrie du *Prince noir* et de *Newton* peut se passer du mérite des *Sophocle*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Timothée* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient toujours remplies par des successeurs dignes

d'eux ; que les siècles à venir égalent le grand siècle de *Louis XIV* , et qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble , très-obéissant , et très-obligé ferviteur et confrère , &c.

N O T E.

(*) Le P. Brumoy, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses ; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe ; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse ; et comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant déceimment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un romain n'a pu l'affujettir,
Autre aussi qu'un romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.

Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,
 Et je la vengerai, si je puis, de Pharfale.
 Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
 Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de César, protégée, secourue, vengée par lui, et qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, et dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple; et finisse enfin par lui dire: *Adieu, César, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué: *comme autre qu'un romain n'a pu asservir Rome, autre qu'un romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienéances, à la nature, à la raison, et même aux règles de la poésie, qui veulent que tout soit clair, et que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées? Mais dites-moi surtout pourquoi vous n'avez jamais marqué, par la moindre acclamation, votre juste contentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque*, dans une situation encore plus douloureuse que celle de *Cornélie*.

Je confie à tes soins mon unique trésor.
 Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector....
 Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
 Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace:
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
 Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
 Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine et si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares même des écoles,

tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque*. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre ?

Cet homme de bon sens et de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du Saint-Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous aperçûmes, à la vérité, que ces figures colossales étaient bien mal dessinées ; mais enfin elles étaient colossales, et cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits ; ils respiraient la bienfaisance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions ; mais la modestie et la bienfaisance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit garçon, qui accompagne les discours injurieux d'un geste méprisant, et qui surtout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier ; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour et la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouis, et qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.

P E R S O N N A G E S.

NICEPHORE , empereur de Constantinople.

IRENE , femme de *Nicéphore*.

ALEXIS COMNENE , prince de Grèce.

LEONCE , père d'*Irène*.

MEMNON , attaché au prince *Alexis*.

ZOÉ , favorite , suivante d'*Irène*.

Un officier de l'empereur.

Gardes.

*La scène est dans un salon de l'ancien palais
de Constantin.*

IRENE,

I R E N E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

I R E N E , Z O É .

I R E N E .

Q U E L changement nouveau , quelle sombre terreur
Ont écarté de nous la cour et l'empereur ?
Au palais des sept tours une garde inconnue
Dans un silence morne étonne ici ma vue ;
En un vaste désert on a changé la cour.

Z O É .

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.
La cour n'est pas long-temps le bruyant assemblage
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés ,
Trompeurs foulagemens des cœurs infortunés ;
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos Etats assemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être ; et ces fiers Mufulmans ,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs ,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore ,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

Théâtre. Tome VI.

† C c

I R E N E.

De ses chagrins secrets, qu'il veut dissimuler,
 Je connais trop la cause; elle va m'accabler.
 Je fais par quels soupçons sa dureté jalouse,
 Dans son inquiétude outrage son épouse.
 Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,
 D'un esprit défiant détestables flatteurs,
 Trafiquant du mensonge et de la calomnie,
 Et couvrant la vertu de leur ignominie.
 Quel emploi pour César! et quels soins douloureux!
 Je le plains, je gémis... il fait deux malheureux...
 Ah! que n'ai-je embrassé cette retraite austère
 Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père!
 Il a fui pour jamais l'illusion des cours,
 L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,
 La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
 De se faire à soi-même une guerre éternelle,
 Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur!
 Je montai sur le trône au faite du malheur.
 Aux yeux des nations victime couronnée,
 Je pleure devant toi ma haute destinée;
 Et je pleure surtout ce fatal souvenir
 Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
 Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

Z O É.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie
 Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté
 Le sentiment honteux dont il est tourmenté :

Il le cache au vulgaire , à sa cour , à lui-même ;
Il fait vous respecter , et peut-être il vous aime.
Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.
Que craignez-vous ? (a)

I R E N E .

Le ciel , Alexis et mon cœur.

Z O É .

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride ,
Tout entier à la gloire , au devoir qui le guide ,
Sert l'empereur et vous sans vous inquiéter ,
Fidelle à ses sermens jusqu'à vous éviter ,

I R E N E .

Je fais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne saurais m'en plaindre.

Z O É .

Il a par la victoire
Raffermit cet empire ébranlé dès long-temps.

I R E N E .

Ah ! j'ai trop admiré ses exploits éclatans :
Sa gloire de si loin m'a trop intéressée.
César aura surpris au fond de ma pensée
Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher ,
Et qu'un époux , un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître :
Des antiques Césars nous avons reçu l'être ;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis ,
C'est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :

C'est avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité,
Ce fantôme effrayant subjuga ma famille;
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs :
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde ;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher,
De moi-même en pleurant j'ofai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible ;
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai... Ce mot te fait assez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ses vertus appris à l'apaiser :
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre ;
Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible et blessé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

I R E N E , Z O É , M E M N O N .

I R E N E .

En bien, en liberté puis-je voir votre maître?
 Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
 Parmi les courtifans qu'il approche de lui?

M E M N O N .

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
 Dérober les chagrins de son ame abattue.
 Je ne suis point compté parmi les courtifans,
 De ses desseins secrets superbes confidens :
 Du conseil de César on me ferme l'entrée.
 Commandant de sa garde à la porte sacrée,
 Militaire oublié par ses maîtres altiers,
 Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,
 J'ai seulement appris que le brave Comnène
 A quitté dès long-temps les bords du Boristhène,
 Qu'il vogue vers Byfance, et que César troublé
 Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

I R E N E .

Alexis, dites-vous?

M E M N O N .

Il revole au Bosphore.

I R E N E .

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore!
 Revenir sans son ordre!

M E M N O N.

On l'assure , et la cour
 S'alarme , se divise et tremble à son retour. (*b*)
 Il a brisé , dit-on , l'honorable esclavage
 Où l'empereur jaloux retenait son courage ;
 Il vient jouir ici des honneurs et des droits
 Que lui donnent son rang , sa naissance et nos lois.
 C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
 Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
 Et qui de bouche en bouche armant les factions ,
 Vont préparer Byfance aux révolutions.
 Pour moi je fais assez quel parti je dois prendre,
 Quel maître je dois suivre , et qui je dois défendre.
 Je ne consulte point nos ministres , nos grands ,
 Leurs intérêts cachés , leurs partis différens ,
 Leurs fausses amitiés , leurs indiscrettes haines :
 Attaché fans réserve au pur sang des Comnènes ,
 Je le fers , et surtout dans ces extrémités ;
 Memnon fera fidelle au sang dont vous fortez.
 Le temps ne permet pas d'en dire davantage. . . .
 Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QU'A-T-IL osé me dire ? et quel nouveau danger ,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger ?
Il ne s'explique point : je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre :
Je le connais ; le sang d'assez près nous unit.
Contre nos courtisans exhalant son dépit ,
Il détesta toujours leur frivole insolence ,
Leurs animosités qui partagent Byfance ,
Leurs tristes vanités que fuit le déshonneur ;
Mais son esprit altier hait surtout l'empereur.
D'Alexis , en secret , son cœur est idolâtre ;
Et s'il en était cru , Byfance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelque un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère
S'échappe en vous parlant , et peint son caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient. . . . César est irrité :
Le courtisan surpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Byfance incertaine ,
Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine ,

Troublent l'empire entier par leurs divisions.
 Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
 Des discours de Memnon que veux-tu que j'espère ?
 Il commande au palais une garde étrangère :
 D'Alexis, en secret, est-il le confident ?
 Que je crains d'Alexis le retour imprudent !
 Les desseins du Sénat, des peuples le délire,
 Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire !
 Que je me crains surtout dans ma juste douleur !
 Je consulte en tremblant le secret de mon cœur :
 Peut-être il me prépare un avenir terrible :
 Le ciel, en le formant, l'a rendu trop sensible.
 Si jamais Alexis en ce funeste lieu,
 Trahissant ses sermens.... Que vois-je ? juste Dieu !

S C E N E I V.

I R E N E, A L E X I S, Z O É.

A L E X I S.

DAIGNEZ souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...
 Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
 Un cœur à qui le mien se doit sacrifier,
 Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
 Le destin me ravit la grandeur souveraine ;
 Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irène....
 Dans l'Orient soumis mes services rendus
 M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus ;
 Mais

Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore ,
 La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
 Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux ,
 Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux .
 Aujourd'hui Trébifonde entre nos mains remise ,
 Les Scythes repouffés , la Tauride conquise ,
 Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé .
 Le prix de mes travaux était d'être exilé !
 Le suis-je encor par vous ? n'osez-vous reconnaître
 Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître ?

I R E N E .

Prince, que dites-vous ? dans quel temps, dans quels lieux,
 Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?
 Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée ,
 La barrière éternelle entre nous élevée ,
 Nos devoirs , nos sermens , et surtout cette loi
 Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi .
 Pour calmer de César l'injuste défiance ,
 Il vous aurait suffi d'éviter ma présence .
 Vous n'avez pas prévu ce que vous hafardez .
 Vous me faites frémir : Seigneur, vous vous perdez .

A L E X I S .

Si je craignais pour vous , je ferais plus coupable ;
 Ma présence à César ferait plus redoutable .
 Quoi donc ? suis-je à Byfance ? est-ce vous que je vois ?
 Est-ce un sultan jaloux qui vous tient sous ses lois ?
 Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie ,
 Qu'un despote , un barbare achète en Circassie ,

Théâtre. Tome VI.

† D d

Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,
A jamais invisible au reste des mortels ?

César a-t-il changé , dans sa sombre rudesse ,
L'esprit de l'Occident et les mœurs de la Grèce ?

I R E N E.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi ,
Vous le savez assez , tout est changé pour moi.

A L E X I S.

Hors mon cœur ; le destin le forma pour Irène :
Il brave des Césars la puissance et la haine.
Il ne craindrait que vous ! Quoi ! vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès ,
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue ,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue ?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux (c)
Dès qu'on l'a fait César , et qu'il est votre époux ?
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste ,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste ?

I R E N E.

Il est mon souverain.

A L E X I S.

Non : il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne ; et le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne , s'il peut , de ses sévères mains
Cet empire , autrefois l'empire des Romains ,

Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébifonde,
 Transporta Constantin pour le malheur du monde,
 Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
 Qu'il règne, s'il le faut; je n'en suis point jaloux:
 Je le suis de vous seule, et jamais mon courage
 Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
 Vous cachez des malheurs dont vos pleurs font garans;
 Et les usurpateurs font toujours des tyrans.
 Mais si le ciel est juste, il se souvient peut-être
 Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

I R E N E.

Trop vains regrets! je suis esclave de ma foi.
 Seigneur, je l'ai donnée: elle n'est plus à moi.

A L E X I S.

Ah! vous me la deviez.

I R E N E.

Et c'est à vous de croire
 Qu'il ne m'est pas permis d'en garder la mémoire.
 Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

S C E N E V.

I R E N E, A L E X I S, Z O É, un garde.

L E G A R D E.

SEIGNEUR, César vous mande.

A L E X I S.

Il me verra: sortez.

D d 2

(à Irène.)

Il me verra, Madame ; une telle entrevue
 Ne doit point alarmer votre ame combattue.
 Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
 A son rang comme au mien je fais ce que je doi.
 Rentrez dans vos foyers tranquille et rassurée.

(il sort.)

S C E N E V I.

I R E N E , Z O É.

I R E N E.

DE quel faifissement mon ame est pénétrée !
 Que je fens à la fois de faiblesse et d'horreur !
 Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
 Que veut-il ? Va, Zoé, commande que sur l'heure
 On parcoure en secret cette triste demeure,
 Ces sept affreuses tours qui, depuis Constantin,
 Ont de tant de héros vu l'horrible destin.
 Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

Z O É.

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.
 Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux
 Vous condamne peut-être, et vous proscriit tous deux.
 Parmi tant de dangers, que prétendez-vous faire ?

I R E N E.

Garder à mon époux ma foi pure et sincère,

Vaincre un fatal amour , (si son feu rallumé
Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé)
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine ,
(Si la force est possible à la faiblesse humaine)
Ne point combattre en vain mon devoir et mon fort ,
Et ne déshonorer ni mes jours , ni ma mort.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E.

A L E X I S , M E M N O N .

M E M N O N .

OUI, vous êtes mandé ; mais César délibère.
 Dans son inquiétude il consulte , il diffère ,
 Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
 Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;
 Mais nous avons le temps de nous parler encore.
 Ce falon qui conduit à ceux de Nicéphore
 Mène aussi chez Irène , et je commande ici.
 Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci ;
 Je les ai préparés. Si cette cour inique
 Osaient lever sur vous le glaive despotique ,
 Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux
 Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
 Au premier mouvement notre vaillante escorte
 Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;
 Et les autres armés sous un habit de paix ,
 Inconnus à César , emplissent ce palais.
 Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
 Dans ce château funeste il met sa confiance :
 Là , dans un plein repos , d'un mot ou d'un coup d'œil,
 Il condamne à l'exil , aux tourmens , au cercueil.

Il ose me compter parmi les mercenaires ,
De son caprice affreux ministres fanguinaires :
Il se trompe . . . Seigneur, quel secret embarras ,
Quand j'ai tout disposé , semble arrêter vos pas ?

A L E X I S.

Le remords . . . Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue ,
Ma naissance , mon rang , la faveur du Sénat ,
Tout me criait : Venez , montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse ,
Ma passion fatale , entraînaient ma jeunesse ;
Je venais opposer la gloire à la grandeur ,
Partager les esprits et braver l'empereur . . .
J'arrive , et j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?
La honte est attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

M E M N O N.

La honte ! elle est pour vous de servir sous un maître.

A L E X I S.

J'ose être son rival : je crains le nom de traître.

M E M N O N.

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur ,
Disputez-lui l'empire , et foyez son vainqueur.

A L E X I S.

Crois-tu que le Bosphore , et la superbe Thrace ,
Et ces Grecs inconstans serviraient tant d'audace ?

Je fais que les États sont pleins de sénateurs
 Attachés à ma race , et dont j'aurais les cœurs :
 Ils pourraient soutenir ma sanglante querelle :
 Mais le peuple ?

M E M N O N .

Il vous aime : au trône il vous appelle.
 Sa fougue est passagère , elle éclate à grand bruit :
 Un instant la fait naître , un instant la détruit.
 J'enflamme cette ardeur ; et j'ose encor vous dire
 Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
 Paraissez seulement , mon Prince , et vous ferez
 Du Sénat et du peuple autant de conjurés.
 Dans ce palais sanglant , séjour des homicides ,
 Les révolutions furent toujours rapides.
 Vingt fois il a suffi pour changer tout l'État
 De la voix d'un pontife , ou du cri d'un soldat.
 Ces soudains changemens sont des coups de tonnerre
 Qui dans des jours fereins éclatent sur la terre.
 Plus ils sont imprévus , moins on peut échapper
 A ces traits dévorans dont on se sent frapper.
 Nous avons vu passer ces ombres fugitives ,
 Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives ,
 Tombant du haut du trône en l'éternel oubli ,
 Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
 Il est temps qu'à Byfance on reconnaisse un homme
 Digne des vrais césars , et des beaux jours de Rome.
 Byfance offre à vos mains le souverain pouvoir.
 Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :

Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
 Décorés de la pourpre et du sceptre d'un maître ;
 Au temple de Sophie un prêtre les sacrait ,
 Et Byfance à genoux soudain les adorait.
 Ils avaient moins que vous d'amis et de courage ;
 Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage ,
 Recueillez les débris de leurs sceptres brifés :
 Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez. (d)

A L E X I S.

Ami, tu me connais : j'ose tout pour Irène :
 Seule elle m'a banni, seule elle me ramène ;
 Seule sur mon esprit encore irrésolu
 Irène a conservé son pouvoir absolu.
 Rien ne me retient plus : on la menace, et j'aime.

M E M N O N.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
 Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
 L'attendrez-vous encore ?

A L E X I S.

Oui, je lui répondrai.

M E M N O N.

Déjà paraît sa garde : elle m'est confiée.
 Si de votre ennemi la haine étudiée
 A conçu contre vous quelques secrets desseins ,
 Nous servons sous Comnène, et nous sommes romains.
 Je vous laisse avec lui.

(il se retire dans le fond, et se met à la tête de la garde.)

S C E N E - I I.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS;
MEMNON, *Gardes au fond.*

N I C E P H O R E.

PRINCE, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi ;
Mais quand César commande , il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

A L E X I S.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire ;
Et j'ai pu , sans faillir , remplir la volonté
D'un corps auguste et faint, et par vous respecté.

N I C E P H O R E.

Je le protégerai tant qu'il sera fidelle ;
Soyez-le , croyez-moi : mais puisqu'il vous rappelle ,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.
Vous n'avez plus d'excuse : et si vers le Bosphore
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore ,

Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté.
 Vous ne le ferez pas avec impunité. . . .
 Voilà ce que César a prétendu vous dire.

A L E X I S.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire ,
 Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous ,
 Seigneur , pourront fléchir ce violent courroux.
 Ils connaissent mon nom , mon rang et mon service ;
 Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
 Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
 Que de vos ennemis mon bras a délivrés ;
 Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
 Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

N I C E P H O R E.

Vous osez le prétendre ?

A L E X I S.

Un simple citoyen

L'oserait , le devrait ; et mon droit est le sien ,
 Celui de tout mortel , dont le fort qui m'outrage
 N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage :
 C'est le droit d'Alexis ; et je crois qu'il est dû
 Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu ,
 Au sang dont sa valeur a payé votre gloire ,
 Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
 Le sang de Nicéphore autrefois inconnu ,
 Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

N I C E P H O R E.

Je connais votre race, et plus votre arrogance.
 Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
 N'obéirez-vous point ?

A L E X I S.

Non, Seigneur.

N I C E P H O R E.

C'est assez.

*(il appelle Memnon à lui par un signe, et lui donne un billet
 dans le fond du théâtre.)*

Servez l'empire et moi, vous qui m'obéissez.
(il sort.)

S C E N E I I I.

A L E X I S, M E M N O N.

M E M N O N.

MO I, servir Nicéphore !

A L E X I S, *après avoir observé le lieu où il se trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
 Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

M E M N O N.

Voyez.

A L E X I S, *après avoir lu une partie du billet de sang froid.*

Dans son conseil l'arrêt était porté !

Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !

Il se flattait qu'en maître il condamnait Comnène.

Il a signé ma mort.

M E M N O N.

Il a signé la sienne.

D'esclaves entouré , ce tyran ténébreux ,
Ce despote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;
Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie et de la servitude !
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelans
Pensent régner sans lois , et parler en sultans !
Mais achevez , lisez cet ordre impitoyable.

A L E X I S , *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable :
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai ? Memnon !

M E M N O N.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

A L E X I S.

O Ciel ! . . . de tes projets Irène est-elle instruite ?

M E M N O N.

Elle en peut soupçonner et la cause et la suite :
Le reste est inconnu.

A L E X I S.

Gardons de l'affliger ,
Et surtout , cher ami , cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte ;
Mais c'est quand on fera ma victoire ou ma perte.

M E M N O N.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

A L E X I S.

Sont-ils prêts à marcher ?

Seigneur, n'en doutez pas :

Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.

Croyez que l'amitié, le zèle et le courage

Sont d'un plus grand service en ces périls pressans

Que tous ces bataillons payés par des tyrans.

Je les vois avancer vers la porte Sacrée :

L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.

Du peuple soulevé j'entends déjà les cris.

A L E X I S.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :

Le fort en est jeté. Prévenons Nicéphore.

(*aux soldats.*)

Venez, braves amis, dont mon destin m'honore,

Sous Memnon et sous moi vous avez combattu ;

Combattez pour Irène, et vengez sa vertu.

Irène m'appartient, je ne puis la reprendre

Que dans des flots de sang et sous des murs en cendre :

Marchons sans balancer.

S C E N E I V.

A L E X I S , I R E N E , M E M N O N .

I R E N E .

O u courez-vous ? ô Ciel !

Alexis , arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
 Demeurez , rendez-vous à mes soins légitimes ;
 Prévenez votre perte , épargnez-vous des crimes.
 Au seul nom de révolte on me glace d'effroi :
 On me parle du sang qui va couler pour moi.
 Il ne m'est plus permis dans ma douleur muette
 De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
 Mon père en ce moment par le peuple excité
 Revient vers ce palais qu'il avait déserté.
 Le pontife le fuit , et , dans son ministère ,
 Du dieu que l'on outrage atteste la colère.
 Ils vous cherchent tous deux dans ces périls pressans.
 Seigneur , écoutez-les.

A L E X I S .

Irène , il n'est plus temps :
 La querelle est trop grande , elle est trop engagée.
 Je les écouterai quand vous ferez vengeance.

S C E N E V.

I R E N E *seule.*

IL me fuit ! que deviens-je ? ô Ciel , et quel moment !
 Mon époux va périr ou frapper mon amant !
 Je me jette en tes bras , ô Dieu qui m'as fait naître ,
 Toi qui fis mon destin , qui me donnas pour maître
 Un mortel respectable et qui reçut ma foi ,
 Que je devais aimer , s'il se peut , malgré moi.
 J'écoutai ma raison : mais mon ame infidelle ,
 En voulant t'obéir , se souleva contre elle.
 Conduis mes pas , soutiens cette faible raison ,
 Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison ;
 Rends la paix à l'empire aussi-bien qu'à moi-même.
 Conserve mon époux ! commande que je l'aime !
 Le cœur dépend de toi : les malheureux humains
 Sont les vils instrumens de tes divines mains.
 Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore !
 Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore ,
 Si d'autres sentimens me sont encor permis ,
 Dieu , qui fais pardonner , veille sur Alexis ! (e)

SCENE

S C E N E V I.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

I L S font aux mains : rentrez.

I R E N E.

Et mon père ?

Z O É.

Il arrive ;

Il fend les flots du peuple , et la foule craintive
 De femmes , de vieillards , d'enfans qui dans leurs bras
 Poussent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
 Le pontife sacré par un secours utile
 Aux bleffés , aux mourans en vain donne un asile.
 Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
 Les vaincus échappés à ce combat cruel.
 Ne vous exposez point à ce peuple en furie.
 Je vois tomber Byfance , et périr la patrie
 Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
 Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.
 Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

I R E N E.

Non , Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
 Non : je ne dois point vivre en nos murs embrasés ,
 Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

Fin du second acte.

Théâtre. Tome VI.

† Ee

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

VO T R E unique parti , Madame , était d'attendre
 L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
 Une scythe aurait pu , dans les rangs des foldats ,
 Appeler les dangers et chercher le trépas ;
 Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages ,
 La dureté des mœurs a produit ces usages.
 La nature a pour nous établi d'autres lois :
 Soumettons-nous au fort ; et , quel que soit son choix ,
 Acceptons , s'il le faut , le maître qu'il nous donne.
 Alexis en naissant touchait à la couronne ;
 Sa valeur la mérite ; il porte à ce combat
 Ce grand cœur et ce bras qui défendit l'État ;
 Surtout en sa faveur il a la voix publique.
 Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique ,
 Autant elle chérit un héros opprimé.
 Il vaincra , puisqu'on l'aime.

I R E N E.

Eh , que fert d'être aimé ?
 On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
 Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime ,

D'interroger mon cœur , et d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement ;
Quel sang a pu couler , quelles sont les victimes ,
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.
Ils sont tous mon ouvrage !

Z O É.

A vos justes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite sacrée
Où sa triste vertu se cachait ignorée.
C'est pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde : il rentre pour sa fille
Dans ce même palais où régna sa famille.
Vous trouverez en lui les consolations
Que le destin refuse à vos afflictions.
Jetez-vous dans ses bras.

I R E N E.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurai-je mérité que cet effort insigne
Le ramène à sa fille en ce cruel séjour ?
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

S C E N E I I.

I R E N E, L E O N C E, Z O É.

I R E N E.

EST-CE vous qu'en ces lieux mon désespoir contemple ?
 Soutien des malheureux , mon père ! mon exemple !
 Quoi ! vous quittez pour moi le séjour de la paix !
 Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

L E O N C E.

Les murs de Constantin font un champ de carnage.
 J'ignore , grâce aux cieux , quel étonnant orage ,
 Quels intérêts de cour , et quelles factions
 Ont enfanté soudain ces désolations.
 On m'apprend qu'Alexis , armé contre son maître ,
 Avec les conjurés avait osé paraître.
 L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait ;
 L'autre que devant lui son empereur fuyait.
 On croit César blessé : le combat dure encore ,
 Des portes des sept tours au canal du Bosphore :
 Le tumulte , la mort , le crime est dans ces lieux.
 Je viens vous arracher de ces murs odieux.
 Si vous avez perdu dans ce combat funeste
 Un empire , un époux , que la vertu vous reste.
 J'ai vu trop de Césars en ce sanglant séjour
 De ce trône avili renversés tour à tour. . . .
 Celui de Dieu , ma fille , est seul inébranlable.

I R E N E.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable ;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon fort.

S C E N E I I I.

I R E N E , L E O N C E , Z O É , M E M N O N , Suite.

M E M N O N.

IL n'est plus de tyran : c'en est fait , il est mort ;
Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colère ,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire ,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.

(*s'approchant.*)

Madame , Alexis règne ; à mes vœux tout conspire.
Un seul jour a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ses mains le trône des Césars ,
Qu'il rappelle la paix , à vos pieds il m'envoie ,
Interprète et témoin de la publique joie.
Pardonnez si sa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous,
Je vole à l'hippodrome , au temple de Sophie ,
Aux états assemblés , pour sauver la patrie.

Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le héros de Byfance , et fon libérateur.

(*il fort.*)

S C E N E I V.

I R E N E , L E O N C E , Z O É.

I R E N E.

QUE dois-je faire ? ô Dieu !

L E O N C E.

Croire un père et le fuivre.

Dans ce féjour de fang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécration à la poftérité.

Je fais que Nicéphore eut trop de dureté :

Mais il fut votre époux. Respectez fa mémoire

Les devoirs d'une femme , et furtout votre gloire.

Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous

De venger par le fang le fang de votre époux :

Ce n'est qu'un droit barbare , un pouvoir qui fe fonde

Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.

Mais c'est un crime affreux , qui ne peut s'expier ,

D'être d'intelligence avec le meurtrier.

Contemplez votre état : d'un côté fe présente

Un jeune audacieux de qui la main fanglante

Vient d'immoler fon maître à fon ambition :

De l'autre est le devoir , et la religion ,

Le véritable honneur , la vertu , Dieu lui-même.

Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;

C'est vous que j'en veux croire ; écoutez votre cœur.

I R E N E.

J'écoute vos conseils ; ils sont justes , Seigneur :
 Ils sont sacrés ; je fais qu'un respectable usage
 Prescrit la folitude à mon fatal veuvage.
 Dans votre asile saint je dois chercher la paix
 Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.
 J'ai trop besoin de fuir, et ce monde que j'aime,
 Et son prestige horrible . . . et de me fuir moi-même.

L E O N C E.

Venez donc , cher appui de ma caducité :
 Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
 Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
 Des consolations pour une ame inquiète.
 J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
 Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin.
 Je vais tout préparer . . . Jurez à votre père ,
 Par le Dieu qui m'amène, et dont l'œil vous éclaire ,
 Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
 Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

I R E N E.

Ces devoirs , il est vrai , peuvent sembler austères :
 Mais s'ils sont rigoureux , ils me sont nécessaires.

L E O N C E.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

I R E N E.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ? (f)

Je fais que j'aurais dû vous demander pour grâce
 Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embrasse.
 Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,
 Dans le port avec vous il faut tout oublier.
 J'ai haï ce palais, lorsqu'une cour flatteuse
 M'offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse.
 Quand il est teint de sang, je le dois détester.
 Eh, quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter ?
 Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
 Je lui vais obéir, je vais vous satisfaire ;
 J'en fais entre vos mains un ferment solennel. . . .
 Je descends de ce trône, et je marche à l'autel.

L E O N C E.

Adieu : souvenez-vous de ce ferment terrible.

(*il sort.*)

S C E N E V.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

QUEL est ce joug nouveau qu'à votre cœur sensible
 Un père impose encore en ce jour effrayant ?

I R E N E.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ferment ;

Oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.

Je change de prison ; je change de supplice.

Toi qui, toujours présente à mes tourmens divers,

Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,

Partageas

Partageas tant d'ennuis et de douleurs secrètes,
Oferas-tu me fuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être ensevelis ?

Z O É.

Les miens dans tous les temps vous font assujettis.
Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage :
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens si brillans, si courts et si trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous serviez sous un maître ;
Et quand vous êtes libre, et que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'instant dans la captivité !
Les usages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient sous un joug tyrannique.

I R E N E.

Je porterai ma chaîne. . . . Il ne m'est plus permis
D'ofer m'intéresser aux destins d'Alexis :
Je ne puis respirer le même air qu'il respire.
Qu'il soit à d'autres yeux le sauveur de l'empire,
Qu'on chérisse dans lui le plus grand des Césars,
Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards.
Il n'est qu'un parricide ! Et mon ame est forcée
A chasser Alexis de ma triste pensée.
Si dans la solitude où je vais renfermer
Des sentimens secrets trop prompts à m'alarmer,
Je me ressouvenais qu'Alexis fut aimable. . . .
Qu'il était un héros. . . je serais trop coupable.

Théâtre. Tome VI.

† Ff

Va , ma chère Zoé , va presser mon départ :
 Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard.
 Je vais trouver soudain le pontife et mon père ,
 Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.
 (*en voyant Alexis.*)

Ciel !

S C E N E V I.

IRENE , ALEXIS, Gardes qui se retirent après avoir
 mis un trophée aux pieds d'Irène.

A L E X I S.

JE mets à vos pieds en ce jour de terreur
 Tout ce que je vous dois ; un empire , et mon cœur.
 Je n'ai point disputé cet empire funeste ;
 Il n'était rien sans vous. La justice céleste
 N'en devait dépouiller d'indignes souverains
 Que pour le rétablir par vos augustes mains.
 Réglez , puisque je règne : et que ce jour commence
 Mon bonheur et le vôtre , et celui de Byfance.

I R E N E.

Quel bonheur effroyable ! Ah , Prince , oubliez-vous
 Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

A L E X I S.

Oui , je veux de la terre effacer sa mémoire , (g)
 Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
 Que l'empire romain , dans sa félicité ,
 Ignore s'il régna , s'il a jamais été.

Je fais que ces grands coups , la première journée ,
 Font murmurer la Grèce et l'Asie étonnée :
 Il s'élève soudain des censeurs , des rivaux ;
 Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux ;
 On finit par aimer leur puissance établie.
 Qu'on sache gouverner , Madame , et tout s'oublie.
 Après quelques momens d'une juste rigueur
 Que l'intérêt public exige d'un vainqueur ,
 Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie
 Fit adorer Auguste à la terre asservie.

I R E N E .

Alexis ! Alexis ! ne nous abusons pas :
 Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas ;
 Le sang crie : il s'élève , il demande justice.
 Meurtrier de César , suis-je votre complice ?

A L E X I S .

Ce sang sauvait le vôtre , et vous m'en punissez !
 Qui ? moi ! je suis coupable à vos yeux offensés !
 Un despote jaloux , un maître impitoyable ,
 Grâce au seul nom d'époux , est pour vous respectable ?
 Ses jours vous sont sacrés ! et votre défenseur
 N'était donc qu'un rebelle , et n'est qu'un ravisseur !
 Contre votre tyran quand j'osais vous défendre
 A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

I R E N E .

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
 Les malheureux combats de mes sens déchirés ,

F f 2

Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,
 Son cœur et ses parens formèrent l'espérance
 De couler de ses ans l'inaltérable cours
 Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours :
 Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
 A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

A L E X I S.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

I R E N E.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

A L E X I S.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
 Un respect insensé pour un usage antique,
 Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
 Méprisé des Césars, et surtout des vainqueurs !

I R E N E.

Nicéphore au tombeau me retient asservie :
 Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

A L E X I S.

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,
 Vous vengez Nicéphore, et me donnez la mort !

I R E N E.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire.
 Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

A L E X I S.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
 Et vous vous obstinez à tant de cruauté !

Que m'offrirait de pis la haine et la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

I R E N E.

A moi-même, Alexis.

A L E X I S.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous fortez,
A vos fujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même et vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, Madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il méprise la cour, et si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître et son vengeur.

F f 3

S C E N E V I I.

I R E N E, A L E X I S, Z O É.

Z O É.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père ,
 Le ministre du Dieu qui règne au sanctuaire ,
 Sont prêts à vous conduire , hélas ! selon vos vœux ,
 A cet auguste asile heureux ou malheureux.

I R E N E.

Tout est prêt : je vous suis . . .

A L E X I S.

Et moi je vous devance ;

Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence ,
 M'affurer à leurs yeux du prix de mes travaux ,
 Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

S C E N E V I I I.

I R E N E *seule.*

QUE vais-je devenir ? comment échapperai-je
 Au précipice horrible , au redoutable piège
 Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?
 Mon amant a tué mon époux et mon roi !
 Et sur son corps sanglant cette main forcenée
 Ose allumer pour moi les flambeaux d'hymenée !
 Il veut que cette bouche , aux marches de l'autel ,
 Jure à son meurtrier un amour éternel !

Oui , grand Dieu , je l'aimais , et mon ame égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.

Que voulez-vous de moi , dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne , amant que je chéris :
Me forcez-vous au crime ? et voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

Fin du troisième acte.

A C T E I V .

S C E N E P R E M I E R E .

I R E N E , Z O É .

Z O É .

Q U O I ! vous n'avez osé , timide et confondue ,
 D'un père et d'un amant soutenir l'entrevue ?
 Ah ! Madame ! en secret auriez-vous pu sentir
 De ce départ fatal un juste repentir ?

I R E N E .

Moi !

Z O É .

Souvent le danger dont on bravait l'image
 Au moment qu'il approche étonne le courage.
 La nature s'effraie , et nos secrets penchans
 Se réveillent dans nous , plus forts et plus puissans.

I R E N E .

Non , je n'ai point changé ; je suis toujours la même ;
 Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
 Il est vrai , je n'ai pu dans ce fatal moment
 Soutenir les regards d'un père et d'un amant :
 Je ne pouvais parler. Tremblante , évanouie ,
 Le jour se refusait à ma vue obscurcie :
 Mon sang s'était glacé ; sans force et sans secours ,
 Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
 Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?
 Soutiendrai-je la vie , hélas ! qu'on ma rendue ?

Si Léonce paraît , je sens couler mes pleurs ;
 Si je vois Alexis , je frémis et je meurs :
 Et je voudrais cacher à toute la nature
 Mes sentimens , ma crainte , et les maux que j'endure.
 Ah ! que fait Alexis ?

Z O É.

Il veut en souverain
 Vous replacer au trône , et vous donner sa main.
 A Léonce , au pontife il s'expliquait en maître :
 Dans ses emportemens j'ai peine à le connaître.
 Il ne souffrira point que vous osiez jamais
 Disposer de vous-même , et sortir du palais.

I R E N E.

Ciel , qui lis dans mon cœur , qui vois mon sacrifice ,
 Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

Z O É.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

I R E N E.

Tu les connais ; plains-moi : ne me condamne pas.
 Tout ce que peut tenter une faible mortelle
 Pour se punir soi-même , et pour régner sur elle ,
 Je l'ai fait , tu le fais ; je porte encor mes pleurs
 Au Dieu dont la bonté change , dit-on , les cœurs.
 Il n'a point exaucé mes plaintes assidues ;
 Il repousse mes mains vers son trône étendues ;
 Il s'éloigne.

Z O É.

Et pourtant , libre dans vos ennuis ,
Vous fuyez votre amant.

I R E N E.

Peut-être je ne puis.

Z O É.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

I R E N E.

En voulant l'étouffer , l'allumerais-je encore ?

Z O É.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

I R E N E.

Non , jamais Alexis ne fera mon époux.

Z O É.

Eh bien , si dans la Grèce un usage barbare ,
Contraire à ceux de Rome , indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars ,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts ,
Cette loi rigoureuse , est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer ?

I R E N E.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

Z O É.

Ainsi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez , belle Irène , enterrer votre vie !

I R E N E.

Je ne fais où je vais ! . . . humains ! faibles humains !
Régions-nous notre sort ? est-il entre nos mains ? (*h*)

SCÈNE II.

I R E N E , L E O N C E , Z O É.

L E O N C E.

MA fille , il faut me fuivre et fuir en diligence
 Ce féjour odieux fatal à l'innocence.
 Cessez de redouter , en marchant sur mes pas ,
 Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
 Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible ,
 Un mot au nom du ciel est une arme terrible ;
 Et la religion qui leur commande à tous
 Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
 Mon cilice , qu'un prince avec dédain contemple ,
 L'emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.
 Vos honneurs avec moi plus sûrs et plus constans
 Des volages humains feront indépendans ;
 Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
 Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
 Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner.
 C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

I R E N E.

Je vous l'ai déjà dit , sans regret je le quitte.
 Le nouveau César vient ; je pars , et je l'évite.

(elle sort.)

L E O N C E.

Je ne vous quitte pas.

S C È N E I I I.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'EN est trop ; arrêtez.

Pour la dernière fois, père injuste, écoutez ;
 Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie ,
 Et qui pour votre fille a prodigué sa vie ,
 Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés ,
 Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
 Le souverain sacré des autels de Sophie ,
 Dont la cabale altière à la vôtre est unie ,
 Contre moi vous seconde , et croit impunément
 Ravir au nom du ciel Irène à son amant.
 Je vous ai tous servis , vous , Irène et Byfance :
 Votre fille en était la juste récompense ,
 Le seul prix qu'on devait à mon bras , à ma foi ,
 Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
 Mon cœur vous est ouvert , et vous savez si j'aime.
 Vous venez m'enlever la moitié de moi-même ,
 Vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux ,
 D'une main paternelle aviez formé nos nœuds ;
 Vous par qui tant de fois elle me fut promise ,
 Vous me la ravissez lorsque je l'ai conquise ! (i)
 Lorsque je l'ai sauvée , et vous , et tout l'État !
 Mortel trop vertueux , vous n'êtes qu'un ingrat.

Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache !
 Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.
 Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,
 Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

L E O N C E.

Ne foyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.
 Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
 Méritez vos succès. . . . Ecoutez-moi, Seigneur ;
 Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
 Je n'ai point déserté ma retraite profonde
 Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,
 Aux passions des grands, à leurs vœux emportés :
 Je ne puis qu'annoncer de dures vérités ;
 Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire :
 Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
 Vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir
 Le crime et les dangers où vous voulez courir.
 Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
 De nation féroce et du monde abhorrée,
 De climat si sauvage, où jamais un mortel
 D'un pareil sacrilège osât fouiller l'autel.
 Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie :
 „ Tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;
 „ N'épouse point sa veuve. „ Ou si de cette voix
 Vous osez dédaigner les éternelles lois,
 Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,
 Teint du sang d'un époux, et de celui d'un père :
 Frappez. . . .

A L E X I S , *en se détournant.*

Je ne le puis . . . et malgré mon courroux ,
 Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
 La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?
 Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?
 Et regretterez-vous votre persécuteur
 Pour élever la voix contre un libérateur ? (*k*)
 Tendre père d'Irène ! hélas ! foyez mon père !
 D'un juge sans pitié quittez le caractère ;
 Ne sacrifiez point et votre fille et moi
 Aux superstitions qui vous servent de loi.
 N'en faites point une arme odieuse et cruelle ;
 Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
 Dans ce cœur malheureux qui veut vous révéler ,
 Et que votre vertu se plaît à déchirer.
 Tant de sévérité n'est point dans la nature :
 D'un affreux préjugé laissez là l'imposture ;
 Cessez . . .

L É O N C E .

Dans quelle erreur votre esprit est plongé !
 La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

A L E X I S .

Vous disputez , Léonce , et moi je suis sensible.

L É O N C E .

Je le suis comme vous le ciel est inflexible.

A L E X I S .

Vous le faites parler ; vous me forcez , cruel ,
 A combattre à la fois et mon père et le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irène
 Que n'en a répandu l'ambition romaine.
 La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
 Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager ;
 Je briserai l'autel défendu par vous-même ,
 Cet autel, en tout temps , rival du diadème ,
 Ce fatal instrument de tant de passions ,
 Chargé par nos aïeux de l'or des nations ,
 Cimenté de leur sang , entouré de rapines.
 Vous me verrez , ingrat, sur ces vastes ruines ,
 De l'hymen qu'on réproûve rallumer les flambeaux
 Au milieu des débris , du sang et des tombeaux.

L E O N C E.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême ,
 Alors qu'elle est sans frein , s'abandonne elle-même !
 Je vous plains de régner !

A L E X I S.

Je me suis emporté ;
 Je le sens, j'en rougis. Mais votre cruauté,
 Tranquille en me frappant , barbare avec étude,
 Insulte avec plus d'art et porte un coup plus rude.
 Retirez-vous, fuyez.

L E O N C E.

J'attendrai donc , Seigneur,
 Que l'équité m'appelle , et parle à votre cœur.

A L E X I S.

Non , vous n'attendrez point : décidez tout à l'heure
 S'il faut que je me venge , ou s'il faut que je meure.

Voilà mon fang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir ; il est plus fort que vous.

(*il sort.*)

S C È N E I V.

A L E X I S *seul.*

Q U E son fort est heureux ! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours infensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais font tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis !
Quoi ! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un scythe, un germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux,
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête !
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête ;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer ! (1)
Entrons.

S C È N E

SCÈNE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

EH bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.

Léonce et le pontife épouvantent son cœur :

Leur voix sainte et funeste y porte la terreur.

Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,

Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.

Des murs de ce palais ils osent l'arracher.

Une triste retraite à jamais va cacher

Du reste de la terre Irène abandonnée.

Des veuves des Césars telle est la destinée.

On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,

Un soldat sacrilège, un ennemi des cieux,

Si, voulant abolir ces usages sinistres,

De la religion vous braviez les ministres.

L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux

De ne point écouter un imprudent courroux,

De la laisser remplir ces devoirs déplorables

Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où suis-je ! . . . j'ai cru n'en avoir plus.

A moi, Gardes, venez.

S C E N E V I.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, et les Gardes.

ALEXIS.

MES ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne forte.
Qu'on soit armé par-tout ; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi ;
Qui de nous est César, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souviennne.

(à Memnon.)

Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briser en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent ;
Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité,
Qu'éloigné de sa fille et réduit au silence
Il ne séduise plus les peuples de Byfance.
Que cet ardent pontife au palais soit gardé.
Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,
Qui fera plus docile à ma voix souveraine.
Constantin, Théodose en ont trouvé sans peine.
Plus criminels que moi dans ce triste séjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

MEMNON. (*m*)

César, y pensez-vous ? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, est pourtant respectable.
Il est de ces vertus que, forcés d'estimer,
Même en les détestant, nous tremblons d'opprimer.
Eh, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offense ?

ALEXIS.

Non, j'y suis résolu. . . . je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, et ma gloire. . . il manque le bonheur.
Je succombe, en régnant, au destin qui m'outrage.
Secondez mes transports : achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E .

A L E X I S , M E M N O N .

M E M N O N .

O U I , quelquefois fans doute il est plus difficile
 De s'assurer chez soi d'un fort pur et tranquille
 Que de trouver la gloire au milieu des combats
 Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
 Je vous l'ai dit , Irène en sa juste colère
 Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

A L E X I S ,

Mais quoi ! laisser près d'elle un maître impérieux
 Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux !
 Qui , lui faisant surtout un crime de me plaire ,
 Et tournant à son gré ce cœur souple et sincère ,
 Gouvernant sa faiblesse , et trompant sa candeur ,
 Va changer par degré sa tendresse en horreur !
 Je veux régner sur elle ainsi que sur Byfance ,
 La couvrir des rayons de ma toute-puissance ;
 Et que ce maître altier , qui veut donner la loi ,
 Soit aux pieds de sa fille , et la serve avec moi.

M E M N O N .

Vous vous trompiez , César : j'ai prévu vos alarmes ;
 Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
 C'en est fait , je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai fervi :
 J'ai faisi ce vieillard ; et César, qui soupire ,
 Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
 Mais après cette injure auriez-vous espéré
 De ramener à vous un esprit ulcéré ?
 Eh , pourquoi consulter dans de telles alarmes
 Un vieux foldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher et sage ami , que tes yeux éclairés
 Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
 Que tu connais ce cœur si contraire à foi-même ,
 Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime ,
 Aveugle en son courroux , prompt à se démentir ,
 Né pour les passions et pour le repentir !

(*Memnon sort.*)

SCÈNE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
 Jugez si mon amour a mérité sa haine ,
 Si je voulais en maître , en vainqueur , en César ,
 Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.

Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
 Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;
 Je n'insulterai point à ces préventions
 Que le temps enracine au cœur des nations.
 Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
 Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
 Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
 Avec simplicité la main de nos aïeux ;
 N'admettant pour garant de la foi qu'on se donne
 Que deux amis, un prêtre et le ciel qui pardonne ;
 C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
 Est-il indigne d'elle ? inspire-t-il l'horreur ?
 Dites-moi par pitié si son ame agitée
 Aux offres que je fais recule épouvantée ;
 Si mon profond respect ne peut que l'indigner ;
 Enfin si je l'offense en la faisant régner.

Z O É.

Ce matin , je l'avoue , en proie à ses alarmes ,
 Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :
 Mais depuis que Léonce ici vous a parlé ,
 L'œil fixe , le front pâle , et l'esprit accablé ,
 Elle garde avec nous un farouche silence ;
 Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
 De ce remords puissant qui combat ses désirs ;
 Ses yeux n'ont plus de pleurs et sa voix de soupirs.
 De son dernier affront profondément frappée ,
 De Léonce et de vous toute entière occupée ,

A nos empressemens elle n'a répondu
 Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu ;
 Ne pouvant repouffer de sa sombre pensée
 Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas ! elle vous aime, et sans doute me craint.
 Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
 Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre,
 Résolez-la du moins à me voir, à m'entendre,
 A ne point rejeter les vœux humiliés
 D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.
 Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;
 Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne :
 Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour
 Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô Ciel !

ZOÉ.

A la terre attachée
 Sa vue à notre aspect s'égaré effarouchée.
 Elle avance vers vous, mais sans vous regarder.
 Je ne fais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irène, est-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre,
 A peine d'un regard elle veut me confondre !

S C E N E I I I.

A L E X I S , I R E N E , Z O É.

I R E N E.

(un des soldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.)

U N siège... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(d'une voix égale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuse.)

Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause;
Et l'on fera bientôt si j'ai dû vous parler:
D'un reproche assez grand je puis vous accabler;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.

Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste:
On ne peut le guérir... Un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raison,

Le

Le devoir , l'amitié , l'intérêt qui nous lie ,
 La voix du sang qui parle à son ame attendrie ,
 Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
 Un moment peut finir tant de tristes combats.
 Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
 Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :
 Puis-je y compter ?

A L E X I S.

J'y cours , sans rien examiner.

Ah ! si j'osais penser qu'on pût me pardonner ,
 Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
 Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
 Je vais tout réparer ; oui , malgré ses rigueurs ,
 Je veux qu'avec ma main , sa main sèche vos pleurs.
 Irène , croyez-moi ; ma vie est destinée
 A vous faire oublier cette affreuse journée.
 Votre père adouci ne reverra dans moi
 Qu'un fils tendre et soumis , digne de votre foi.
 Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace ,
 Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;
 Si j'offensai Léonce , il verra tout l'Etat
 Expier avec moi cet indigne attentat.
 Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
 Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire. (n)
 J'en jure les héros dont nous tenons le jour ,
 Et ce ciel qui m'entend , et vous , et mon amour.

I R È N E , *en s'attendrissant et en retenant ses larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :

Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

A L E X I S.

Ah ! grand Dieu, témoin de ses bontés,
Je ferai digne enfin de mon bonheur.

I R E N E.

Partez.

(*en pleurant.*)

(*il sort.*)

Suivez ses pas, Zoé si fidelle et si chère.

S C E N E I V.

I R E N E seule, se levant.

QU'AI-JE dit ? qu'ai-je fait ? et qu'est-ce que j'espère ?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée et hors d'elle-même.*)

Non. Ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis,
Reviens. Ah ! je te vois. Ah ! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.
O crime, éloigne-toi ! Ciel.... quel objet affreux !
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux !
Est-ce toi, Nicéphore ? Ombre terrible, arrête :
Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête.
Moi seule j'ai tout fait : c'est mon coupable amour,
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.

Quoi ! tu te joins à lui , toi , mon malheureux père !
 Tu poursuis cette fille homicide , adultère !
 Fuis , mon cher Alexis ; détourne avec horreur
 Ces yeux si dangereux , si puissans sur mon cœur !
 Dégage de mes mains ta main de sang fumante ;
 Mon père et mon époux poursuivent ton amante !
 Sur leurs corps tout sanglans me faudra-t-il marcher
 Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher ?

Ah ! je reviens à moi.... Religion sacrée,
 Devoir , nature , honneur ; à cette ame égarée
 Vous rendez sa raison , vous calmez ses esprits....
 Je ne vous entends plus si je vois Alexis !

Dieu , que je veux servir , et que pourtant j'outrage ,
 Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?
 Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?
 Qu'ai-je fait ? Tu le fais : tout mon crime est d'aimer !
 Malgré mon repentir , malgré ta loi suprême ,
 Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même .
 Il règne , il t'a vaincu dans mes sens obscurcis...
 Eh bien , voilà mon cœur ; c'est là qu'est Alexis :
 Oui , tant que je respire il en est le seul maître.
 Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
 Je trahis et l'hymen , et la nature , et toi...

(elle tire un poignard , et se frappe .)

Je te venge de lui , je te venge de moi.
 Alexis fut mon dieu ; je te le sacrifie.
 Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(elle tombe dans un fauteuil .)

H h 2

S C E N E V et dernière.

I R E N E mourante , A L E X I S , L E O N C E ,
M E M N O N , Suite.

A L E X I S .

J E vous ramène un père , et je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité ;
Que sa justice enfin , me jugeant moins coupable ,
Daignerait... Juste Dieu ! quel spectacle effroyable !
Irène ! chère Irène ! ...

L E O N C E .

O ma fille ! ô fureur !

A L E X I S , se jetant aux genoux d'Irène.
Quel démon t'inspirait !

I R E N E , à Alexis. (à Léonce.)

Mon amour , votre honneur.
J'adorais Alexis , et je m'en suis punie.

(Alexis veut se tuer , Memnon l'arrête.)

L E O N C E .

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

I R E N E , leur tendant les mains.

Souvenez-vous de moi.. plaignez tous deux mon fort..
Ciel ! prends soin d'Alexis , et pardonne ma mort !

A L E X I S , à genoux d'un côté.

Irène ! Irène ! ah Dieu !

LEONCE, à genoux de l'autre côté.

Déplorable victime !

I R E N E.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort est-elle un crime ?

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D'IRENE.

(a) Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

I R E N E.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse,
Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse ?
Que le suprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre sexe est digne de pitié !
Le funeste présent de quelques faibles charmes
Nous est vendu bien cher, et payé par nos larmes.
Crois qu'il n'est point de jour, peut-être de moment,
Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.
Sans objet, tu le fais, sa sombre jalousie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux :
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

Z O É.

Je vous plains ; mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même est sans puissance.
Je gémiss de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ? &c.

(b) S'alarme, se divise et tremble à son retour ;
C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'espérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Byfance aux révolutions.
Pour moi, je fais assez quel parti je dois prendre,
Qui doit me commander, et qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens ;
J'en croirai seulement mes foldats et moi-même.
Alexis m'a placé, je suis à lui, je l'aime,
Je le fers, et surtout dans ces extrémités,
Memnon fera fidelle au sang dont vous fortez.

Instruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
 Madame, il ne pouvait différer davantage.
 Peut-être j'en dis trop; mais enfin ce retour
 Suivra de peu d'instans la naissance du jour.
 Les momens me font chers, pardonnez à mon zèle,
 Et souffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUE tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter!
 Pour moi dans ce moment tout est à redouter.
 Memnon s'explique assez: ah, que vient-il m'apprendre!
 Quoi! César alarmé refuse de m'entendre!
 Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
 Et je vois que Memnon est d'accord avec lui.
 Les Etats convoqués dans Byfance incertaine,
 Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine,
 Troublent l'empire entier par leurs divisions:
 Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions;
 Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
 Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
 A mon époux soumise, et cachant ma douleur,
 Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
 Peut-être il me prépare un avenir terrible, &c.

(c)
 Et suis-je un criminel à ses yeux offensés?
 Allez, je le ferai plus que vous ne pensez.
 J'ai trop été sujet.

IRENE.

Je suis réduite à l'être;
 Seigneur, souvenez-vous que César est mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur César n'était point né:
 Il m'arracha le bien qui m'était destiné.
 Il n'en était pas digne, &c.

(d) Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

A L E X I S.

Moi ! si je l'oserai ? j'y vole en assurance :
 Je mets aux pieds d'Irène et mon cœur et Byfance.
 J'ai de l'ambition, et je hais l'empereur. . . .
 Mais de ces passions qui dévorent mon cœur
 Irène est la première : elle seule m'aime ;
 Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime.
 Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans.
 C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends ;
 Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

M E M N O N.

Je me trompe, Seigneur, &c.

(e) Il y avait dans quelques manuscrits :

Dieu juste, mais clément, veille sur Alexis !

(f) Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

L E O N C E.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne ;
 Je vois tous tes combats, et je te les pardonne.
 Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir :
 L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

(g)

A L E X I S.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible :
 D'avance il déchirait cette ame trop sensible.
 Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
 Tremblant, presque à regret, j'ai vaincu pour l'amour.
 Oui, Dieu m'en est témoin, et je le jure encore ;
 Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :
 Il me cherchait toujours, et lui seul a forcé
 Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.
 Ne m'en punissez pas, et laissez-moi vous dire
 Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
 Il est à vous, Madame ; et je n'ai conspiré
 Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré.
 Mais je veux de la terre effacer, &c. . . .

(h) L'auteur a cru devoir retrancher la scène suivante qui était la seconde du quatrième acte :

IRENE, ZOË, MEMNON.

MEMNON.

J'APPORTE à vos genoux les vœux de cet empire.
 Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aspire
 Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
 Les restes adorés du sang de vos aïeux.
 Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie ;
 Réparez nos malheurs par la publique joie ;
 Vous verrez à vos pieds le Sénat, les Etats,
 Les députés du peuple, et les chefs des soldats,
 Solliciter, presser cette union chérie
 D'où dépend désormais le bonheur de leur vie.
 Affurez les destins de l'empire nouveau
 En donnant des Césars formés d'un sang si beau.
 Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
 On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce ;
 Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
 Périr du tyran jusqu'à son souvenir !

(il sort.)

IRENE.

Eh bien, tu vois mon sort ! suis-je assez malheureuse ?
 Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.
 De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.

(i) Vous me la refusez lorsque je l'ai conquise !
 A trahir ses sermens c'est vous qui la forcez,
 Barbare ! et c'est à moi que vous la ravissez !
 Sur cet heureux lien, devenu nécessaire,
 Injustement l'objet d'une rigueur austère,
 Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
 L'amour et l'amitié fondaient tout mon espoir.
 Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache ;
 Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

(k) Pour élever la voix contre un libérateur ?

Oui, je le fais, Léonce; et personne n'ignore
 A quelle cruauté se porta Nicéphore.
 Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui,
 Détrôner le tyran sans m'armer contre lui.
 Tel était mon dessein: sa fureur éperdue
 A poursuivi ma vie, et je l'ai défendue.
 Si malgré moi ce fer a pu causer sa mort,
 C'est le fruit de sa rage, et le crime du fort.
 Tendre père d'Irène, &c.

(l) La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.

Ah! c'est trop en souffrir: persécuteurs d'Irène,
 Vous qui des passions ne sentez que la haine,
 Laissez-moi mon amour; rien ne peut arracher
 De mon cœur éperdu l'espoir d'un bien si cher.
 Malgré le fanatisme, et la haine, et l'envie,
 Je saurai m'affurer du bonheur de ma vie.
 Entrons.

(m)

M E M N O N.

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables,
 Dans leur austérité toujours inébranlables,
 Ennemis de l'Etat, ardents à tout blâmer,
 Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

A L E X I S.

A ce poste important, non moins que difficile,
 J'ai pensé mûrement; tu peux être tranquille.
 Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect;
 Pour la religion tu connais mon respect.
 J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse
 Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse:
 Pieux sans fanatisme, et fait pour s'attirer
 Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.
 Quand des ministres saints tel est le caractère,
 La terre est à leurs pieds, les aime et les révère.

M E M N O N.

Les ordres de l'Etat avilis, abattus,
 Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus;

Mais songez que Léonce est le père d'Irène ;
 Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
 Elle chérit ce père ; et même pour appui
 Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
 Pardonnez , mais je crains que cette violence
 Ne soit au cœur d'Irène une éternelle offense.

- (12) Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
 Oui, mon cœur consolé se partage entre vous,
 Irène ; et je reviens son fils et votre époux.

I R E N E.

Suivez ses pas , Zoé : vous qui me fûtes chère,
 Vous le ferez toujours.

S C E N E I V.

I R E N E *seule.*

E H bien , que vais-je faire ?
 Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait,
 Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
 Il te fuit , Alexis : Ah ! si tant de tendresse
 Par de nouveaux fermens attaquait ma faiblesse !
 Cruel ! malgré les miens , malgré le ciel jaloux,
 Malgré mon père et moi , tu ferais mon époux.
 Qu'as-tu dit , malheureuse ! en quel piège arrêtée,
 Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?
 Regarde autour de toi : vois ton mari sanglant,
 Egorgé sous tes yeux des mains de ton amant !
 Il était après tout ton maître légitime,
 L'image de Dieu même : il devient ta victime !
 Vois son fier meurtrier , le jour de son trépas
 Elevé sur son trône et volant dans tes bras !
 Et tu l'aimes , barbare ! et tu n'as pu le taire !
 Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
 Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
 De tes crimes secrets , consommés dans ton cœur.

Il va joindre à ta main sa main de sang fumante !
 Si ton père éperdu devant toi se présente,
 Sur le corps de ton père il te faudra marcher
 Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.

(elle fait quelques pas.)

Nature, honneur, devoir, religion sacrée !
 Vous me parlez encore; et mon ame enivrée
 Suspend à votre voix ses vœux irrésolus !
 Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . . .
 Dieu que je veux servir ! Dieu puissant que j'outrage,
 Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?
 Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?
 Qu'ai-je fait ? Tu le fais : tout mon crime est d'aimer.

(elle se rassied.)

Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
 Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même :
 Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.

(elle se relève.)

Eh bien, voilà mon cœur : c'est là qu'est Alexis.

(elle tire un poignard.)

Je te venge de lui ; je te le sacrifie ;
 Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(elle se frappe, et tombe sur un fauteuil.)

Fin des Variantes.

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE.

Représentée le 31 mai 1779, jour de
l'anniversaire de la mort de M. de
Voltaire.

A G A T H O C C L E

I R A C E D I M

Reproduction de la carte 1770, pour la
l'administration de la marine de M. de

l'abbé

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de *Voltaire*, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets dans des instans moins heureux et plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre et constante unissait à M. de *Voltaire*, et qui a long-temps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les sciences, mais la première représentation de l'*Oedipe à Colonne* ne fut point annoncée par un discours de *Platon*.

DISCOURS

DISCOURS

*Prononcé avant la première représentation
d'Agathocle.*

” LA perte irréparable que le théâtre, les
” lettres et la France ont faite l’année dernière,
” et dont le triste anniversaire vous rassemble
” aujourd’hui, a été, depuis cette fatale
” époque, l’objet continuel de vos regrets.
” Vous avez du moins eu la consolation de
” voir ce que l’Europe a de plus grand et de
” plus auguste partager un sentiment si digne
” de vous; et les honneurs que vous venez
” rendre à cette ombre illustre vont encore
” satisfaire et soulager tout à la fois votre juste
” douleur. Pour donner à cette cérémonie
” funèbre tout l’éclat qu’elle mérite et que
” vous désirez, nous avons pensé d’abord à
” remettre sous vos yeux quelqueune de ces
” tragédies immortelles dont M. de *Voltaire*
” a si long-temps enrichi la scène, et que vous
” venez si souvent y admirer; mais dans ce
” jour de deuil, où le premier besoin de vos
” cœurs est de déplorer la perte de ce grand
” homme, nous croyons ajouter à l’intérêt
” qu’elle vous inspire, en vous présentant
” la pièce qu’il vous destinait quand la mort
” est venue terminer sa glorieuse carrière.

Théâtre. Tome VI.

† Ii

„ Vous verrez fans doute, Messieurs, avec
„ attendrissement l'auteur de Zaire et de
„ Mérope, accablé d'années, de travaux et de
„ souffrances, recueillant tout ce qui lui
„ restait de force et de courage pour s'occuper
„ encore de vos plaisirs, au moment où vous
„ alliez le perdre pour jamais; vous connaîtrez
„ tout le prix qu'il mettait à vos suffrages
„ par les efforts qu'il feisait au bord même
„ du tombeau pour les mériter; efforts qui
„ peut-être ont abrégé une vie si précieuse.

„ Un peuple dont le goût éclairé pour les
„ beaux arts revit en vous, le peuple d'Athè-
„ nes, entouré des chefs-d'œuvre que lui
„ laissaient en mourant les artistes célèbres,
„ semblait, au moment de leurs obsèques,
„ arrêter ses regards avec moins d'intérêt
„ sur ces productions sublimes que sur les
„ ouvrages auxquels ces hommes rares travail-
„ laient encore lorsqu'ils avaient été enlevés
„ à la patrie. Les yeux pénétrants de leurs
„ concitoyens lisaient dans ces respectables
„ restes toute la pensée du génie qui les avait
„ conçus. Ils y voyaient encore attachée la
„ main expirante qui n'avait pu les finir; et
„ cette douloureuse image leur rendait plus
„ cher l'illustre compatriote qu'ils ne possé-
„ daient plus, mais qui jusqu'à la fin de sa
„ vie avait tout fait pour eux.

„ Vous imitez, Messieurs, cette nation
„ reconnaissante et sensible, en écoutant l'ou-
„ vrage auquel M. de *Voltaire* a consacré ses
„ derniers instans; vous apercevrez tout ce
„ qu'il aurait fait pour le rendre plus digne
„ de vous être offert: votre équité suppléera
„ à ce que vos lumières pourraient y désirer:
„ vous croirez voir ce grand homme présent
„ encore au milieu de vous, dans cette même
„ salle qui fut soixante ans le théâtre de sa
„ gloire, et où vous-même l'avez couronné
„ par nos faibles mains avec des transports
„ sans exemple; enfin, vous pardonneriez
„ à notre zèle pour sa mémoire, ou plutôt
„ vous le justifieriez, en rendant à sa cendre
„ les honneurs que vous avez tant de fois
„ rendus à sa personne.

„ Quel ennemi des talens et des succès
„ oserait, dans une circonstance si touchante,
„ insulter à la reconnaissance de la nation, et
„ en troubler les témoignages? Ce sentiment
„ vil et cruel ne peut être, Messieurs, celui
„ d'aucun français, et ferait d'ailleurs un
„ nouveau tribut que l'envie payerait, sans
„ le vouloir, aux manes de celui que vous
„ pleurez. „

P E R S O N N A G E S.

AGATHOCLE, tyran de Syracuse.

POLYCRATE, }
ARGIDE, } fils d'Agathocle.

YDASAN, vieux guerrier au service de
Carthage.

EGESTE, officier au service de Syracuse.

YDACE, fille d'Ydasan.

ELPENOR, conseiller du roi.

Une Prêtresse de Cérés.

Suite et Soldats.

*La scène est dans une place entre le palais du roi
et les ruines d'un temple.*

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié ;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse ?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné :
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère, et sa gloire est flétrie :
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes,
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle et la vie.

EGESTE.

Que veux-tu ? Dès long-temps la Sicile asservie

De l'heureux Agathocle a reconnu les lois ;
 Agathocle est compté parmi les plus grands rois.
 Le hafard , le deftin , le mérite peut-être ,
 Difpofe des Etats , fait l'efclave et le maître.
 Nul homme au rang des rois n'eft jamais parvenu
 Sans un talent fublime et fans quelque vertu.
 Soyons juftes , ami : j'aimai ma république ;
 Mais j'ai fu me plier au pouvoir monarchique.
 Né fujet comme nous , dans la foule jeté ,
 Agathocle a vaincu la dure adverfité.
 L'adrefle , le courage , et furtout la fortune ,
 L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
 Elevé par degrés au timon de l'Etat ,
 Il étoit déjà roi lorfque j'étais foldat.
 De ces coups du deftin je fais que l'on murmure :
 Les grands fuccès d'autrui font pour nous une injure.
 Mais fi le même prix nous étoit préfenté ,
 Ne diffimulons point : ferait-il rejeté ?

Y D A S A N.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux , cher Egefte ,
 Ma trifte pauvreté que fa grandeur funefte.
 N'excufe plus ton maître , et laiffe à ma douleur
 La confolation de haïr fon bonheur.
 Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire ,
 Du travail de fes mains nourrifiant fa misère ;
 Et la guerre civile aura , dans fes horreurs ,
 Mis ce fils de la terre au faite des grandeurs !

Il règne à Syracuse ! et moi , pour mon partage ,
Banni de mon pays , et soldat à Carthage ,
Blanchi dans les dangers , courbé sous le harnois ,
Obscurément chargé d'inutiles exploits ,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui défola long-temps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux , après tant de revers ,
Ma fille me restait ; ma fille est dans les fers !
La malheureuse Ydace est au rang des captives
Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives.
C'est ce qui me ramène à ces funestes lieux ,
Aux lieux de ma naissance en horreur à mes yeux ;
Sans soutien , sans patrie , appauvri par la guerre ;
Privé de mes deux fils , je n'ai rien sur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramassé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laissé.
Des premiers jours de paix je faisais l'avantage ;
Je reviens arracher Ydace à l'esclavage :
Aux pieds de ton tyran j'apporte sa rançon ;
Et dès que l'avarice ouvrira sa prison ,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point , couchés dans la poussière ,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va , fers dans ton pays.

E G E S T E.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes ;

Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace ; et , partageant ses peines ,
Autant que je l'ai pu , j'ai foulagé ses chaînes.

Y D A S A N.

Tu m'attendris , Egeste... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours et ses malheurs obscurs ?
Où la trouver ? Comment me rendrai-je auprès d'elle ?

E G E S T E.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle ,
Auprès de cette place , et non loin du séjour ,
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

Y D A S A N.

Une cour ! des prisons ! quel fatal assemblage !
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage.
Ce palais est bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques ?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques.
Mais nos dieux ne sont plus... Puis-je au moins présenter
Cette faible rançon que je fais apporter ?
Agathocle , ton roi , daignera-t-il m'entendre ?

E G E S T E.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfans
Du lucre des combats les soins avilissans.

Y D A S A N.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse ?

E G E S T E.

E G E S T E.

A son fils Polycrate , objet de sa tendresse ,
Et déjà , nous dit-on , nommé son successeur ,
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

Y D A S A N.

Je ne puis voir ce roi ?

E G E S T E.

Sa sombre défiance

A tous les étrangers interdit sa présence.

A regret aux siens même il permet son aspect :

Soit que l'éloignement impose le respect ,

Soit que changé par l'âge , et las du diadème ,

Il se dérobe au monde , et se cherche lui-même.

Pour Ydace ta fille , un ordre injurieux

Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.

Du reste des captifs elle vit séparée ,

Au temple de Cérès en secret retirée.

Sa grâce , sa beauté , ses charmes plus flatteurs

Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs ,

Font voler sur ses pas les cœurs à son passage ,

Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage...

Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux

Au milieu des débris du temple de nos dieux.

Elle fuit en pleurant cette simple prêtresse

Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

Y D A S A N.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir ,

La consolation se mêle au désespoir.

C'est donc vous , ô ma fille , ô malheureuse Ydace !

Théâtre. Tome VI.

† Kk

S C E N E I I.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

Y D A C E.

JE baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse.
 Je vous ai vu, mon père, et vers vous j'ai volé.
 Chez les Syracufains qui vous a rappelé ?
 Y feriez-vous tombé dans mon état funeste ?
 Qu'y venez-vous chercher ?

Y D A S A N.

Le seul bien qui me reste.

(à la prêtresse.)

Mon sang, ma chère fille. . . O vous dont la bonté
 Tend une main propice à la calamité,
 Puisse des justes dieux la justice éternelle
 Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle
 Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
 Un exemple si beau, si peu suivi par eux !

L A P R E T R E S S E.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

Y D A S A N.

Je viens sauver ma fille et la rendre à Carthage :
 Protégez-nous.

Y D A C E.

Hélas ! vos soins sont superflus :
 Je suis esclave.

Y D A S A N.

Non, tu ne le feras plus ;
Je viens te délivrer.

Y D A C E.

O le meilleur des pères !
Quoi ! vos bontés pour moi finiraient mes misères !

Y D A S A N.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

Y D A C E.

Vous, hélas ! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse !

Y D A S A N.

Va, fois libre, il suffit, et ma mort est heureuse...
As-tu dans ta prison paru devant le roi ?

Y D A C E.

Non : comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi ?
Comment un conquérant du sein de la victoire,
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obscurément livré ?
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse ?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtresse
A daigné seulement dans ma captivité
Porter sur mon désastre un regard de bonté.
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle :
J'apprends à moins souffrir, en souffrant auprès d'elle.

Y D A S A N.

Je vais trouver ce roi : j'espère que son cœur,
 Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
 Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,
 N'osera devant moi commettre une injustice :
 Il se ressouviendra que je fus son égal.

L A P R E T R E S S E.

Il l'a trop oublié.

Y D A S A N.

Dans son faste royal,
 Il rougira peut-être en voyant ma misère.

L A P R E T R E S S E.

J'en doute. Mais allez, tendre et généreux père !
 Que la simple vertu puisse enfin le toucher !
 Surtout que de son trône on vous laisse approcher !

S C E N E I I I.

Y D A C E, L A P R E T R E S S E.

Y D A C E.

DE nos dieux méconnus Prêtresse bienfaisante,
 Au malheur qui me suit comme eux compatissante,
 Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
 Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
 Ne m'abandonnez pas.

L A P R E T R E S S E.

Hélas ! que puis-je faire ?
 Des ministres des dieux le triste caractère,

Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé ;
 Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,
 Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
 Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre ?

Y D A C E.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour
 Je retourne à Carthage où je reçus le jour ?

L A P R E T R E S S E.

Agathocle en des mains avarés, sanguinaires,
 A remis le maintien de ses lois arbitraires.
 Polycrate son fils commande sur le port ;
 Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort,
 Tout est à lui ; le roi lui donne pour partage
 Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
 Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
 Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
 Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.

Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
 Polycrate vous compte au rang de ces beautés
 Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.

Amoureux sans tendresse, et dédaignant de plaire,
 Féroce en ses desirs ainsi qu'en sa colère,
 C'est un jeune lion qui toujours menaçant
 Veut ravir sa conquête, et l'aime en rugissant.
 Non, son père jamais ne fut plus tyrannique
 Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

K k 3

Y D A C E.

Ah ! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
 Ont exposé mes yeux à ses yeux criminels !
 Entre son frère et lui , Ciel ! quelle différence !
 L'humanité d'Argide égale sa vaillance.
 Ce frère vertueux d'un brigand détesté
 S'est attendri du moins sur ma calamité.
 Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance ?

L A P R E T R E S S E.

Argide a des vertus , et bien peu de puissance.
 Polycrate est le maître , il dévore le fruit
 Des travaux d'un vieillard au sépulcre conduit...
 Mais avoûrai-je enfin mes secrètes alarmes ?
 Argide est un héros , vos regards ont des charmes ,
 Et malgré les horreurs de cet affreux séjour ,
 L'infortune amollit et dispose à l'amour.
 Un prince né pour plaire , et qui cherche à séduire ,
 Veut sur notre faiblesse établir son empire.
 L'innocence succombe aux tendresses des grands ,
 Et les plus dangereux ne sont pas les tyrans.

Y D A C E.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sa bonté généreuse
 Serait un nouveau piège à cette malheureuse !
 J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur !
 Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur !
 De ce cœur éperdu touchez-vous la blessure ?
 Dans l'amas des tourmens que ma jeunesse endure

En est-il un nouveau dont je ressens les coups ?

L A P R E T R E S S E.

L'amour est quelquefois le plus cruel de tous.

Y D A C E.

Quelle est donc ma ressource ? Eh ! pourquoi suis-je née !
 Exposée à l'opprobre , aux fers abandonnée ,
 Le malheur qui me suit entoura mon berceau ;
 Le ciel me rend un père au bord de son tombeau !
 Loin d'Argide et de vous ma timide jeunesse
 Ne fera qu'un fardeau pour sa triste vieilleffe !
 L'espérance me suit ! la mort , la seule mort
 Est-elle au moins un terme aux rigueurs de mon sort ?
 Aurai-je assez de force , un assez grand courage
 Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?
 Vous lisez dans mon cœur , vous voyez mon danger.
 Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;
 Affermissez mon ame incertaine , affaiblie ,
 Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

L A P R E T R E S S E.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
 Vous aider à porter le fardeau de vos jours !
 Il pèse à tout mortel , et Dieu qui nous l'impose
 Veut , nous l'ayant donné , que lui seul en dispose.
 De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
 Attendez tout d'un père et de mon amitié ,
 Mais surtout de vous-même et de votre courage.
 Vous luttez , je le vois , contre un fatal orage :

Dieu se complaît , ma fille , à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.
La beauté , la candeur , la fermeté modeste
Ont dompté quelquefois le fort le plus funeste.

Y D A C E.

Je me jette en vos bras : mon esprit désolé
Croit , en vous écoutant , que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE,
EGESTE.

(*Agathocle passe dans le fond du théâtre : il semble parler à ses deux fils Polycrate et Argide. Il est entouré de courtisans et de gardes. Ydasan et Egeste sont sur le devant, près du temple.*)

Y D A S A N.

C'EST-LA ce vieux tyran si grand, si redoutable,
Qu'on croit si fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains
Que le repos du cœur est loin des souverains.
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Est-ce Agathocle enfin ? ... Que d'esclaves brillans
Prêtent leur main fervile à ses pas chancelans !
Comme il est entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.
Sont-ce là ses deux fils dont tu m'as tant parlé ?

E G E S T E.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il est plus dur et plus inaccessible
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.

Argide est plus affable : il est grand sans orgueil,
 Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :
 Athène a cultivé ses mœurs et son génie.
 Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
 Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
 Saifissons ce moment, osons approcher d'eux :
 Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

Y D A S A N.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître !

E G E S T E.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

Y D A S A N.

(il marche vers Polycrate.)

Prince, vous connaissez les droits du genre-humain ?

P O L Y C R A T E.

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

Y D A S A N.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

P O L Y C R A T E.

Que me demandes-tu ?

Y D A S A N.

La justice, mon sang.

Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;

Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,

Reste unique échappé des malheurs de ma race :

J'en apporte le prix.

P O L Y C R A T E, *aux siens.*

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

A R G I D E.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

P O L Y C R A T E.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

Y D A S A N.

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous fervait et frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance !

S C E N E I I.

P O L Y C R A T E, A R G I D E.

A R G I D E.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

P O L Y C R A T E.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des dieux, allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.

Mon esclave est mon bien ; rien ne peut m'en priver :
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(après l'avoir regardé quelque temps en silence.)

Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie ?

A R G I D E.

Qui ? moi ! prétendez-vous que je vous justifie ?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement ?
Comment approuverais-je un tel emportement ?
La paix avec Carthage est déjà déclarée ;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée ;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce carthaginois n'a de vous qu'un refus ,
Vous rallumez la guerre.

P O L Y C R A T E.

Et c'est à quoi j'aspire :

La guerre est nécessaire à ce naissant empire :
Que ferions-nous sans elle ?

A R G I D E.

En des temps pleins d'horreurs ,
La guerre a mis mon père au faite des grandeurs :
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois , mon frère , il faut de la justice.

P O L Y C R A T E.

Des lois ! c'est un vain nom dont je suis indigné.
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.

Agathocle fut maître , et je veux l'égalé.

A R G I D E.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Crésus en Perse , et Denys à Corinthe.

P O L Y C R A T E.

(après l'avoir regardé encore fixement.)

Penfiez-vous m'alarmer , m'inspirer votre crainte ?
Prétendez-vous instruire Agathocle et son fils ?
Je voulais un service , et non pas des avis.
J'avais compté sur vous...

A R G I D E.

Je ferai votre frère ,
Votre ami véritable , ardent à vous complaire ,
Quand vous exigerez de ma foi , de mon cœur ,
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

P O L Y C R A T E.

Eh bien , servez-moi donc.

A R G I D E.

Quel dessein vous anime ?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

P O L Y C R A T E.

Un crime , dites-vous ?

A R G I D E.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

P O L Y C R A T E.

Un crime ! vous osez...

A R G I D E.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.
Et quel autre que moi la dira sans détour ?

P O L Y C R A T E.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure :
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop fondé du tien la sombre profondeur :
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le mystère
Dont tu fais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'ofais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il fait peu pardonner.

A R G I D E.

Je te crois : je connais ta féroce insolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.
Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui fois né de son sang ?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître ;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

P O L Y C R A T E.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

E L P E N O R *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

P O L Y C R A T E.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.

(*il sort.*)

A R G I D E.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour

Si la férocité, la menace et l'outrage

Ou cachaiert ta faiblesse, ou montraient ton courage.

S C E N E I I I.

A R G I D E, E L P E N O R.

E L P E N O R.

QU'AI-JE entendu, Seigneur? et quel ardent courroux

Arme à mes yeux surpris et votre frère et vous?

Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;

Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?

Vous me faites frémir.

A R G I D E.

Vos conseils me sont chers;

Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.

Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athène!

Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;

Mon cœur , je l'avoûrai , n'est pas fait pour la cour.

E L P E N O R.

Il est libre , il est grand ; mais , Seigneur , si l'amour ,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles ,
Allume entre vous deux ces fatales querelles !
On le soupçonne au moins.

A R G I D E.

Ah ! ne redoutez rien :

Je ne fais point former un indigne lien.
Polycrate , il est vrai , dans sa brûlante audace
Croit soumettre à ses lois la malheureuse Ydace ,
Et je ne puis souffrir ce droit injurieux
Que le fort des combats donne aux victorieux.
J'ose braver mon frère et servir l'innocence.
Non , ce n'est point l'amour qui prendra sa défense :
Je ne l'ai point connu ; mon cœur jusqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas besoin de lui.
Elpénor , croyez-moi , s'il faut qu'il m'affervisse ,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougisse.

E L P E N O R.

Je vous en crois sans peine , et mes regards discrets
De ce cœur généreux respectent les secrets.
Mais , Seigneur , je voudrais qu'un peu de complaisance
Pût rassurer du roi la triste défiance.
Il aime votre frère ; il vous craint.

A R G I D E.

Elpénor ,
Il devrait m'estimer ; et j'ose dire encor

Que

Que la voix du public , équitable et sincère ,
 Pourra me consoler des rebuts de mon père....
 Mais quel bruit ? quel tumulte ? et qu'est-ce que je voi ?

S C E N E I V.

ARGIDE , Y D A C E , E L P E N O R ,
 LA PRÊTRESSE.

*(On entend un grand bruit derrière la scène : elle s'ouvre.
 Ydace paraît : la prêtresse la suit. Le peuple et les soldats
 avancent au fond du théâtre.)*

A R G I D E.

E S T - C E Ydace ? Elle-même en ce séjour d'effroi !
 Est-ce vous qui fuyez , captive infortunée ?

Y D A C E.

Par d'horribles soldats indignement traînée ,
 Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs ,
 Aux mains de la prêtresse à qui dans mes malheurs
 Le ciel a confié ma jeunesse craintive ,
 On me poursuit encore errante , fugitive.
 Quand mon père , accablé du poids de mes douleurs ,
 Allait jusqu'au palais faire parler mes pleurs ,
 On saisissait sa fille au nom de votre frère !...
 En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
 Recule de surprise à votre auguste aspect ;
 Tant le juste aux pervers imprime de respect.

Théâtre. Tome VI.

† LI

De ce respect , Seigneur , je m'écarte fans doute ;
 Mais l'horreur où je suis , l'horreur que je redoute ,
 Sont ma fatale excuse en cette extrémité.

Et de votre grand cœur la noble humanité
 Daignera jusqu'au bout , propice à ma misère ,
 Sauver ma liberté des transports de son frère.

A R G I D E.

Oui , oui , je défendrai contre ce furieux
 Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
 Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

Y D A C E.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
 Que par cet esclavage où me réduit le sort.
 Je détestais le jour , et j'invoquais la mort ;
 Je vis par vous. . .

A R G I D E.

Allez : d'un tyran délivrée ,
 Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
 C'en est fait , belle Ydace. . . emportez nos regrets. . .
 De son départ , amis , qu'on hâte les apprêts.

(au peuple qui est dans le fond.)

Nobles Syracufains , secourez l'innocence ;
 Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.

(à la prêtresse.)

Prêtresse de Cérès , unissez-vous à moi ;
 Parlez au nom des dieux , et surtout de la loi.
 Qu'Ydace enfin soit libre , et que de ce rivage
 Avec son digne père on la mène à Carthage.

(au peuple.)

Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.

Liberté ! liberté ! tu fus toujours sacrée :

Quand on la met à prix elle est déshonorée.

(à la prêtresse.)

Protégez cet objet que je vous ai rendu ;

Aux persécutions dérobez sa vertu :

Qu'elle forte aujourd'hui de cette terre affreuse.

Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuse ;

Allez , fuyez surtout loin d'un persécuteur. . . .

En la faisant partir je m'arrache le cœur.

(à Elpénor.)

Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?

Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.

J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :

C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

S C E N E V.

Y D A C E , L A P R E T R E S S E.

Y D A C E.

GRANDS Dieux ! qui par ses mains brisez mon joug funeste,

Est-il dans votre olympe une ame plus céleste ?

Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels

En s'approchant de vous méritaient des autels ?

Ll 2

(à la prêtresse.)

Hélas ! vous fessiez craindre à mon ame offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

L A P R E T R E S S E.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

Y D A C E.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes ;
Il en a le courage et les vertus humaines.

Quelle grandeur modeste en offrant ses secours !
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux ;
Ils ne font point l'effet d'un transport amoureux :
Ses sentimens sont purs , et je suis sans alarmes.
Oui , mon bonheur commence !

L A P R E T R E S S E.

Et vous versez des larmes !

Y D A C E.

Je pleure , je le dois ; l'excès de ses bontés ,
Sa gloire , sa vertu... tout m'attendrit...

L A P R E T R E S S E.

Partez,

Y D A C E.

C'en est fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'est-il mon maître !

L A P R E T R E S S E.

Croyez-moi , chère Ydace , il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux , menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain se contraindre :
Argide et ses vertus font pour vous trop à craindre.
Préparons tout , craignons que son frère odieux
Ne ramène le crime en ces funestes lieux.

Y D A C E.

Dieux ! si vous protégez ce cœur faible et timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il ose aimer Argide !
Etouffez dans mon sein ces sentimens secrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets ,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma misère !

L A P R E T R E S S E.

O cœur pur et sensible , et né dans les malheurs !
Va , crains la vertu même , et fuis loin des grandeurs.

Fin du second acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

LA PRETRESSE, YDASAN.

Y D A S A N .

J'AI paru devant lui , je l'ai revu ce roi ,
 Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
 De mes chagrins profonds domptant la violence ,
 J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
 Mes traits défigurés par l'outrage du temps ,
 Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs ,
 Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
 Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
 Je me suis étonné qu'il vît couler mes pleurs
 Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.
 Le temps , dont il commence à ressentir l'injure ,
 Aurait-il amolli cette ame fière et dure ?
 D'un regard adouci ce prince a commandé
 Qu'on me rendît mon sang que j'ai redemandé.
 Polycrate , indigné de l'ordre de son père ,
 Ne pouvait devant lui retenir sa colère :
 Le barbare est forti la fureur dans les yeux .

LA PRETRESSE.

Tout est à redouter de cet audacieux.
 Son père a pour lui seul une aveugle tendresse :
 Avec étonnement on voit tant de faiblesse .

Ce roi si défiant , si redouté de tous ,
 Si ferme en ses desseins , du pouvoir si jaloux ,
 Est mollement soumis , comme un homme vulgaire ,
 Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.
 Il n'aime point Argide ; il semble redouter
 Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
 Ce noble caractère et l'indigne et l'outrage.
 Il aime Polycrate , il chérit son image.
 Le barbare en abuse ; il n'est point de forfaits
 Dont son emportement n'ait fouillé le palais.
 Le père fut tyran , le fils l'est davantage.
 Sans la vertu d'Argide , et sans ce fier courage ,
 Votre sang malheureux , flétri , déshonoré ,
 Au lâche Polycrate allait être livré.

Y D A S A N.

Il eût fait cet affront à son malheureux père !

L A P R E T R E S S E.

Il l'ofait : mais Argide est un dieu tutélaire ,
 Un dieu qui parmi nous aujourd'hui descendu
 Vient consoler la terre et venger la vertu.
 Vous lui devez l'honneur , vous lui devez la vie.
 Emmenez votre fille. Un barbare , un impie ,
 Aux lois des nations peut encore attenter :
 Son caractère affreux ne fait rien respecter.
 Entre le crime et lui mettez les mers profondes :
 Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes !
 Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

Y D A S A N.

Vos vertus, vos bontés ont surpassé mes vœux.
 Sans doute avec regret de vous je me sépare ;
 Mais il me faut fortir de ce séjour barbare ;
 Il me faut mourir libre , et j'y cours de ce pas.

S C E N E I I.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

E G E S T E.

Nous sommes tous perdus : ami , n'avance pas.
 La mort est désormais le recours qui nous reste :
 Argide , Polycrate , Ydace

Y D A S A N.

Ah ! cher Egeste !

Ma fille ! Ydace ! parle , et donne-moi la mort.

E G E S T E.

Nous conduisions Ydace : elle approchait du port ,
 Elle vous attendait pour quitter Syracuse ;
 Les peuples empresseés au bord de l'Aréthuse ,
 Pleurant de son départ , admirant sa beauté ,
 Chargeaient le ciel de vœux pour sa prospérité.
 Tout à coup Polycrate , écartant tout le monde ,
 Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
 Il se fait d'Ydace , et d'un bras détesté ,
 Il arrache sa proie au peuple épouvanté.

Argide

Argide seul , Argide entreprend sa défense ;
Sa fermeté s'oppose à tant de violence.

L'infame ravisseur , un poignard à la main ,
Sur ce jeune héros s'est élancé soudain.

Argide a combattu ; mais avec quel courage !

On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.

Polycrate vaincu tombe et meurt à ses pieds.

Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés

En portent à l'instant la nouvelle à son père ;

Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colère ,

Le vainqueur attendri secourt en gémissant

Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

Y D A S A N.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous soit propice :

Nous sommes tous vengés.

L A P R E T R E S S E.

Le ciel a fait justice.

C'est un tyran de moins dans nos calamités.

Y D A S A N.

Quittons ces lieux , marchons... Qu'ai-je à craindre ?

E G E S T E , l'arrêtant.

Ecoutez :

Le roi qui dans ce fils mit sa seule espérance

Accourt sur le lieu même en nous criant : *Vengeance !*

Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils !

Ses farouches soldats s'assemblent à ses cris ,

Le peuple se disperse , et fuit d'un pas timide.

Agathocle éperdu fait arrêter Argide :

Théâtre. Tome VI.

† Mm

On fait votre fille , et dans son trouble affreux ,
Le roi désespéré vous a proscrits tous deux.

Y D A S A N.

Ma fille , ton seul nom déchire mes entrailles !
J'espérais de mourir dans les champs de batailles !
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer ? . . .
Il faut qu'un vieux soldat meure sans murmurer.
Mais toi !

E G E S T E.

S'il commettait cette horrible injustice ,
Je ne puis , Ydasan , que vous suivre au supplice.
Le pouvoir despotique est maître de nos jours :
Nous sommes sans appui , sans armes , sans secours . . .
Mais ne pouvez-vous pas , Prêtresse qu'on révère ,
Faire parler du moins votre saint caractère ?

L A P R E T R E S S E.

Ce temps n'est plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On respectait l'empire , on écoutait la voix ;
Le remords arrêtait sur le bord de l'abyme ;
La justice éternelle épouvantait le crime . . .
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés ,
De nos biens enrichis , de nos pleurs abreuvés ,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine et l'orgueil font les dieux de la terre.

E G E S T E.

Séparons-nous : on vient. C'est Agathocle en pleurs.
Comme vous il est père , et je crains ses douleurs :
La vengeance les suit.

S C E N E I I I.

A G A T H O C L E, Suite.

A G A T H O C L E.

Q U' O N ôte de ma vue

Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue.
 Sur elle et sur son père ayez les yeux ouverts ;
 Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers.
 Amenez devant moi ce criminel Argide.

U N O F F I C I E R.

Votre fils ?

A G A T H O C L E.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
 Mon fils est mort !

*(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeste éloigné
 avec les gardes.)*

(Agathocle à Argide.)

Cruel ! il est mort par tes coups,
 Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux !
 Et ce peuple aveuglé, qu'a séduit ton audace,
 Applaudit à ton crime et demande ta grâce !

A R G I D E.

Seigneur, le peuple est juste.

A G A T H O C L E.

Il va voir aujourd'hui
 Que son malheureux prince est plus juste que lui.

M m 2

Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

A R G I D E.

Si par l'équité seule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triste combat
J'ai sauvé l'innocence, et peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'est cher, et ce nom me rassure.

A G A T H O C L E.

Tu redoubles ainsi ton crime et mon injure !
Tu ne m'aimas jamais, et crois me défarmer ?

A R G I D E.

Mon cœur toujours soumis cherchait à vous aimer.
Il est pur ; il n'a point de reproche à se faire.
Ce cœur s'est soulevé quand j'ai tué mon frère :
De la nature en moi j'ai senti le pouvoir :
Mais il fallait combattre, et j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour sa défense.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon sang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point sentir... Vous en aurez peut-être.

A G A T H O C L E.

Quoi ! ton farouche orgueil ose encor m'insulter !

A R G I D E.

Je ne fais que vous plaindre, et que vous respecter.

A G A T H O C L E, *en gémissant.*

Tu m'arraches mon fils !

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai fervi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton juste arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez : je suis prêt.

(on l'emmène.)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

AGATHOCLE.

QUE vais-je devenir ? Dans quel trouble il me jette !
Quoi donc ! sa fermeté tranquille et satisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !
Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse
Que les Syracusains cherchèrent dans la Grèce !
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, et la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans ! ma vieilleffe accablée
Va descendre au tombeau fans être consolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illustrant ma disgrâce en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire et ma grandeur suprême ?
Je suis privé de tout et réduit à moi-même.

Mm 3

Dans les jours malheureux qui peuvent me rester,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.

C'est à moi de mourir ; mais au moins je me flatte
Que tous les assassins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juste trépas.

(à un garde.)

Vous, veillez sur Argide, et marchez sur ses pas.

(à un autre.)

Vous, répondez d'Ydace, et surtout de son père.

(à un autre.)

Que l'on cherche Elpénor. Un conseil salutaire
De son expérience est toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuse nuit.

(à un officier.)

Soutenez-moi : mon ame en ses transports funestes
De ma force épuisée a consumé les restes.

Je ne me connais plus. . . Dieu des rois et des dieux !
Dieu qu'annonçait Platon chez nos grossiers aïeux,
Je t'invoque à la fin, soit raison, soit faiblesse.

Si tu règnes sur nous, si ta haute sagesse
Prend soin du haut des cieux du destin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.

Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois ; et ma douleur n'aspire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

YDACE, LA PRÉTRESSE,

Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne cache plus ma tendresse fatale :
 Je l'aimais, je l'avoue ; et l'amour nous égale.
 Non, ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir ;
 J'appris à vivre esclave, et j'apprends à mourir ;
 Ne me déguisez rien ; je pourrai tout entendre.
 Je fais que dans ces lieux le roi devait se rendre.
 C'est un père outragé, c'est un maître absolu :
 On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il résolu ?

LA PRÉTRESSE.

Il flottait incertain ; son ame s'est montrée
 De douleur affaiblie, et de sang altérée.
 Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur,
 Et surtout son silence inspirait la terreur ;
 Tantôt la profondeur de sa sombre pensée
 Echappait aux regards d'une foule empressée.
 Il soupire, il menace ; il se calme, il frémit :
 Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste ; elle doit paraître en désordre, les cheveux épars, et éclater en sanglots.

Autour de lui rangés ses courtifans le craignent,
Et dans son défefpoir il en est qui le plaignent.

Y D A C E.

Ils plaignent un tyran ! bas esprits, vils flatteurs !
Ils n'ofent plaindre Argide ! ils lui ferment leurs cœurs !
Ils croiraient faire un crime en prenant fa défense.

L A P R E T R E S S E.

L'affliction du maître impofe à tous filence.

Y D A C E , *en pouffant un cri et en pleurant.*

Ah ! parlez-moi du moins , répondez à mes cris.
Est-il vrai qu'Agathocle ait condamné fon fils ?

L A P R E T R E S S E.

Le bruit en a couru.

Y D A C E.

Je me meurs !

L A P R E T R E S S E.

Chère Ydace !

Ah ! revenez à vous ! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille , raffurez ,
Ranimez vos esprits par le trouble égarés ;
Ecartez de votre ame une image fi noire.

Y D A C E.

Argide est condamné !

L A P R E T R E S S E.

Non , je ne le puis croire.

Y D A C E.

Je ne le crois que trop. . . C'en est fait.

L A P R E T R E S S E.

C'est ici

Que du fort qui l'attend on doit être éclairci.
L'instant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps des asiles sacrés ;
Méprisés de nos grands , le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

Y D A C E.

De votre saint asile on viendra l'arracher ;
Aux regards du tyran qui pourra se cacher ?

S C E N E I I.

AGATHOCLE *d'un côté , suivi d'ELPENOR ;*
YDASAN , YDACE , LA PRETRESSE
de l'autre côté , retirés dans les ruines du temple.

AGATHOCLE à Elpénor.

O U I , te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ses respects forcés il insultait son père ;
On eût dit, en voyant Argide auprès de moi,
Que j'étais le coupable et qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime.
Le meurtre de son frère est , dit-il , légitime :
Il a servi l'Etat en m'arrachant mon fils !

(il s'assied.)

C'en est trop ! qu'on me venge. . . Elpénor ! obéis.

Qu'on me venge. . . Soldats, n'épargnez plus Argide.
 Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.
 Qu'il meure.

*LA PRETRESSE, sortant de l'asile, et se jetant
 aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non, vous ne voudrez pas
 De deux fils en un jour contempler le trépas ;
 Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
 De mes dieux méprisés la majesté suprême
 Ne parle point ici par ma débile voix :
 Je n'attesterai plus leur justice et leurs lois.
 Je fais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
 Pour suit des méchants rois la tête criminelle ;
 Et que souvent la foudre éclate en vains éclats,
 Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
 Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste ;
 Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste ;
 Et ne vous privez point de l'unique secours
 Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

Y D A S A N.

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

Y D A C E.

J'apporte ici ma tête ; et votre main sanglante
 Me fera favorable en me faisant mourir.
 Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
 Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
 Avait une ame atroce et du crime infectée,

Et jaloux de son frère allait l'affaffiner.
 Le fils , qu'un père injuste ose ici condamner ,
 Est un héros , un dieu qui nous a fait justice.
 Si vous vous obstinez à vouloir son supplice ,
 Voyez déjà ce sang répandu par vos mains
 Soulever contre vous les dieux et les humains.
 Vous ferez détesté de toute la nature ,
 Détesté de vous-même. . . Et l'ame auguste et pure ,
 L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
 Implorera pour vous la clémence des dieux :
 Ils suivront votre exemple , ils feront sans clémence.
 Ce sang si précieux crîra plus haut vengeance.
 La vérité se montre à vos yeux détrompés.
 Elle a conduit nos voix... J'attends la mort : frappez.

A G A T H O C L E .

Quoi ! ces trois ennemis insultent à ma perte !
 Quoi ! sous leurs pas tremblans quand la tombe est ouverte,
 Ils déchirent encor ce cœur désespéré !
 Qu'on les fasse sortir.

(on les emmène.)

S C E N E I I I.

A G A T H O C L E , E L P E N O R.

A G A T H O C L E.

MON esprit égaré

De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.

Ami , durant trente ans de travaux et d'orages ,

Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé ,

Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.

Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle

Ne m'en figurait pas une image infidelle ;

Mais son courage altier secondait mes desseins ;

Il soutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée ,

De ce trône sanglant ma vieilleffe lassée

Allait le résigner à mon malheureux fils.

Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.

Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;

Dis-moi la vérité : je la crains , mais je l'aime.

Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux

Cette jeune beauté , cet objet dangereux ,

Cette esclave ?

E L P E N O R.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.

Cet amour a produit leur sanglante querelle ;

Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.

Polycrate , au mépris de vos ordres sacrés ,

En portant sur Ydace une main téméraire,
 A levé le poignard sur son malheureux frère,
 Argide a du courage : il n'a point démenti
 Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
 Je gémis avec vous que ce fils intrépide
 Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide ;
 Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

A G A T H O C L E.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.
 L'un a subi la mort, et l'autre la mérite :
 Contre le meurtrier tu fais que tout m'irrite.
 Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
 Il m'offensait surtout en se faisant aimer ;
 Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.
 En vain dans l'Occident les mains de la victoire
 Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
 Dans ma triste maison j'étais abandonné. . . .
 Je le suis pour jamais. Je sens trop que l'envie
 Des tourmens que j'éprouve est à peine assouvie.
 On me hait : et voilà le trait envenimé
 Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé. . . .
 Mais Argide est mon fils.

E L P E N O R.

Et j'ose encor vous dire
 Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire.
 Incapable de feindre ainsi que de flatter,
 De souffrir un affront et de le mériter ;
 Vertueux et sensible. . .

A G A T H O C L E.

Ah, qu'oses-tu prétendre ?

Lui sensible ! A mes pleurs a-t-il daigné se rendre ?

Du meurtre de son frère avait-il des remords ?

A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?

Eh, n'a-t-il pas bravé la douleur de son père ?

E L P E N O R.

Il est trop de fierté dans ce grand caractère ;

Il ne fait point plier.

A G A T H O C L E.

Je dois savoir punir.

E L P E N O R.

Ne vous préparez point un horrible avenir :

La nature a parlé ; sa voix est toujours tendre.

A G A T H O C L E.

Le cri de la vengeance aussi se fait entendre.

Je dois tout à mon trône ; ô trône ensanglanté !

Si brillant , si funeste , et si cher acheté !

Grandeur éblouissante et que j'ai mal connue !

Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

E L P E N O R.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?

Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

A G A T H O C L E.

Laisse-moi respirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÊTESSE, YDASAN *auprès du temple
sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRÊTESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du fort !
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble !
O père infortuné ! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux ;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître , et l'arrêt doit se rendre !
Agathocle a voulu que sa fervile cour
Solennise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste ; et son ame affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée :
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse :
Et ce spectacle horrible , on l'appelle justice !

Y D A S A N.

Prêtresse , croyez-moi , ce violent courroux
Rassasié de sang n'ira point jusqu'à vous.

Il est , n'en doutez pas , des barrières sacrées
 Dont on ne franchit point les bornes révérees.
 Un tyran craint le peuple ; et ce peuple à mes yeux ,
 Tout corrompu qu'il est , respecte en vous ses dieux.
 De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;
 C'est assez qu'avec elle un malheureux périclisse :
 C'est ma seule prière , et le coup qui m'attend
 Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
 Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

L A P R E T R E S S E.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
 Vont à notre tyran rapporter nos discours.

Y D A S A N.

Je le fais ; c'est l'usage établi dans les cours.
 Grands Dieux ! je vois paraître Argide avec Ydace !

S C E N E I I.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE,
 Gardes et Assistans *dans le fond.*

A R G I D E.

ON le permet : je viens chercher ici ma grâce.

Y D A S A N.

Seigneur , que dites-vous ?

A R G I D E.

Contre son ravisseur
 J'ai défendu ta fille , et vengé son honneur.

J'ai

J'ai fait plus : je l'aimais , et m'immolant pour elle
 Je m'imposais moi-même une absence éternelle.
 Je te demande ici le prix de la vertu
 Pour qui je vais mourir , pour qui j'ai combattu.
 J'étouffais mon amour , et je n'ai pu prétendre
 (Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
 Mais enfin de ce nom je suis trop honoré :
 Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré. . . .
 Ydace , en nous aimant expirons l'un et l'autre ;
 Que ma mourante main puisse presser la vôtre ;
 Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux !
 Que la divinité qui nourrit nos aïeux
 Préside avec l'hymen à notre heure fatale !

(à la prêtresse.)

O Prêtresse , allumez la torche nuptiale. . . .

(à Ydasan.)

Embrassons-nous , mon père , à nos derniers momens.
 Ydace , chère Ydace , acceptez mes sermens :
 Ils sont purs comme vous. Nos ames rassemblées
 Au ciel qui les forma vont être rappelées.
 Conservez , s'il se peut , équitable avenir ,
 De l'amour le plus saint l'éternel souvenir !

Y D A C E à Ydasan.

Les sentimens d'Argide ont passé dans mon ame :
 Son courage m'élève et sa vertu m'enflamme.
 Le nom de son épouse est un titre trop beau
 Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.

Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle :
La vie est passagère, et la gloire immortelle.

Y D A S A N.

Ah, mon Prince! ah, ma fille!

L A P R E T R E S S E.

Infortunés époux!

Couple digne du ciel! il est ouvert pour vous.
Il voit un grand spectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

Y D A S A N.

Chère fille! grand Prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!

Eh bien, je vous unis: eh bien, Dieux que j'atteste!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste!
Et pour le célébrer, renversez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ses gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive et s'y consume!
Que son juste supplice, à jamais renaissant,
Soit l'éternel vengeur de mon sang innocent!
Et tombe la Sicile et Syracuse en poudre
Si l'oppresseur du peuple échappait à la foudre!

Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers sermens.

L A P R E T R E S S E.

Notre heure est arrivée: Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

A R G I D E.

Quoi ! sa cour l'environne , et son peuple le fuit !

Y D A S A N.

Quel démon , quel dessein devant nous le conduit ?

S C E N E I I I et dernière.

Les Personnages précédens , AGATHOCLE
entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux
côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés
du trône , et sont debout.

A G A T H O C L E. (*)

L'EQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence...

(il monte sur le trône , et les grands s'assoyent.)

C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....

Vous me voyez au trône ; et c'est le digne prix

De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.

J'eus de l'ambition , je n'en fais point d'excuse ;

Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse ,

Parmi tant de combats , j'ai pu couvrir mon nom ,

Cette gloire est le fruit de mon ambition :

Si c'était un défaut , il serait héroïque.

Je naquis inconnu dans votre république :

J'étais dans la bassesse , et je n'ai dû qu'à moi

Les talens , les vertus qui m'ont fait votre roi.

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse , et même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Je n'avais pas besoin d'une origine illustre ;
 La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
 L'argile par mes mains autrefois façonné
 A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
 Raffasié de gloire et de tant de puissance ,
 Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....
 Le ciel, je le vois trop , met au fond de nos cœurs
 Un sentiment secret au-dessus des grandeurs.
 Je l'éprouve , et mon ame est assez forte encore
 Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
 Je puis également , m'étant bien consulté ,
 Vivre et mourir au trône , ou dans l'obscurité. . . .

Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse
 Me faisait espérer qu'aux jours de ma vieillesse ,
 De mon puissant empire il soutiendrait le poids :
 Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
 Je m'étais abusé : ces erreurs menfongères
 Sont le commun partage et des rois et des pères.
 C'est peu de les connaître ; il les faut expier. . . .
 O mon fils ! . . . dans mes bras daigne les oublier ! . . .

(il tend les bras à Argide , et le fait asseoir à côté de lui.)

Peuples , voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
 Je crois tout réparé , je le fais votre maître.
 Oui , mon fils , j'ai connu que dans ce triste jour
 La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
 Tu méritais Ydace , ainsi que ma couronne. . . .
 Jouis de toutes deux ; ton père te les donne.

Prêtresse de Cérès , allumez les flambeaux
 Qui doivent éclairer des triomphes si beaux ;
 Relevez vos autels , célébrez vos mystères
 Que j'ai crû trop long-temps à mon pouvoir contraires.
 Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
 Ce qu'il doit à ses dieux , ce qu'il doit à ses rois. . . .

Toi , généreux guerrier , toi le père d'Ydace ,
 Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race ! . . .
 Sers de père à mon fils , rends-moi ton amitié ;
 Pardonne au souverain qui t'avait oublié ;
 Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
 Le prince a disparu ; l'homme commence à vivre.

Y D A C E à la prêtresse.

O Dieux !

E G E S T E.

Quel changement !

Y D A S A N.

Quel prodige !

Y D A C E.

Heureux jour !

A R G I D E.

Vous m'étonnez , mon père ; et peut-être à mon tour
 Je vais dans ce moment vous étonner vous-même. . . .
 Vous daignez me céder ce brillant diadème ,
 Inestimable prix de vos travaux guerriers ,
 Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers. . . .
 J'ose accepter de vous cet auguste partage ,
 Et je vais à vos yeux en faire un digne usage. . . .

Platon vint sur ces bords ; il enseigna des rois ;
 Mon cœur est son disciple et je suivrai ses lois. . . .
 Un sage m'instruisit , mais c'est vous que j'imité ;
 A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
 Vous êtes au-dessus des honneurs souverains ;
 Vous les foulez aux pieds , Seigneur , et je les crains.
 Malheur à tout mortel qui se croirait capable
 De porter après vous ce fardeau redoutable.

Peuples , j'use un moment de mon autorité :
 Je règne votre roi vous rend la liberté.

(il descend du trône.)

Agathocle à son fils vient de rendre justice :
 Je vous la fais à tous. . . . Puiffe le ciel propice
 Commencer dès ce jour un siècle de bonheur ,
 Un siècle de vertu plutôt que de grandeur. . . .
 O mon auguste épouse ! ô noble citoyenne !
 Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième et dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

*Imprimé dans plusieurs éditions, à la suite
des tragédies.*

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilège du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne fait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreste*, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade* :

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des crimes des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade*, que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *et du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page 237*)

Je la mets dans vos fers, elle va vous fervir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous, laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la poésie française ? Il y a plus encore. Le sens est perverti ; il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, et, au lieu de suivre l'édition de Genève, qui est fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de Brutus, page 28.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainsi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires ; ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt

leur

leur mauvaife conduite eft découverte , et leurs miférables éditions décriées reftent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede eft imprimé beaucoup plus infidèlement. L'auteur eft obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire , comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef , les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle*.

(a) L'Orphelin de la Chine n'eft pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis* , et qui font dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens ,
Ces prodiges des arts confacrés par les temps ,
Respectez-les ; ils font le prix de mon courage.
Qu'on ceffe de livrer aux flammes , au pillage ,
Ces archives de lois , ce long amas d'écrits ,
Tous ces fruits du génie , objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta , cette erreur m'eft utile ;
Elle occupe ce peuple , et le rend plus docile.

Ce difcours eft très-convenable dans la bouche d'un prince fage , qui parle à des tartares ennemis des lois et de la fcience.

(a) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiffement qui eft à la tête du premier volume du théâtre.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes et qui s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir *j'en suis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province

eux-mêmes , révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie , n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrètes* ; tantôt ce sont des lettres à ses *amis du Parnasse* , qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'est son *porte-feuille retrouvé* , que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules , et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères , mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre , si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe ; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu-près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe ,

et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires , et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue , et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués , sur l'agriculture sans avoir possédé un champ , sur le ministère sans être jamais entré dans le bureau d'un commis , sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ! Combien s'érigent en critiques , qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable ; qui parlent de poésie , et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ! Combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain , et vendent des injures à tant la feuille !

Fin du Tome sixième.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L ES LOIS DE MINOS, <i>tragédie.</i>	Page 3
EPITRE DEDICATOIRE A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU , PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, &c.	5
NOTES SUR LES LOIS DE MINOS.	86
VARIANTES DES LOIS DE MINOS.	103
D ON PEDRE, <i>tragédie.</i>	107
EPITRE DEDICATOIRE A M. D'ALEMBERT, SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c. <i>Par l'éditeur de la tragédie de Don Pedre.</i>	109
DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA TRAGEDIE DE DON PEDRE.	121
FRAGMENT D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRI- TIQUE SUR DON PEDRE.	132
L ES PELOPIDES, ou ATRÉE ET THIESTE, <i>tragédie.</i>	203
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	204

FRAGMENT D'UNE LETTRE.	205
VARIANTES DES PELOPIDES.	267
IRENE, <i>tragédie.</i>	281
LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A L'ACADEMIE FRANÇAISE, 1778.	283
NOTE.	301
VARIANTES D'IRENE.	366
AGATHOCLE, <i>tragédie.</i>	373
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	375
DISCOURS PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION D'AGATHOCLE.	377
AVIS AU LECTEUR, IMPRIMÉ DANS PLUSIEURS EDITIONS, A LA SUITE DES TRAGEDIES.	431

Fin de la Table du tome fixième,







VOLTAIRE

6

THEATRE

6